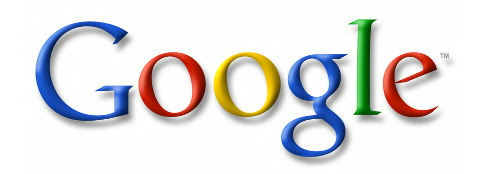


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

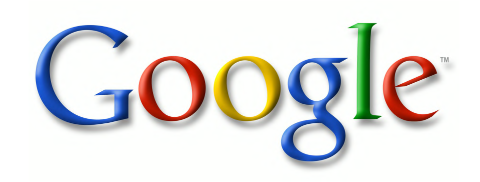
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

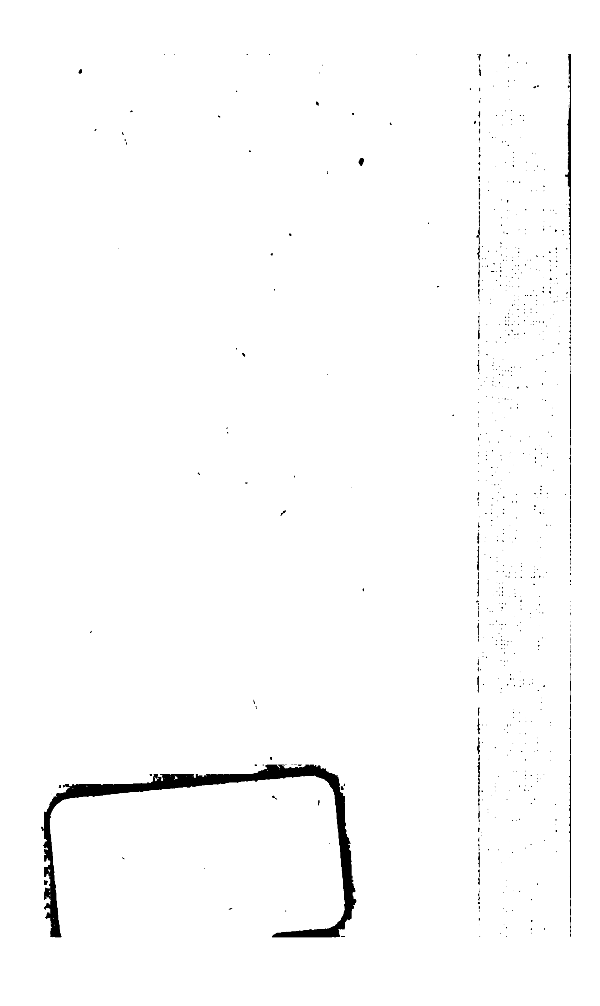
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

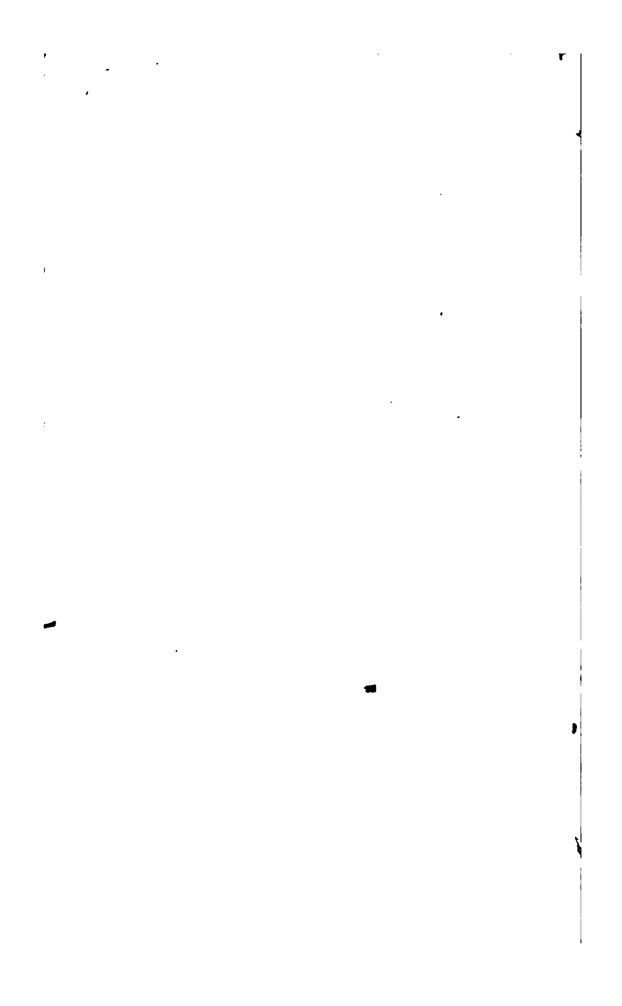
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579352 5



PETITE



Petite

NKM

PETITE

BIBLIOTHEQUE

DES

THÉATRES.

1784

[Tome 10]

994

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

LA FOSSE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE
DE LA FOSSE.

ANTOINE DE LA FOSSE, surnommé d'Aubigny, naquit à Paris en 1653. Il étoit fils d'un Orfevre, et neveu du célebre Peintre de ce nom, émule de Le Brun. Il s'attacha, en qualité de Secrétaire, à M. Foucher, notre Envoyé à Florence. Pendant le séjour que fit LA FOSSE dans cette Ville, il cultiva la Langue Italienne, et composa en cet idiôme poétique une Ode sur les avantages de la légéreté de sa Maîtresse. Nous la rapporterons ici parce qu'elle n'est pas longue, et que nous croyons qu'elle pourra plaire aux Amateurs de la Poésie Italienne.

« V'e' chi mi sgrida e dice,
» A che pensi, infelice?
» Che fai? forse présumi
» Di Filli col tuo ardore
» Fermar l'instabil core.
» Ferma pria vinti e fiumi:

» Poi sù l'alma rubella
» Per tè si provi pure arte sì bella.

» A tai detti rispondo,
» O fato mio giocondo !
» Provido ciél, che diede
» A lei cor si leggiero :
» Che se a l'amor primiero
» Serbasse ogn' or la fede,
» Come fissi in altrui
» Ver me si volgerian gli affetti sui ?

» M'ami ella un giorno solo,
» Dà mè poi fugga à volo
» Preda di nuovo Amante;
» Che in si bel giorno e ameno
» Mi struggerebbe in seno
» Giubilo traboccante ;
» Onde lieto e gradito
» Trà contenti morrei, pria che tradito. »

L'aimable insouciance et les charmantes idées qui regnent dans cette ingénieuse production, lui mériterent l'honneur d'être admis à l'Académie des *Apathistes*. Il y prononça, pour sa Réception, un Discours Italien, en prose, dont le sujet étoit de déterminer *Quels yeux sont les plus beaux des bleus ou des noirs ?* et il résolut galamment cette question, en donnant l'avantage aux

yeux bleus ou noirs qui jetteroient de favorables regards sur lui.

LA FOSSE voyagea aussi en Portugal, et y resta quelque tems. On trouve dans ses Poésies fugitives l'Idylle latine de Buchanan : *O formosa Amarylli...* &c., qu'il y traduisit en grands vers François, selon l'avis de quelques-uns, pour exprimer ses plaintes sur son éloignement de Paris, qu'il aimoit beaucoup et préféroit à tous les lieux qu'il avoit vus. A l'exemple de Virgile qui, sous le nom d'Amaryllis, regretta Rome, LA FOSSE, disent-ils, sous-entendoit, par ce même nom, celui de Paris qu'il regrettoit. D'autres prétendent que l'objet de ses regrets étoit une véritable Amaryllis qu'il avoit laissée à Paris, et que celle de Buchanan ne servoit qu'à mieux déguiser.

LA FOSSE fut attaché ensuite au Marquis de Créqui, Lieutenant-Général des Armées du Roi, et il accompagna ce Seigneur à la bataille de Luzara, dans le Mantouan, où il fut tué en 1702.

LA FOSSE, chargé d'apporter à Paris le cœur de ce brave Officier, voulut, avant de quitter

l'Italie, consacrer la douleur que lui causoit cette perte, les regrets de l'Armée Françoise, et la joie qu'en faisoient éclater les ennemis. Il composa un Poëme d'environ cent vers alexandrins, intitulé : *Le Tombeau du Marquis de Créqui.* Après avoir dignement célébré ses divers exploits, il s'adresse à son ombre, et lui dit :

« C'est le sort d'un Héros de mourir loin des siens.
» Combien de Princes Grecs sont morts aux champs
» Troyens !
» Combien de Chefs Romains ont péri sous Carthage !
» Combien de tes Ayeux, dont le noble courage
» A sauvé leurs grands noms de l'oubli du trépas,
» Ont-ils laissé la vie en ces mêmes climats !
» Le Ciel, voulant marquer quelle ardeur indomptable
» Entraînoit au combat leur cœur infatigable,
» Éloigna leur cercueil du lieu de leur berceau,
» Et du camp de leur gloire il leur fit un tombeau.
» Tel est ici ton sort.... O Luzare, Luzare !
» Qui gardes dans ton sein un monument si rare,
» O nom pour qui mes pleurs couleront à jamais,
» Si tu ne peux vanter tes murs, ni tes Palais,
» De nombreux habitans si tu n'es point remplie,
» Par ce Héros fameux, maintenant ennoblie,
» Tu peux lever au Ciel ton front audacieux,
» Et parmi les Cités prendre un rang glorieux.
» De son nom, sur le tien, l'éclat se va répandre,

» Et le port de Sigée, où jadis Alexandre
» Vint d'Achille, en pleurant, visiter le tombeau,
» N'eut point, pour l'attirer, un monument plus
» beau. »

La Fosse, éternisant ainsi sa douleur sur la mort de son Protecteur, et lui décernant de justes éloges, ne faisoit que s'acquitter envers lui; car le Marquis de Créqui l'avoit aimé et estimé sincérement. Mais il retrouva bientôt la même protection et les mêmes sentimens dans le Duc d'Aumont, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, et aussi Lieutenant-Général de ses Armées. Non-seulement La Fosse obtint un emploi semblable à celui qu'il avoit rempli chez le Marquis de Créqui; mais le Duc d'Aumont le fit encore Secrétaire Général de la Province du Boulonnois, dont il étoit Gouverneur, et il le logea à Paris, dans son Hôtel.

La Fosse étoit fort savant; cependant sa profonde érudition ne l'empêchoit pas de consulter ceux qui en avoient moins que lui, et l'on le voyoit même très-souvent se rendre à leur avis, dès qu'il en avoit reconnu la justesse. Quelque grand partisan qu'il fût des Anciens,

ce n'étoit point par un engouement aveugle et fanatique qu'il leur rendoit hautement et constamment hommage ; mais la sincere reconnoissance des lumieres qu'il avoit puisées chez eux, et des jouissances délicieuses qu'ils lui avoient fait éprouver, fondoit l'espece de culte qu'ils lui inspiroient. Il traduisit Anacréon en vers François, joignit à sa Traduction une Vie de ce Poëte, une Préface, en forme de Dissertation sur ses divers Traducteurs, des notes sur toutes les Odes, des additions à quelques-unes, et dédia cet Ouvrage au Duc d'Orléans. Il traduisit aussi une Ode de Pindare et une d'Horace.

Les Tragédies de LA FOSSE prouvent combien il s'étoit nourri de la lecture des Auteurs Grecs et Latins. Ce fut chez eux qu'il prit des modeles et choisit ses Héros. Il les peignit à grands traits. Son style majestueux, soutenu, étoit digne d'exprimer les effets des passions violentes ; et si ses vers paroissent un peu travaillés, c'est qu'accoutumé à penser fortement, il avoit quelquefois de la peine à rendre toute l'énergie de ses idées. Aussi, sans être de l'avis de ceux qui croient qu'un Ouvrage n'a de mérite

qu'alors qu'il a coûté beaucoup à son Auteur, il blâmoit hautement cette abondante facilité à laquelle la plupart des jeunes gens se livrent, et qui accompagne si rarement le génie et les grands talens.

Voici comme, de son tems, on parloit de ceux de LA FOSSE.

« Sur les pas de Corneille, ou du tendre Racine,
» LA FOSSE, secondé d'une Muse divine,
» Court la même carriere et les suit de fort près.
» Déja, dans Manlius, Thésée et Polixene,
» Nous avons vu paroître, avec un grand succès,
» Les fruits de sa bouillante veine.
» Ils sont pleins d'art et d'agrémens;
» L'héroïque y soutient les tendres sentimens:
» Tout y charme, tout intéresse;
» Il excite dans nous les agitations,
» Les transports, les impressions
» Que causent la terreur, la pitié, la tendresse,
» Et l'on ne peut traiter les grandes passions
» Avec plus de délicatesse. »

Ces vers sont de M. Baraton, connu par plusieurs morceaux de Poésie, qui ont remporté des Prix Académiques, et par des Contes fort agréables.

Jean-Baptiste Rousseau savoit aussi bien dignement apprécier LA FOSSE. On trouve dans les Œuvres du Pindare François, une Épître, en petits vers, sous le simple titre de *Lettre à M. de La Fosse, célebre Poëte Tragique, écrite de Rouen, où l'Auteur attendoit un vaisseau, pour passer en Angleterre.* Cette Piece commence ainsi :

« Depuis que nous prîmes congé
» Du réduit, assez mal rangé,
» Où votre Muse Pythonisse
» Évoque les ombres d'Ulysse,
» De Thésée et de Manlius,
» Comme l'Auteur d'Héraclius
» Faisoit, jadis, celles d'Horace,
» De Rodrigue et de Curiace,
» J'ai quatre mauvais jours *passé*,
» Sans, je vous jure, avoir pensé
» (Dussiez-vous me croire un stupide)
» Qu'il fût au monde un Euripide.
» Toutefois, je me souviens bien
» De notre dernier entretien,
» Que je terminai par vous dire
» Que j'aurois soin de vous écrire.
» Je vous écris donc ; et voici
» De mon voyage un raccourci....

Rousseau fait une très plaisante description de

la voiture, des chevaux et des Voyageurs avec lesquels il a fait la route de Paris à Rouen : il décrit les divers accidens qui lui sont arrivés pendant ce voyage, et termine de cette maniere :

» En ce fâcheux état, beau Sire,
» Je ne laisse de vous écrire,
» Et je crois tous mes maux guéris
» Au moment que je vous écris ;
» Car, en nul endroit du Royaume,
» Il n'est cataplasme ni baume
» Qui pût me faire autant de bien
» Que cette espece d'entretien.
» A tant, Seigneur, je vous souhaite
» Longue vie et santé parfaite,
» Et toujours ample déjeûné
» Des lauriers de *Melpoméné* :
» Tandis que, pour sortir de France,
» Prenant mes maux en patience,
» J'attends, entre quatre rideaux,
» Le plus paresseux des vaisseaux. »

Ces honorables témoignages de la haute opinion qu'inspiroit LA FOSSE, ne pouvoient éclater dans des momens plus favorables : ils relevoient l'espérance de la Nation, sur la durée des succès d'un Art qu'elle a toujours idolâtré. Campistron venoit d'en abandonner la carriere ;

Crébillon n'y avoit pas encore paru. Entre ces deux Athletes, très-inégaux en force; mais dont quelques pas du premier n'avoient pourtant point été sans gloire, il y eut un intervalle, pendant lequel la Tragédie sembla languir dans une sorte d'anéantissement. LA FOSSE sut la ranimer; et il est à regretter qu'il n'ait pas fait un plus grand nombre d'efforts tels que celui qui a produit Manlius Capitolinus.

L'Abbé Pic dit, dans ses Lettres sur les nouvelles Pieces de Théatres, tome septieme des Œuvres de Saint-Évremont, « je ne vois que » l'Auteur de Polixene qui se donne quelque soin » pour réussir. Ses Pieces sont plus exactes et » plus châtiées que celles des autres; et l'on » juge aisément, par le travail qui paroît dans » ses Ouvrages, qu'il a plus de soin de sa gloire » et plus de respect pour le Public que ceux qui » travaillent en même tems que lui. Son génie » est noble et élevé; ses incidens sont naturels, » pris dans le sujet, et naissent sans peine les uns » des autres. Ses caracteres se démêlent et se » forment tous les jours de plus en plus. Ses ca» tastrophes sont assez bien amenées. Ses vers,

» qui

» qui sont la moindre partie du Poëme Dramatique, sont nobles, harmonieux et d'un style » assez pur; et s'il n'a pas encore tout-à-fait la » connoissance du Théatre, sa pénétration et » son travail assidu nous répondent de lui sur » cela. Il seroit à souhaiter qu'il hasardât quelquefois un peu plus qu'il ne fait. Il est souvent des fautes heureuses qui sont préférables » à la plus grande exactitude; et l'on pardonne » aisément à celui qui néglige l'art en faveur du » naturel. »

Il est fâcheux que LA FOSSE, qui travailloit assez difficilement et assez lentement, n'ait pas commencé plus tôt à courir la carriere Tragique. Il avoit déja quarante-trois ans, lorsqu'il donna Polixene, sa premiere Tragédie; et si l'Art Dramatique exige de la profondeur dans les idées, et de la justesse dans la maniere de les rendre; ce qui ne s'acquiert que par une maturité d'esprit et de connoissances, il n'exige pas moins cette vigueur et cet enthousiasme que l'on ne conserve gueres par-delà l'été de la vie.

LA FOSSE étoit doué d'une Philosophie douce, qui savoit le détacher des biens de la

fortune ; mais qui ne l'éloigna jamais des devoirs qu'il eut à remplir. La plus grande partie de son tems fut consacrée à la Poésie ; et lorsqu'il s'y appliquoit, on le trouvoit tellement occupé, que l'on parvenoit difficilement à l'en distraire ; mais, par elle, il étoit souvent distrait de toute autre chose. Elle lui faisoit même quelquefois oublier les engagemens qu'il avoit pris. Titon du Tillet rapporte, dans son Parnasse François, qu'il a été témoin de plusieurs des distractions de LA FOSSE. « Un jour, dit-il,
» je l'avois prié à dîner chez moi, avec plusieurs
» personnes de Lettres. Il m'avoit promis de s'y
» rendre sur le midi ; mais l'ayant attendu jusqu'à
» deux heures, on se mit à table. Notre Poëte
» arriva sur les quatre heures, très-fatigué, et
» me fit quelques excuses d'arriver si tard, en
» m'assurant qu'il étoit parti sur les onze heures
» du matin de l'Hôtel d'Aumont, rue de Joui,
» pour venir chez moi, dans l'Isle Saint-Louis,
» qui en est fort proche ; mais qu'il avoit l'es-
» prit si rempli et si échauffé de cinq ou six vers
» d'un des plus beaux endroits de l'Iliade, qu'il
» vouloit traduire en François, qu'il avoit passé

» à côté de ma porte, sans se souvenir de la
» partie que je lui avois proposée : que, de-là,
» il avoit traversé le pont de la Tournelle et passé
» la porte Saint-Bernard ; et qu'enfin il s'étoit
» trouvé dans le milieu de la plaine d'Ivry, où
» s'étant fort fatigué le corps et l'esprit, la
» faim l'avoit réveillé et lui avoit rappellé à la
» mémoire le dîner où je l'avois invité. Il fut le
» bien venu, et on lui servit de quoi satisfaire à
» son appétit. M. Boivin l'aîné, un de mes con-
» vives, homme d'une mémoire prodigieuse,
» et, peut-être, celui de son siecle qui possé-
» doit mieux les Auteurs Grecs, lui dit : M. de
» LA FOSSE, je suis presque sûr que voilà les
» vers d'Homere qui vous ont si fort occupé ? et
» il les lui récita, comme on les prononce dans
» l'Université de Paris. LA FOSSE lui répondit :
» Non, Monsieur, et les voici ; et il lui dit les
» mêmes vers, suivant la prononciation du Col-
» lége des Jésuites. Eh ! bien, dit M. Boivin,
» ce sont les mêmes vers : vous les avez pro-
» noncés autrement que moi. »

LA FOSSE avoit un frere Commissaire au Châtelet, et qui étoit fort glorieux d'appartenir

à ce Poëte ; mais c'étoit à cela seulement qu'il bornoit toute sa gloire. Le nom fameux du Peintre, son oncle, et celui de son frere, loin d'être un fardeau pour lui, sembloit, à son jugement, devoir lui donner assez de considération pour qu'il fût dispensé de le soutenir avec honneur, ou de tâcher de l'illustrer lui-même par son mérite personnel. Son orgueil lui valut pourtant un jour une petite mortification qui auroit dû le corriger un peu de sa vaine prétention. Le gai et caustique Piron sortoit d'une orgie nocturne, avec son ami Collé, que nous venons de perdre, et Gallet, que leur amitié suffiroit pour rendre célebre, s'il ne l'étoit devenu par des chansons aussi agréables que piquantes. Ils venoient de souper ensemble, et se retiroient en belle humeur. Piron avoit ce jour-là un habit neuf; et ses deux amis, que le vin rendoit plus affectueux, s'aviserent de lui prédire malheur, au moment où ils alloient le quitter. Ils craignoient, disoient-ils, que son habit ne tentât quelques voleurs. Piron, par un trait de gaîté, quitte son habit, le jette devant eux, et s'enfuit à toutes jambes. Une patrouille le rencontre,

et le voyant en chemise, lui demande s'il n'a pas été volé. Il répond qu'oui; il indique le lieu: on y court, et l'on trouve Collé et Gallet tenant l'habit entre leurs mains. On les conduit chez un Commissaire. En y allant, Piron dit au Sergent du Guet qu'il n'a voulu que plaisanter, et que les prétendus voleurs sont deux de ses amis; mais il n'en est pas cru. Dans l'interrogatoire, ces Messieurs s'amusent d'abord aux dépens du Clerc, qui, impatienté, fait lever M. le Commissaire. Les questions recommencent. « Que » faites-vous, demande-t-on à l'un? — Des » vers.... Qu'est-ce que des vers? Vous mo» quez-vous de moi?... Et vous? — Des chan» sons. » Collé, qui étoit le dernier à répondre, dit: « Qu'il ne fait rien; mais qu'il déclame les » vers du premier quand ils sont bons, et chante » les chansons de l'autre. » Le Commissaire, outré de ces réponses, retourne à Piron, et lui dit, fort en colere: « Savez-vous bien, M. le » Poëte, qui croyez vous moquer de moi, sa» vez-vous bien que j'ai un frere qui a beaucoup » d'esprit? — Je le crois, répart Piron, j'en ai » bien un qui n'est qu'une bête. »

LA FOSSE ne jouit pas long-tems de la réputation que ses talens lui avoient acquise ; mais il emporta les regrets des vrais Amateurs de l'Art Tragique : il fut pleuré de ses amis, et, surtout, de son Protecteur, le Duc d'Aumont, dans l'Hôtel duquel il mourut, le 2 Novembre 1708, âgé de cinquante-cinq ans, et il fut enterré à Saint-Gervais, sa Paroisse.

L'Abbé Nadal et Piganiol, dans un Ouvrage périodique qu'ils ont fait ensemble, sous le titre de Nouveau Mercure, imprimé à Trévoux en 1709, rapportent deux Épitaphes de LA FOSSE ; l'une Françoise et l'autre Latine. Voici la premiere, qui est de l'Abbé Pellegrin.

« D'Aubigny descend au tombeau,
» Lui qui, par ses vives peintures,
» Tiroit les morts des sépultures,
» Pour leur rendre un éclat plus beau.
» Célebre, entre les plus illustres,
» A peine il remplit onze lustres.
» Ciel ! par quelle fatalité
» Voit-il borner ses destinées
» A ce court espace d'années ?
» Il donnoit l'immortalité ! »

L'Auteur de l'Épitaphe Latine ne s'est point fait connoître. La voici :

« Ad perennem Dei gloriam.

» Siste paululum, viator, et luge.
» Situs hîc jacet Antonius DE LA FOSSE,
» Morum probitate Religioni carus,
» Decus Parnassi, Musarum amor,
» Omnium deliciæ, ætatis suæ gloria.
» Inter celeberrimos Poëtas suffragio publico annume-
» ratum
» Rapuit honoribus seculi invida mors et præmatura.
» Vates egregii socium, Tirones ducem flevêre.
» Solamen superest :
» Deest ævo, scripta nunquam deerunt.
» Quot in illis lepôres mirabuntur posteri !
» Musarum, Gratiarumve operà credent.
» Omnibus Apollinis Artes colentibus
» Cara semper et jucunda erit illius memoria.
» Adimplevit fatum
» Die secunda Novembris anni 1708. ætatis 55.
» Abi, viator, et, si pius es, illi precare. »

CATALOGUE DES PIECES DE LA FOSSE.

* POLIXENE, Tragédie, dédiée au Prince d'Espinoy, représentée le 3 Février 1696, et imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez Thomas Guillain, *in*-12.

* Manlius, Tragédie, représentée le 18 Janvier 1698; imprimée à Paris la même année, avec une Préface, chez Pierre Ribou, *in*-12.

Thésée, Tragédie, dédiée au Duc de Chartres, par une Epître en vers, et représentée le 5 Janvier 1700; imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12.

Voici le sujet de cette Tragédie.

Médée, sur le point d'épouser Égée, Roi d'Athenes, forme le projet de perdre Thésée, qui, sous le nom de

Sthénélus, profite de la faveur du Roi pour traverser cet hymen. Elle compte sur le secours de Thrasile, qui briguoit le commandement des armées, déféré à Sthénélus; et l'engage, dans ce moment de dépit, à rendre suspecte la fidélité du nouveau Général. Thrasile découvre qu'Érixene, qui se trouve, par hasard, à la Cour d'Égée, avec Thamire, sa confidente, qu'elle fait passer pour sa mere, est fille de Pallante, Roi de Trézene, et Amante de Sthénélus. Thrasile en avertit le Roi. Ce Prince venoit de jurer la perte de tous les Pallantides, qu'il croyoit être les auteurs de la mort de son fils. Érixene est arrêtée. Sthénélus l'enleve, sur un faux avis donné par Médée; mais Thrasile veut s'opposer à leur fuite. Sthénélus enfonce son épée dans le cœur de ce traître, et la laisse échapper. A l'inspection de ce fer, Égée reconnoît Sthénélus pour son fils, qu'il croyoit mort; et Érixene, en épousant ce jeune Prince, termine les différens qui divisoient les deux familles. La honte et le dépit forcent Médée à quitter Athenes.

Voici comment, sur cette Piece, s'exprime l'Historien du Théatre François : « La Préface de cette Tragédie répond à deux objections que l'Auteur, vraisemblablement, a jugé être les seules que l'on pouvoit lui faire... Après avoir, dit-il, mis au Théatre » deux Tragédies dont la catastrophe est funeste, j'ai » voulu en faire une qui eût une fin heureuse, quoi» qu'Aristote donne la préférence à celles de la premiere » espece... J'oserai dire qu'il n'est nullement nécessaire » qu'une Piece ait un dénouement funeste, pour être

» pathétique... j'en prends à témoin la représentation
» du Cid et d'Iphigénie. Quelles Pieces, dont le dénoue-
» ment soit funeste, ont plus touché, plus fait verser
» de larmes que celle-là ?.... Je ne dis point ceci pour
» établir une préférence d'une espece de Tragédie à
» l'autre. Au contraire, je veux montrer qu'il n'y en à
» point à faire, que le choix est indifférent; et qu'ayant
» cette fois traité un sujet dont le dénouement est
» heureux, je n'ai pas cru avoir choisi le moindre...
» Comme la question n'est pas encore décidée (con-
» tinue Parfait) et qu'il est permis à tout Auteur de
» suivre l'une ou l'autre route, pourvu qu'il trouve
» le secret de plaire et de réussir, nous passons à la
» seconde objection... Je ne saurois, (dit M. l'Abbé
» Pic, dans ses lettres sur les nouvelles Pieces de Théa-
» tres, tome VII des Œuvres de M. de Saint-Evremont.)
» je ne saurois passer à notre Poëte la *Médée* qu'il
» nous a donnée dans cette Piece : je ne la reconnois
» point du tout; et il n'est point permis de se mé-
» prendre sur un caractere aussi marqué que celui-là.
» Quand nous ne la connoîtrions point par Séneque, et
» par tous ceux qui, avant lui, nous ont donné l'idée
» que nous en devons avoir, il suffit de savoir son his-
» toire, et toutes les extrêmités où l'ont porté la haine,
» l'amour et la vengeance, pour ne pas nous mécompter
» sur son chapitre. Ce sont les actions, les sentimens et
» les mœurs qui doivent servir à former les caracteres.
» Les sentimens et les mœurs de Médée n'en sauroient
» composer un autre que celui sous lequel on l'a tou-
» jours représentée. C'est vouloir renverser une opi-

» nion généralement reçue des anciens et des moder-
» nes, que d'en donner une idée telle que nous la
» donne l'Auteur de Thésée.... Tant de personnes con-
» sidérables, dit M. de La Fosse dans sa Préface, m'ont
» objecté que j'avois altéré le caractere de Médée, en
» l'adoucissant contre ce précepte d'Horace : *Sit Me-*
» *dea ferox, invictaque*, que je me crois obligé de
» me justifier. J'avoue que la colere de cette Princesse
» n'agit pas ici comme à Corinthe, qu'elle ne souleve
» pas les enfers, et ne met pas tout en feu, comme
» dans l'Opéra qui porte le nom de Thésée; mais j'ai
» considéré qu'elle se devoit conduire autrement dans
» Athenes, où sa fortune l'obligeoit à ménager la
» bienveillance d'un Peuple chez qui elle avoit trouvé
» un asyle, et sur lequel elle devoit regner; et d'autant
» plus qu'elle ne croyoit alors avoir besoin que d'arti-
» fice, pour perdre son ennemi. Médée, toute furieuse
» qu'elle étoit de ses vengeances, les conduisoit pour-
» tant avec tout l'artifice et tout le sang-froid imagi-
» nable. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire
» comme elle vengea les Argonautes de la perfidie de
» Pélias à Iolcos, et comme elle ménagea la punition
» de sa Rivale et de son mari à Corinthe. La pru-
» dence aussi bien que la grandeur de son courage,
» l'avoit mise, malgré ses cruautés, en une telle esti-
» me, qu'on dit, qu'après sa mort, Hercule l'épousa
» dans les Champs Elisées. Enfin, pourquoi veut-on
» que je lui fasse faire plus que l'Histoire n'en dit dans
» l'endroit de sa vie où je la représente?... Ces raisons,
» ajoute Parfait, sont assez spécieuses, et répondent

» suffisamment aux discours de M. l'Abbé Pic ; mais » un Lecteur plus difficile pourroit ajouter : que Médée, » usant de prudence, et n'employant que l'artifice, » lorsqu'elle juge que la force de son art est superflue, » ne doit pas moins jouer le principal personnage dans » l'action ; au lieu que M. de La Fosse ne lui donne » qu'une médiocre part. Pour séduire l'esprit d'un » Monarque foible, soupçonneux, et qui est déja inti- » midé par un songe assez obscur, et par un oracle » effrayant, il faut qu'elle s'appuie du secours de » Thrasile ; et toute facile qu'est cette entreprise, elle » auroit échoué, dès le commencement, si Sthénélus, » Erixene et Thamire, par leur imprudence, ne con- » tribuoient presque à la faire réussir. Ces secours » étrangers, auxquels Médée ne pouvoit pas s'attendre, » puisqu'elle ne les doit qu'à la conduite de ses enne- » mis, ne sauroient faire honneur à la prudence de » cette Princesse : aussi ce projet est d'autant moins » dans son caractere, qu'on ne voit pas fort clairement » le motif qui l'anime contre Sthénélus, si ce n'est une » basse et indigne jalousie. Suivant l'idée que l'on s'est » formée de Médée, elle auroit dû plutôt accorder son » estime et sa protection à Sthénélus, qui les méritoit » à juste titre.

» Le destin de Médée est d'être criminelle ;
» Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

» M. Quinault, de qui nous empruntons ces vers, a » suivi ce caractere dans sa Tragédie Lyrique, qui » porte le nom de Thésée ; et la haine que Médée a » pour

» pour ce Prince, est fondée sur son amour méprisé. » Nous croyons aussi que le plan du Poëte lyrique est » plus simple et mieux conçu que celui de M. de La » Fosse, qui, voulant s'écarter du premier, a chargé » son sujet de scenes ennuyeuses et de personnages » inutiles. Le rôle d'Erixene est passable ; mais le meil- » leur est celui de Sthénélus, sur qui tombe tout l'in- » térêt de la Piece. Les deux plus belles Scenes sont la » huitieme du troisieme Acte, et la sixieme du cin- » quieme, où Sthénélus est reconnu pour Thésée et » fils d'Egée. Cette derniere est brillante et touchante, » en même tems, par la beauté de la situation ; et » l'autre l'emporte par l'expression et les pensées. En » voici quelques vers.

STHÉNÉLUS, *à Egée.*

» Ah ! je m'étonne peu de ce soudain orage !
» Je sais trop les écueils, où, facile à changer,
» Le sort, dans une cour, expose un Etranger.
» En lui la nouveauté, d'abord, a de quoi plaire ;
» Mais si son zele enfin l'y rend trop nécessaire,
» Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits,
» Sont autant de larcins qu'il fait à ses sujets.
» Aussi-tôt en secret, ou bien à force ouverte,
» Mille ennemis jaloux travaillent à sa perte,
» Par l'espoir du succès, d'autant plus animés,
» Que, sans aucuns parens, de sa chûte alarmés,
» Il n'a que des amis qu'à sa grandeur nouvelle
» Attacha la fortune, et qu'il perd avec elle...

» Cette Tragédie eut un grand succès dans sa nou-

» veauté : elle eut vingt-trois représentations, et s'est » conservée long-tems au Théatre ; mais il y a bien des » années qu'elle n'y a reparu. » Histoire du Théatre François, tome quatorzieme, page 158 et suivantes. Abrégé de l'Histoire du Théatre François du Chevalier de Mouhy, tome premier, page 464.

Voici ce que dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, sur Thésée.

» Que le rôle que joue ici cette Médée est bas et » subalterne ! n'employer que la ruse contre une en- » nemi, recourir à un secours étranger, pour retenir » un vieil Amant dans sa chaîne ! Est-ce là l'idée que » nous avons de cette célebre Magicienne ?... Le pré- » cepte d'Horace est violé dans tout le cours de la » Piece. L'Auteur croit se justifier, en disant, dans sa » Préface, que Médée croyoit alors n'avoir besoin » que d'artifice pour perdre son ennemi..... mais » Médée ne perd point cet ennemi. Elle étoit cependant » incapable d'une vengeance infructueuse. Quel que » fût l'artifice, la dissimulation et même la tranquil- » lité apparente avec laquelle elle ménageât le succès » de ses vengèances, on devoit toujours y appercevoir » un fonds de férocité ; et tout dans Médée, jusqu'au » sang-froid, si elle en fut capable, devoit porter » l'empreinte de la fureur. D'ailleurs, et c'est ce que » nos Auteurs dramatiques ne devroient jamais perdre » de vue, il faut saisir un caractere, tel qu'il est en » lui-même, ou conformément aux idées adoptées. » Ce rôle est donc manqué totalement ; et de ce dé- » faut, naissent la plupart de ceux qui se trouvent

» dans la conduite et dans les détails de cette Tragédie. » On y remarque cependant quelques situations tou» chantes, de l'élévation dans les idées, et de la no» blesse dans l'expression. Sthénélus y soutient le ca» ractere d'un Héros accompli ; c'est sur lui que roule » tout l'intérêt. Erixene enchante par la tendresse de » ses sentimens. Egée n'a que les vertus que peut avoir » un Prince foible. » Dictionnaire Dramatique, tome troisieme, page 268.

Corésus et Callirhoé, Tragédie, représentée le 7 Décembre 1703 ; et imprimée, avec une Préface, à Paris, en 1704, chez Pierre Ribou, in-12.

Corésus, Grand-Prêtre de Bacchus, aime éperduement Callirhoé, fille d'Antinoüs, Gouverneur de Calidon ; mais elle lui préfere Agénor, jeune Guerrier. Corésus, outré de cet affront, s'adresse à la divinité dont il dessert les autels, pour en obtenir vengeance. Bacchus, à sa priere, frappe les Calidoniens d'une ivresse qui les rend furieux ; et ce Peuple, consultant un Oracle pour trouver un remede à ce malheur, apprend qu'il ne le verra finir qu'en immolant Callirhoé, ou quelqu'Amant qui se dévoue pour elle. Agénor aime Anaxile, Niece d'Antinoüs ; mais cru l'Amant de Callirhoé, il veut la sauver aux dépens des ses jours. Corésus, par sa dignité de Sacrificateur, doit porter le coup mortel à la victime. Cependant, il découvre qu'Agénor n'est qu'involontairement son Rival, et

ne pouvant consentir à le punir d'un crime qu'il n'a, pas commis, il s'immole lui-même, pour expier les cruels effets de sa jalousie. Callirhoé, touchée de tant de générosité et de tant de maux dont elle est la cause, veut s'immoler à son tour; mais on l'arrête, et elle se consacre pour jamais au service des autels de Pallas.

« L'histoire qui fait le sujet de cette Tragédie, est si » extraordinaire et si remarquable, qu'il est étonnant » qu'elle soit si peu connue, dit La Fosse, dans la Pré- » face de cette Piece. *Guarini*, qui l'avoit tirée de » Pausanias, d'où je l'ai prise, en a paré le commen- » cement de son *Pastor Fido*, et en a fait l'origine des » malheurs qui affligeoient l'Arcadie, dans le tems de » l'action que son Poëme représente. Il y a pourtant fait » quelques changemens.... Comme Pausanias ne marque » point dans quel siecle, ni sous quel regne elle s'est » passée, je me suis cru dispensé de faire plus que lui. » J'ai embrassé dans mon ouvrage tout ce qu'il dit sur » cet événement, et j'y ai ajouté de moi l'épisode » d'Agénor et d'Anaxile.

» J'ai été obligé de changer quelque chose au Per- » sonnage de Callirhoé; je l'ai fait infidelle et parjure, » à l'exemple de Guarini; au lieu que, dans l'original » Grec, elle est accusée seulement d'être insensible: » et cela, parce que, selon notre morale, à laquelle » j'ai dû m'accommoder, l'insensibilité dans le cœur » d'une jeune fille, est plutôt une vertu à imiter qu'un » vice à punir. Or, un des principaux préceptes de la » Tragédie, est de n'y point faire paroître de Person- » nage tout-à-fait vertueux, qui ait une fin malheu-

» reuse, ce que j'ai évité dans celui de Callirhoé, en » la représentant coupable d'un parjure, qui est un » vice plus commun, et reconnu pour tel dans tous les » pays du monde.... Quant à Corésus, que j'ai peint » comme un homme d'une vertu ferme et sévere, j'ai » eu soin d'y mêler le défaut d'une colere trop em- » portée, qui lui fait demander à la Divinité, dont » il est le Sacrificateur, une vengeance, dont il est » lui-même la victime....

» Il est sûr, prétend Parfait, que cette Piece, » la derniere de M. de La Fosse, lui a infiniment » coûté. On s'apperçoit aisément qu'elle est plus tra- » vaillée, et que la versification est aussi plus forte. » Le sujet est dans le grand Tragique : la terreur et la » pitié s'y trouvent rassemblées, suivant les regles » d'Aristote. Outre cela, l'Auteur y a semé beaucoup » de pensées et de sentimens; mais, par malheur, » l'intérêt qui est la partie la plus essentielle du Poë- » me, et que l'on peut en appeller l'ame, y manque » absolument, tant dans le sujet principal que dans » l'épisode. C'est à ce défaut que l'on doit attribuer » principalement la chûte de cette Tragédie... Quoique » cette derniere Piece n'ait pas eu les applaudissemens » qu'on a donnés à toutes les autres; selon l'Auteur » d'un éloge de M. de La Fosse, c'est, peut-être, la » mieux versifiée; mais le sujet n'en étoit pas heureux, » et M. de La Fosse, qui n'avoit pas moins de modestie » que d'esprit, a cent fois avoué qu'il n'appelloit pas » du jugement du Public... Mercure de Trévoux, par

l'Abbé Nadal et Piganiol; Janvier 1709, page 85.
» On peut croire, ajoute Parfait, que ce n'est que par » une réflexion un peu mûre que M. de La Fosse a re- » connu l'équité du jugement du Public; car il semble » qu'il n'en étoit pas encore convainçu, lorsqu'il fit » imprimer sa Piece, puisqu'il termine ainsi sa Pré- » face... Je laisse au Lecteur, non prévenu, à juger » de cette Piece, et je ne répondrai point à quantité » d'objections qu'on y a faites, parce que cela est » inutile; je crois qu'on en pourroit faire de très- » solides; mais elles ne sont pas venues à ma connois- » sance; car, à dire vrai, toutes celles dont j'ai été » informé, étoient très-faciles à détruire; et j'en ai fait » convenir tous ceux qui me les ont proposées, ou comme » d'eux-mêmes, ou comme rapportées d'ailleurs....

» M. de Naudijon, homme d'esprit et répandu dans » le monde, dit encore Parfait, et l'Auteur des Anec- » dotes dramatiques, tome premier, page 230, a tra- » vaillé conjointement avec M. de La Fosse, au plan et » à la versification de la Tragédie de Corésus et Calli- » rhoé; mais ce n'est que long-tems après la mort de » M. de La Fosse, que M. de Naudijon a parlé de ce » fait.

» Ce sujet, regardé comme peu heureux pour le » Théatre, a été traité neuf ans après, par M. Roy, » qui en composa une Tragédie lyrique, mise en mu- » sique par M. Destouches, représentée par l'Académie » royale de Musique, le 27 Décembre 1712, et avec un » grand succès. Il est vrai que les reprises n'ont pas

» soutenu ce début brillant ; mais cela n'ôte rien au » mérite de l'ouvrage. » Histoire du Théâtre François, tome quatorzieme, page 315 et suivantes.

» Le Prologue de cet Opéra est formé par la Victoire, » qui déclare renoncer à son inconstance, et se fixer » au parti de la France. Astrée survient qui ramene les » plaisirs, et annonce le retour de la paix. Cet Opéra » fut goûté, et on en fit une reprise, avec des chan- » gemens, sur-tout dans le cinquieme Acte, le 16 Mai » 1713, et ensuite, deux autres en 1732 et 1743. Dic- » tionnaire historique et littéraire des Théatres, par » Léris, page 92. Dictionnaire dramatique, tome pre- » mier, page 193 et 194. » L'Auteur de ce dernier Dic- tionnaire s'exprime ainsi, tome premier, page 310, sur la Tragédie de La Fosse. « Les deux premiers Actes » se passent en froids récits et en dialogues lan- » guissans.

» Ah ! Madame, écoutez un triste événement,
» Qui s'en va vous combler d'horreur en ce moment, &c.

» Suit un conte fort long, pour dire que le sacrifice » offert par Corésus, a fait perdre l'esprit à tous ceux » qui y ont assisté. Le mal se communique dans toute la » Ville. On ferme les portes du Palais, afin d'en écarter » la contagion. L'action commence à se développer au » troisieme Acte. Le quatrieme et le cinquieme sont » plus supportables : on y trouve quelques beautés de » détail.

» Cet infortuné Prêtre de Bacchus (Corésus) dit » Léris, page 125, ne fut gueres plus heureux sur le

» Théatre qu'en Achaïe ; car, après quatre représen-
» tations, il fut contraint à disparoître ».

On a encore de La Fosse une Cantate intitulée : *Ariane abandonnée par Thesée, dans l'Isle de Naxos*, et mise en Musique par Couperin.

On attribue aussi à La Fosse, *Les Petits-Maîtres d'Eté*, Comédie en un acte et en prose, jouée et imprimée, sans nom d'Auteur, à Orléans, en 1696, *in*-12, chez Jacob.

POLIXENE,

TRAGÉDIE

Antoine de

DE LA FOSSE,

sieur d'Aubigny

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE D'ESPINOY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

C, H

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE D'ESPINOY.

MONSEIGNEUR,

Cet Ouvrage que je prends la liberté de dédier à VOTRE ALTESSE, *lui avoit déja été lu plusieurs fois, avant que d'être exposé sur le Théatre. C'est par votre goût,* MONSEIGNEUR; *c'est sur la justesse de vos sentimens que je me suis assuré de ce qu'il y avoit alors qui dût plaire ou déplaire au Public, et je n'ai laissé de fautes que dans les endroits où la foiblesse de mon génie ne m'a pas permis de profiter de vos lumieres. Je puis même dire que l'estime, avec laquelle vous aviez parlé de cette Tragédie, avant sa représentation, avoit déja disposé tout le monde à l'écouter favorablement. Ainsi,*

MONSEIGNEUR, cette protection que j'ose vous demander ici, n'est qu'une continuation de celle dont vous avez déja bien voulu l'honorer. Ce me seroit, en même tems, une occasion bien naturelle de satisfaire les sentimens de ma reconnoissance, en faisant l'éloge de mon Protecteur, et de marquer par-là l'honneur que fait aux Belles-Lettres l'amour et le goût que V. A. conserve pour elles au milieu des occupations de la guerre; mais je sais quel risque court auprès d'elle un faiseur d'éloges. Sa grandeur d'ame lui persuade qu'il suffit de les mériter; et il est plus sûr pour moi de m'en tenir aux assurances du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant Serviteur,
DE LA FOSSE.

PRÉFACE.

LE sujet de cette Tragédie est si connu, qu'il n'est pas besoin que je l'explique ici plus au long, et il est aisé de distinguer ce que j'ai trouvé dans la Fable, d'avec ce que l'Art m'a fourni. Mon entreprise, à la vérité, a été bien hardie pour un coup d'essai. J'avois lieu d'appréhender que je n'eusse pas assez de force pour soutenir un sujet aussi terrible que celui-là, et faire goûter sur notre Théatre ce qu'il a de sauvage et de féroce à notre égard; mais les difficultés ne m'ont point rebuté : au contraire, il m'a semblé que, si j'avois quelque génie, c'étoit de ces difficultés mêmes que je devois tirer les principaux agrémens de ma Tragédie.

Comme c'est ma premiere, je me flattois que les Critiques dédaigneroient de l'attaquer; mais je me suis bien trompé. Elle leur a paru digne de leur envie, et ils m'ont fait l'honneur de me traiter comme un homme, dont ils auroient eu à détruire la réputation déja établie par d'autres Ouvrages. Ils ont formé aussi-tôt des cabales, qui

n'ont rien oublié de leurs artifices ordinaires, pour décrier ma Piece, et j'ai eu le plaisir d'y voir souvent quelques-uns de ces Messieurs qui y venoient exprès pour avertir le Public, par l'air de leur visage et par leur contenance, qu'elle ne devoit pas lui plaire; mais', par bonheur pour moi, le Public ne s'en est pas rapporté à eux. Il n'a pu s'imaginer qu'ils y vinssent si souvent, pour le bizarre dessein de s'y ennuyer.

Tout ce qu'ils ont repris dans mes quatre premiers actes, est si frivole et a fait si peu d'impression sur l'esprit des gens raisonnables, que je crois pouvoir, sans me faire tort, m'épargner la peine d'y répondre. Je ne m'arrêterai seulement qu'au cinquieme acte, qui a été le plus attaqué, et dans lequel ils prétendent que j'ai fait des fautes que l'on ne peut pas défendre. C'est ce que nous allons voir.

La premiere de ces fautes, qui passe chez eux pour absolument insoutenable, c'est où Polixene déclare à Ulysse le dessein que Pyrrhus a formé de la sauver par la fuite. Ils disent qu'il y a trop d'ingratitude à cette Princesse, d'exposer par-là si inhumainement deux Princes, qui ont

hasardé toute chose pour elle. Mais je prie ces Messieurs de considérer qu'en parlant de Pyrrhus, elle ne dit rien qu'Ulysse ne sût déja, et qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il crût qu'autre que ce Prince pût entreprendre de la tirer des mains des Grecs. Quant à Télephe, elle n'en parle point. Il est vrai qu'elle dit qu'elle doit fuir en Mysie; mais quoique Télephe en fût Roi, tout le monde le croyoit mort, et Ulysse ne pouvoit pas juger qu'il eût part à cette entreprise. D'ailleurs, Polixene se livrant elle-même entre les mains d'Ulysse, il n'a plus de soupçons à éclaircir. Toute son attention n'est plus qu'à voir ce qui arrivera de cette Princesse. Je demande maintenant si cet endroit est insoutenable.

Mais l'objection où ils ont cru triompher davantage, c'est celle qu'ils m'ont faite dans mon dénouement.

Ils m'ont reproché d'avoir falsifié l'Histoire dans la mort de Polixene. Il est vrai que je ne leur ai point fait voir, comme chez les Anciens, Pyrrhus égorgeant cette Princesse de propos délibéré; mais loin d'en mériter le moindre blâme, ils devroient, au contraire, me tenir compte

d'avoir su, par-là, leur adoucir une action si atroce, et qui n'auroit pas manqué de leur faire horreur à eux-mêmes. Un Poëte est un Poëte, et non pas un Historien; et, selon les regles de l'Art, j'ai droit de préférer à une vérité choquante, une vraisemblance agréable. Ainsi l'enseigne Aristote, qui déclare expressément, « que ce n'est pas le propre du Poëte de dire les » choses comme elles sont arrivées; mais comme » elles ont pu ou dû arriver nécessairement, ou » vraisemblablement. » Ainsi l'ont pratiqué les plus célebres Auteurs; et c'est sur ce précepte, que feu Monsieur Corneille dit sur la mort de Clytemnestre, que « pour rectifier ce sujet à » notre mode, il faudroit qu'Oreste n'eût des» sein que contre Egiste, que cette Reine s'opi» niâtrât à la défense de son adultere, et qu'elle » se mît entre son fils et lui si malheureusement, » qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit » porter à cet assassin de son pere. » Et qu'ai-je fait autre chose ?

Plusieurs personnes judicieuses se sont rendues à ses raisons. Mais, m'ont dit quelques-uns, pourquoi faire faire le récit de cette mort par

Pyrrhus même ? L'état où il est, lui laisse-t-il l'esprit assez libre pour raconter un tel accident ? Mais pour peu de bonne volonté qu'ils eussent eu pour moi, auroient-ils dû regarder cela comme un récit ? Pyrrhus, au désespoir de son malheur, est désarmé et entraîné par ses amis vers sa tente. Il rencontre son Rival, à qui il demande la mort ; et pour le porter à la lui donner, il lui apprend comme il vient de tuer lui-même la Princesse qu'ils aimoient tous deux. N'est-ce pas là une action, plutôt qu'un récit ?

SUJET DE POLIXENE.

Polixene, fille de Priam, Roi de Troye, après l'embrâsement de cette malheureuse Ville, a été faite prisonniere par Pyrrhus, Roi d'Épire, et fils d'Achille. Cependant, Agamemnon, Roi d'Argos et de Mycenes, Chef suprême de l'armée Greque devant Troye, a seul le droit de partager le butin, et ne peut souffrir que Pyrrhus s'empare de Polixene, à son choix. Ulysse est député pour la lui redemander; et, sur son refus, les Grecs sont prêts à la lui enlever à main armée. Pyrrhus l'aime, et opposera toutes ses forces pour la conserver. Elle l'aime aussi; mais peut-elle se donner au meurtrier de sa famille, au fils du meurtrier de son frere Hector, le seul espoir du salut de Troye? L'ombre d'Achille, indignée de l'amour de son fils pour la sœur de celui qui trancha ses jours, se fait entendre du fond de son tombeau, et ordonne à Pyrrhus d'im-

moler Polixene, sans quoi nul moyen pour les Grecs de retourner dans leurs Etats. Pyrrhus, partagé entre son amour et son devoir, ne peut se résoudre à cet affreux sacrifice; et, voulant y soustraire Polixene, il implore le secours de son Rival pour l'aider à la sauver. Télephe, fils d'Hercule et Roi de Mysie, étoit l'ami de Priam, qui lui avoit permis d'aimer Polixene. Pyrrhus l'engage à l'emmener dans ses Etats. Elle refuse cet asyle; et, ne pouvant être à Pyrrhus qu'elle aime, elle ne veut point se donner à Télephe, qu'elle n'aime pas. Elle révéle ce complot à Ulysse; et, s'échappant des tentes de Pyrrhus, elle va se jeter dans le camp des Grecs. Pyrrhus vole pour l'en arracher et la défendre contre Agamemnon, qu'il veut frapper; mais elle se trouve entre eux deux, reçoit le coup mortel, et tombe aux pieds de Pyrrhus, immolée par sa main. Télephe, apprenant cette cruelle catastrophe, ne peut survivre à la perte de Polixene: il se tue; et Pyrrhus, furieux et inconsolable, est retenu par les siens, qui l'empêchent de suivre Polixene au tombeau.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
POLIXENE.

« Il y avoit plus de trois ans, dit l'Historien » du Théatre François, que M. Campistron sem- » bloit avoir renoncé au Théatre, lorsque M. de » la Fosse donna sa Polixene. Tout le Public re- » garda ce nouveau Poëte comme le seul capable » de réparer la perte du premier, et de soutenir la » scene Tragique, qui languissoit furieusement » depuis quelque tems; et, pour l'encourager, » reçut son Ouvrage avec beaucoup d'applaudis- » sement. » Histoire du Théatre François, tome quatorzieme, page 20.

De Vizé s'exprimoit ainsi alors dans une Lettre insérée au Mercure. « Je vous mandai, le mois » dernier, que la Troupe des Comédiens du Roi » avoit représenté une Piece sérieuse, qui, par » sa beauté, avoit réveillé le goût de la Tragédie. » Cette

» Cette Piece, qu'on appelle Polixene, a eu » quantité de Partisans fort considérables, et son » succès a justifié tout le bien qu'ils en ont dit. » Mercure galant, Mars 1696, page 316.

La seconde représentation de cette Piece est remarquable dans l'Histoire du Théatre. Elle eut lieu le Dimanche 5 Février 1696, surlendemain de la premiere. Monseigneur le Dauphin, ayant depuis long-tems promis aux Comédiens d'aller voir leur nouvelle Salle de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, choisit ce jour-là pour satisfaire sa promesse et sa curiosité. C'étoit la premiere fois qu'il les honoroit de sa présence, chez eux; et il demanda qu'ils lui donnassent Polixene. Cette Piece reçut du Prince et de la brillante et nombreuse Cour qui l'accompagnoit, d'aussi grands applaudissemens que ceux qu'elle avoit déja reçus du Public deux jours auparavant. Le Prince donna cent louis, pour lui seul; paya, en outre, 176 livres pour quatre loges, et la recette, à la porte, monta à 4331 liv. 10 sols.

Malgré ces succès et cette auguste protection; malgré l'indulgence que l'on doit à un pre-

mier Ouvrage, cette Piece essuya de séveres critiques. La Fosse répondit à quelques-unes, dans sa Préface, en la faisant imprimer. Elle eut dix-sept représentations de suite; et les principaux rôles furent remplis par Mlle. Champmeslé, par Beaubour, Baron le fils, Roselis et Guérin.

En 1718, cette Tragédie reparut au Théatre. Mlle. Desmare se chargea du rôle de Polixene. Ceux de Pyrrhus, Télephe, Ulysse et Arsace, furent remplis par Beaubour, Quinault, le Grand et Fontenay. Elle fut encore assez bien reçue du Public, et n'eut cependant que trois représentations.

L'Auteur du Dictionnaire Dramatique porte de cette Tragédie un jugement bien favorable. « On blâme, dit-il, la catastrophe et le desir » que témoigne Polixene de mourir des mains de » ses ennemis. Mais n'étoit-il pas naturel qu'elle » préférât la mort, à la honte de leur servir de » trophée dans toute la Grece? Pouvoit-elle » aimer Pyrrhus, qu'elle regardoit comme le » bourreau de sa famille? Et ce Prince pouvoit-» il oublier que Polixene avoit causé la mort » d'Achille? »

» Pour peu qu'on se soit familiarisé avec Ho-
» mere et Virgile, on goûte la satisfaction de
» retrouver ici tous les traits qui peignent les vain-
» queurs de Troye : l'orgueil impérieux d'Aga-
» memnon, l'éloquence et la souplesse d'Ulysse,
» &c. »

On sait cependant que la Fosse a fait de l'amour de Pyrrhus pour Polixene, tout le mobile de sa Tragédie, et que cette Princesse le préfere à Télephe, qui a toutes sortes de droits pour être préféré par elle.

CATALOGUE
DES PIECES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
DE POLIXENE.

POLIXENE, Tragi-Comédie, en vers et en cinq actes, avec des Chœurs, par Jean Behourt, Régent du Collége des Bons-Enfans, à Rouen, où elle fut représentée le 7 Septembre 1597; imprimée à Rouen, l'année suivante, chez Raphaël du Petitval, *in-12*.

Le sujet de cette Piece est tiré de la sixieme du premier Livre des Histoires Tragiques de Boisteau. Behourt la dédia à la Princesse de Montpensier; et il assure que ce qui l'a déterminé à la donner à l'impression, c'est que quelques Auteurs du tems avoient voulu s'en attribuer la gloire, en s'en appropriant l'invention.

Polixene, Duchesse de Savoie, devient subitement amoureuse de Mendosse, Prince de Castille, sur le portrait que lui en a fait Irene, sœur de ce Prince. La

Duchesse feint d'être malade, et fait vœu d'aller à Saint-Jacques, dès qu'elle sera rétablie. Le Duc, son époux, y consent d'abord ; mais il s'en repend bientôt, et part après elle pour la ramener. Mendosse l'a reçue avec assez de froideur ; mais elle inspire un amour effréné à un certain Comte Pancalier, qu'elle méprise, et qui s'en venge, en l'accusant d'adultere. Mendosse entreprend cependant sa défense : il combat Pancalier, et le force à la justifier. La Duchesse épouse enfin Mendosse, pour le récompenser et se satisfaire ; l'Auteur ayant eu la précaution de faire mourir le Duc dans un combat où il l'a engagé aussi.

Behourt composa encore deux autres mauvaises Pieces : *Hipsicratée*, ou *la Magnanimité*, Tragédie, la même année ; et *Esaü*, ou *le Chasseur*, Tragi-Comédie, l'année suivante. Aucune ne fut jouée ailleurs que dans son Collége.

Polixene, Tragédie, avec des Chœurs et un Argument, par Billard de Courgenay ; dédiée à la Princesse de Conti, et représentée à Paris en 1607 ; imprimée, dans les Œuvres de l'Auteur, à Paris, chez Pierre Langlois, en 1610, *in*-8°.

On peut juger du mérite de cette Tragédie, par ces quatre vers, pris du quatrieme acte. C'est Ulysse qui parle :

« Serai-je donc toujours le Ministre exécrable
» De ce qui flotte au camp de plus abominable ?

» Hé! n'est-ce pas assez ; mais plus qu'assez, hélas !
» Vengé le lict foulé de ce fat Ménélas? »

Polixene, Tragédie, par Moliere, surnommé le Tragique, représentée et imprimée en 1620.

On n'a point d'autres détails sur cette Tragédie, dont l'Auteur étoit un Comédien de Province. Il fit plusieurs autres Pieces qui n'ont point été imprimées, et les titres ne nous en sont pas même connus. Quant à sa Polixene, elle fut jouée devant le Roi, avec assez de succès, autant que l'on en peut juger par ces vers de Racan, adressés à l'héroïne de cette Tragédie, sur son desir de quitter la Cour :

« Belle Princesse, tu te trompes
» De quitter la Cour et ses pompes,
» Pour rendre ton desir content.
» Celui qui t'a si bien chantée
» Fait qu'on ne t'y vit jamais tant
» Que depuis que tu l'as quittée. »

* Polixene, Tragédie, dédiée au Prince d'Espinoy, avec une Préface, par de La Fosse d'Aubigny ; représentée le 3 Février 1696, et imprimée à Paris la même année, chez Thomas Guillain, *in-12*.

Polixene et Pyrrhus, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, par Jean-Ignace de la Serre, Musique de Colasse, représentée par l'Aca-

démie Royale de Musique, le 21 Octobre 1706; imprimée à Paris la même année, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et avec la partition *in-fol.*

Le sujet du Prologue est la fondation d'Athenes par Minerve et Neptune, et celui de la Tragédie est, à-peu-près, le même que dans celle de la Fosse. Polixene est captive de Pyrrhus, qui l'aime et en est aimé; mais elle se donne la mort pour obéir à un Oracle, et pour vaincre un amour opposé à son devoir. Cet Opéra n'eut point de succès, et n'a point été remis. C'est le premier de la Serre, et le soixante-huitieme du Recueil des Opéra.

Les Trois Spectacles, composés d'un Prologue, en prose, et de trois petites Pieces en un acte, savoir: *Polixene*, Tragédie en vers; l'*Avare amoureux*, Comédie en prose, et la Pastorale héroïque de *Pan et Doris*, Opéra, avec des Chœurs et un Ballet, par d'Aigueberre, et dont la Musique est de Mouret; représentés au Théatre François le 9 Juillet 1729, et imprimés dans le douzieme volume du Recueil de ce Théatre.

Le succès de ces Spectacles donna lieu à une Parodie, sous le titre de *Melpomene vengée*, Piece en un acte et en Vaudevilles, que Boissi fit

jouer au Théatre Italien, le 3 Septembre 1729; mais qui ne réussit pas. D'Aigueberre parodia lui-même sa petite Tragédie de *Polixene*, sous le titre de *Colinette*, en un acte et en vers, et sa Parodie fut jouée, au Théatre Italien, le lendemain 4 Septembre, même année.

Polixene, Tragédie en cinq actes, par M. Joliveau, Musique de M. d'Auvergne, Surintendant de la Musique du Roi, et représentée, par l'Académie Royale de Musique, le 11 Janvier 1763; imprimée à Paris la même année, chez Ballard, *in*-4°.

Pyrrhus, dans cet Opéra, veut toujours épouser Polixene; mais la haine de Junon, contre les Troyens, et celle d'Hécube, mere de Polixene, contre le fils d'Achille, s'opposent à cette union. Télephe, ami de Pyrrhus, est en même tems son Rival. Hécube approuve ses feux, et veut l'engager à immoler Pyrrhus à son amour. Mais Thétis appaise Junon; et Hécube, pour se venger de Télephe, qui refuse de se prêter à sa fureur, le fait assassiner: après quoi, témoin des prodiges que font les Dieux pour Pyrrhus, elle consent à son hymen avec Polixene.

POLIXENE,

TRAGÉDIE

DE LA FOSSE.

Représentée le 3 Février 1696.

PERSONNAGES.

POLIXENE, Fille de Priam, Roi de Troye, et prisonniere de Pyrrhus.

PYRRHUS, Roi d'Épire.

TÉLEPHE, Roi de Mysie.

ULYSSE, Roi d'Ithaque.

ISMÈNE, Confidente de Polixene.

LYCAS, Confident de Pyrrhus.

ARSACE, Troyen de la suite de Polixene.

DORIS, Suivante de Polixene.

La Scene est devant les ruines de Troye, dans les tentes de Pyrrhus.

POLIXENE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

OUI, Seigneur, votre bras animé par la gloire,
Dans notre camp d'abord ramena la victoire,
Et terrassant les murs et l'orgueil d'Ilion,
De Sparte enfin vengée a relevé le nom.
Par vous, par vos exploits, les Grecs comblés de joie,
A l'aspect des trésors et des remparts de Troye,
Dont leurs yeux de plus près ont connu la hauteur,
De sa chute au destin pardonnent la lenteur.
Pour porter le butin, attendu dans Mycene,
Tous nos mille vaisseaux ne suffisent qu'à peine,
Et de tout ce butin votre cœur peu flatté
Ne veut en retenir qu'une jeune beauté,
L'aimable Polixene, à qui le sort sévere
A ravi, par vos mains, et le trône et son pere.

Mais cependant, malgré tant d'exploits si fameux,
Je doute qu'aujourd'hui, favorable à vos vœux,
Le fier Agamemnon puisse voir, sans envie,
La fille de Priam à vos loix asservie.
Sans son consentement, au mépris de ses droits,
De votre seul aveu vous avez fait ce choix.
Vous savez que soigneux de venger ses injures...

PYRRHUS.

La vérité s'accorde avec tes conjectures.
Ulysse à ce sujet doit venir me parler.
Je l'attends.

LYCAS.

Ainsi rien ne peut vous ébranler,
Et....

PYRRHUS.

Je t'entends. On dit que pour venger son frere,
Autour de Troye, en pleurs, traîné sur la poussiere,
Sous l'espoir d'un hymen, ses criminels appas,
D'Achille, dans le piege, attirerent les pas:
Mais j'en suis bien vengé, Lycas, et plus peut-être
Que n'attendoit la Grece, et que je n'ai dû l'être.

LYCAS.

Loin de vouloir, Seigneur, armer votre courroux
Contre des malheureux abattus par vos coups,
Je sais qu'un Conquérant met le comble à sa gloire,
En modérant pour eux l'orgueil de la victoire;
Et c'est avec plaisir que je vois aujourd'hui
Une tendre pitié vous rendre leur appui.
Consolez, protégez cette jeune Princesse;

Mais sans prendre pour elle une indigne tendresse,
Sans vouloir que l'hymen unissant vos maisons...

PYRRHUS.

Cesse de m'opposer d'inutiles raisons.
Un amour invincible et me force et m'entraîne.
D'un vain remords au moins épargne-moi la gêne.
En quel tems, en quels lieux, ô ciel ! à quel vainqueur
L'amour et le destin ont-ils livré mon cœur ?
Quel exemple jamais, avec plus d'évidence,
A marqué leur caprice, et fait voir leur puissance!
L'indigne mort d'un pere, excitant mon courroux,
Je pars, je viens à Troye. Elle céde à mes coups.
Alors, il t'en souvient, pour venger ma patrie,
Dans le palais forcé quelle fut ma furie !
Tu vis à quel excès j'en poussai les transports.
Je courois à travers et la flamme et les morts.
J'arrive tout sanglant aux lieux où Polixene
Attendoit le moment de sa perte certaine.
Là des femmes en foule, et sa mere et ses sœurs
Embrassoient un autel arrosé de leurs pleurs.
Soudain à mon abord cette troupe tremblante,
D'un effroyable cri marque son épouvante.
Toutes au même instant tombent à mes genoux.
Polixene en rougit, et s'offrant à mes coups:
« D'une fille de Roi, que la fortune brave,
» Tiens, fais une victime, et non pas une esclave, »
Me dit-elle. A ces mots, à l'éclat de ses yeux,
Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux,
Tout mon courroux s'éteint, et voyant mon épée
Qui fumoit dans ma main, du sang des siens trempée,

Je parus, dans le trouble où flottoient mes esprits,
Un criminel confus, dans son crime surpris.
Plein d'une émotion inconnue à moi-même,
Je cherchois une excuse à mon désordre extrême,
Quand Télephe enflammé d'amour et de courroux
Accourt à sa défense, et vient fondre sur nous.
Si j'avois ignoré ce qui causoit mon trouble,
Ma fureur, que ce Prince et réveille et redouble,
M'en fit appercevoir le principe fatal;
Je sentis que mon bras combattoit un Rival:
Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame
Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flamme.
Que te dirai-je, enfin? Mon cœur, depuis ce jour,
Attend tout son bonheur du sort de son amour.

LYCAS.

Mais quelle est pour vos feux cette fiere Princesse?
Tout lui parle, Seigneur, contre votre tendresse.
Voulez-vous, par les droits de maître et de vainqueur,
La contraindre à l'hymen, sans l'aveu de son cœur?
En avez-vous enfin quelque garant sincere?
Je crois qu'instruit du piege où tomba votre pere,
Avant que vous fier, Seigneur, à ses appas,
Vous avez su long-tems examiner...

PYRRHUS.

Hélas!

Soit qu'un aveugle amour fasse mon assurance,
Soit qu'une ame sincere ait peu de défiance....
Mais enfin, si son cœur se fût toujours forcé
A flatter mes desirs, comme il a commencé,
Elle eût pu me tromper, et l'exemple d'Achille

A mes sens enchantés devenoit inutile.
Mais depuis quelque tems je la vois ne songer
Qu'à fuir mes entretiens, ou qu'à les abréger.
Je vois de mon espoir avorter tous les charmes
Dans ses yeux tantôt fiers, tantôt trempés de larmes.
En vain j'en ai voulu découvrir les raisons.
C'est trop nourrir, Lycas, d'inutiles soupçons.
Il faut que pour jamais mon embarras finisse;
Et dès que j'aurai su ce que me veut Ulysse,
Je veux... Mais je le vois qui s'avance vers nous.

SCENE II.

ULYSSE, PYRRHUS, LYCAS.

ULYSSE.

Vous savez quel sujet m'amene devant vous,
Seigneur? On vous a dit avec combien de peine
Agamemnon vous voit retenir Polixene;
Que ce choix fait par vous, sans l'avoir consulté,
Lui semble un attentat sur son autorité.
Il eût été content que votre ame moins fiere
Eût voulu se forcer à la moindre priere;
Mais vous voulez, dit-il, ne rien devoir qu'à vous,
Et bravez hautement ses loix et son courroux.
Je sais, quelque chagrin qui contre vous l'inspire,
Que son pouvoir tout seul, Seigneur, ne peut vous nuire;
Mais tous les autres Rois, offensés comme lui,
A ses ressentimens prêteront leur appui.

Quand pour Chef de l'armée ils l'élurent eux-mêmes,
Pour joindre plus d'honneurs à ses titres suprêmes,
Ils résolurent tous d'une commune voix,
Que du butin conquis il eût le premier choix;
Et qu'après, sans qu'aucun pût s'en faire une injure,
Le sort choisît pour eux, et prévînt tout murmure.
Pourquoi le seul Pyrrhus, de sa grandeur jaloux,
Enfreint-il une loi, que nous subissons tous?
Disent-ils. Sa valeur, il faut qu'on le confesse,
Par d'illustres efforts a bien servi la Grece;
Mais s'il croit qu'aujourd'hui l'éclat de ses exploits
Le doit mettre au dessus et de nous et des loix,
Qu'il songe, à le flatter quelque soin qu'on emploie,
Que dix ans après nous arrivé devant Troye,
Ses bras n'ont abattu que des murs chancelans,
Par l'effort de nos coups ébranlés dès long-tems.
Seigneur, tel est de tous le langage sincere
Que j'expose à vos yeux sans fard et sans mystere,
Afin que vous puissiez, avec pleine clarté,
Conformer le remede à la nécessité.

PYRRHUS.

Seigneur, dans ce chagrin dont leur ame est saisie,
Je vois, sans m'étonner, leur noire jalousie;
Et quoi que votre bouche ait pu me déclarer,
L'exemple de mon pere a dû m'y préparer.
Après mille travaux, à leur dessein utiles,
Qu'à peine ont-ils payés de louanges stériles,
Leur lâcheté souffrit qu'un affront à leurs yeux,
Flétrît impunément son front victorieux.
Ce fut pour tous les Chefs un insigne victoire

De voir Agamemnon, ennemi de sa gloire,
Rabaisser ses exploits, pour relever les leurs,
Et pousser son dépit jusqu'à verser des pleurs;
Mais lorsque, profitant du bruit de sa retraite,
Hector se promettoit leur entiere défaite,
Que les chassant du camp, embrâsant leurs vaisseaux,
Il fermoit à leur fuite et la terre et les eaux;
Alors humbles, honteux de ce fatal divorce,
Du bras qui leur manquoit ils connurent la force,
Et ce Roi si superbe, et ces Chefs si jaloux
Se crurent trop heureux d'appaiser son courroux.
Alors, Seigneur, alors, on lui rendit justice.
On ne se piqua plus de l'indigne caprice
De vouloir lâchement enlever de ses bras
Une fille, le prix de tant d'heureux combats.
Mais depuis qu'au tombeau le sort l'a fait descendre,
Quels honneurs, les ingrats, songent-ils à lui rendre?
On le laisse oublié dans un vil monument,
Dont sa cendre et son nom est l'unique ornement;
Tandis qu'ils sont chargés des trésors d'un Empire,
Que sans son propre fils leurs bras n'ont pu détruire;
Et ce fils à leur gré pousse trop loin ses droits,
D'oser de sa captive être maître à son choix.
Seigneur, si je n'ai point mérité de salaire,
Je demande le prix des exploits de mon pere,
De Télephe par lui contraint dans ses États
A vous livrer passage, après tant de combats;
De Thebes, de Lesbos, de Lyrnesse, de Chryses,
De Scyros, de Scylla, de Ténedos conquises;
Du carnage arrêtant les eaux du Simoïs,

De l'Aurore pleurant le trépas de son fils,
D'une fiere Amazone aux flots livrée en proie:
Je demande le prix du désespoir de Troye,
Quand elle vit tomber, sous ses coups trop certains,
Celui dont le bras seul reculoit ses destins.
Du mépris de ses loix Agamemnon m'accuse;
Mais qu'il quitte, il est tems, un orgueil qui l'abuse.
Après avoir vengé l'affront de Ménélas,
J'ai dégagé vers lui mes sermens et mon bras;
Des Princes de la Grece il cesse d'être arbitre,
Et les flammes de Troye ont effacé ce titre.
Ces Princes, il est vrai, satisfaits de ses loix,
Jusqu'au jour du départ lui conservent ses droits.
Ils peuvent faire plus; et si c'est leur envie,
Lui soumettre à jamais leurs Etats et leur vie.
Chacun peut à son choix disposer de son bien,
Et moi, je fais aussi ce qu'il me plaît du mien.

ULYSSE.

Seigneur, je l'avoûrai, sans aucun artifice,
Ce discours est fondé sur beaucoup de justice;
Mais dans votre conduite un peu trop de fierté
Empêche qu'on en sente et goûte l'équité.
Cette hauteur en vous nous blessa dans Achille.
Sa valeur, il est vrai, nous fut long-tems utile;
Mais d'un esprit si fier, un service, en effet,
Est un joug qu'il impose, et non pas un bienfait.
Voulez-vous d'un ami croire l'avis sincere?
D'Agamemnon vous-même appaisez la colere,
D'un visage plus doux représentez vos droits,
Et forcez tous les Grecs de louer vos exploits.

PYRRHUS.

Oui, je sais que d'encens tous les mortels avares,
Ne l'offrent que par force aux vertus les plus rares,
Et chargés à regret de semblables tributs,
Ne cherchent qu'un prétexte à fonder leur refus ;
Mais quelle estime aussi voudroit-on que j'en fisse ?
S'ils le donnent par force, ils l'ôtent par caprice.
Pour un bien si peu sûr, cè n'est pas mon dessein
D'en abandonner un, Seigneur, qui m'est certain.
Mais pour trancher enfin ce discours inutile,
Songez qu'il est pour vous plus noble et plus facile
De convaincre les Grecs, contre moi soulevés,
De ces mêmes raisons, que vous-même approuvez,
Que d'employer, Seigneur, tout ce grand artifice
A me faire essuyer ici leur injustice.

ULYSSE.

Eh bien ! puisque les Grecs n'obtiennent rien de vous,
Prince, je dois ici vous déclarer pour tous,
Que vous-même, étouffant une vaine tendresse,
Il faut entre leurs mains remettre la Princesse,
Ou qu'ensemble appuyant les droits d'Agamemnon,
Bientôt de vos refus ils se feront raison.

(*Il sort.*)

SCENE III.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Et nous, allons, Lycas, instruits de leur menace,
Nous mettre hors d'état de craindre leur audace.
Allons voir mon armée, et prêts à tous besoins,
De leurs ressentimens prévenons tous les soins...
Mais la Princesse vient.

SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS, LYCAS, ISMENE.

POLIXENE.

Par mille cris de joie,
Dont j'entends retentir les rivages de Troye,
En ce moment, Seigneur, j'apprends que vos vaisseaux
N'attendent que les vents pour repasser les eaux,
Et je viens, si je puis, dans le tems qui me reste,
Par vous de mes malheurs parer le plus funeste.

PYRRHUS.

Madame, commandez. Par quel rare bonheur,
Vous-même m'offrez-vous...

POLIXENE.

POLIXENE.

Je connois votre cœur.
Le mien aussi pour vous s'est fait assez connoître ;
Et ne pouvant douter quel il est et doit être,
Voudriez-vous, Seigneur, traîner dans votre Cour
L'objet infortuné d'une inutile amour ?
Et me voir, de malheurs et d'opprobres chargée,
Servir d'un doux spectacle à la Grece vengée ?
Epargnez-moi, Seigneur, un si mortel affront.
Souffrez que sans passer les flots de l'Hellespont,
J'acheve aux bords Troyens ma triste destinée,
Avec la liberté du moins où j'y suis née.
De tout ce que par vous en un jour j'ai perdu,
C'est le seul bien par vous qui peut m'être rendu.

PYRRHUS.

Que parlez-vous d'affront ? de liberté perdue ?
Quel esclavage ici vous blesse donc la vue ?
A nous voir tous les deux, qui de vous ou de moi
Paroît donner, Madame, ou recevoir la loi ?
Ah ! bien loin que les Grecs insultent à vos larmes,
Ils trouvent votre sort digne de leurs alarmes.
Ils vous veulent, Madame, enlever de mes mains.

POLIXENE.

Eux, Seigneur ?

PYRRHUS.

Je cours mettre obstacle à leurs desseins :
J'y hasarderai tout ; et si pour vous mon zele
Sort vainqueur du combat où leur fureur m'appelle,
C'est à vous d'approuver, en recevant ma foi,
Ce que son juste arrêt aura réglé pour moi.

Il faut, il faut enfin que leur haine jalouse
De Pyrrhus désormais respecte en vous l'épouse.
Je ne demande pas qu'avec empressement
Vous acceptiez mon offre en ce même moment.
Je vois trop dans vos yeux l'embarras de votre ame;
Et si votre fierté veut aujourd'hui, Madame,
Par un refus ouvert confondre mon amour,
Pour me l'apprendre, au moins, attendez mon retour.

(Il sort.)

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

POLIXENE.

QU'ENTENDS-JE ? Où me réduit la fortune inhumaine ?
Mes ennemis entr'eux se disputent ma chaîne.
Je deviens le sujet, le prix de leurs combats.
Si Pyrrhus est vaincu, que deviendrai-je, hélas ?
Je tombe aux mains des Grecs. S'il triomphe, au contraire,
Prendrai-je pour époux l'assassin de mon pere ?

ISMENE.

Ah ! Madame, perdez ce fatal souvenir.
Vos peres au tombeau doivent vous réunir.
Par vous périt le sien, par lui périt le vôtre,
Et le trépas de l'un venge celui de l'autre.
Quoi ! devez-vous encore ?...

POLIXENE.

Eh ! lui puis-je jamais
Faire payer assez tous les maux qu'il m'a faits ?
Dans le piege fatal si j'attirai son pere,
C'étoit pour l'immoler aux mânes de mon frere ;
Pour lui faire expier ces transports, dont l'horreur
Sur Hector expirant signala sa fureur.
J'ai depuis à venger mon pere et Troye en flamme.
Mon sort seconde mal les projets de mon ame ;
Mais vengeons-nous, du moins, selon notre pouvoir.
Méprisons ses ardeurs, détruisons son espoir.
Que mon cœur soit l'écueil où sa gloire se brise.

ISMENE.

Madame, pardonnez à ma juste surprise.
Quel sentiment réveille en vous cette fierté ?
Avec moins de courroux vous l'avez écouté ;
Et vos yeux désarmés...

POLIXENE.

Ah ! j'en rougis, Ismene.
Par quel art avoit-il séduit ainsi ma haine ?
Comment a-t-il jeté ce trouble dans mes sens ?
Mais il n'a pas eu lieu de s'en vanter long-tems,
Et j'en vais avec soin poursuivre la vengeance.
Qui ! moi, de son amour me voir la récompense ?
Comment d'un tel hymen vaincre la juste horreur,
A l'aspect de ces murs détruits par sa fureur ?
Ma vertu jusques-là seroit-elle affoiblie ?
O Ciel ! sous ses débris Troye est ensevelie,
Et ce Roi, que l'Asie adoroit en tremblant,
N'eut point d'autre bûcher, que son Palais brûlant.

Tous les miens ont péri par le fer, par la flamme;
Ou réduits à subir un esclavage infâme,
Sans secours, sans espoir, insultés dans leurs fers,
De leurs gémissemens ils remplissent les airs.
Moi seule je jouis des miseres de Troye.
Que dis-je? avec les Grecs, je partage leur proie.
Tout rit autour de moi, tout prévient mes desirs.
On me parle d'amour, d'hymen et de plaisirs.
Au milieu de la Grece, ai-je donc pris naissance?

ISMENE.

De ces tourmens secrets je plains la violence.
Jamais d'un sort cruel les injustes rigueurs...

POLIXENE.

O caprice fatal, qui dispose des cœurs!
Par combien de raisons Télephe eût dû me plaire?
Le nom de fils d'Hercule, et d'ami de mon pere,
Le trône de Mysie, et mille exploits fameux,
Tout me parloit, Ismene, en faveur de ses feux.
Cependant, à ma honte, un cruel qui m'opprime
A plus fait sur mon cœur qu'un Roi si magnanime.

ISMENE.

Sans doute son amour méritoit votre choix:
Mais d'un penchant fatal peut-on forcer les loix?
Du reste, quels efforts, selon votre puissance,
Pouvoient mieux lui marquer votre reconnoissance?
Pour rendre à ce Héros les honneurs du bûcher,
Dans la foule des morts vous l'avez fait chercher.
S'il ne s'est pas trouvé, vos pleurs pour sa mémoire
Ne consacrent-ils pas votre estime et sa gloire?
Quitte envers lui, Madame, examinez du moins

Ce qu'aux feux de Pyrrhus peuvent devoir vos soins.
Vous voyez, c'est le seul qui...

POLIXENE.

C'est assez, Ismene.
On parle de combat; j'ai lieu d'en être en peine.
Va, fais partir Arsace, et, fidele témoin,
Qu'il me vienne de tout informer avec soin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, ULYSSE, ISMENE, DORIS.

ULYSSE.

Tandis que de Pyrrhus l'heureux éloignement,
D'un secret entretien nous offre le moment,
De la part de nos Grecs, j'ai deux mots à vous dire.
Madame, commandez que chacun se retire.

(*Ismene & Doris sortent.*)

POLIXENE.

Et quel sujet, Seigneur, vous peut conduire ici ?

ULYSSE.

Un sujet important qui vous regarde aussi.
De nos troubles présens êtes-vous informée ?

POLIXENE.

On m'a dit qu'envoyé par les Chefs de l'armée,
Vous avez sans effet entretenu Pyrrhus.

ULYSSE.

Oui, Madame, et les Grecs blessés par ses refus,
Et sur-tout par le bruit du prochain hyménée
Qui doit à votre sort unir sa destinée,
Pour rompre ses projets, veulent tout hasarder,

Et, la force à la main, le contraindre à céder;
Mais avant qu'on s'engage à ce remede extrême,
Je viens, au nom de tous, m'adresser à vous-même.
Nous savons vos vertus, nous les admirons tous;
Mais nous savons aussi votre haine pour nous,
Et désormais, s'il faut vous en parler sans feindre,
Nous la méritons trop, pour cesser de la craindre.
N'est-ce pas elle enfin qui, pour nous perdre mieux,
Appuyant ses projets du pouvoir de vos yeux,
Trouva l'art de nous faire un ennemi perfide
De Télephe, d'un Roi, fils d'un Grec, fils d'Alcide?
Que dis-je? Achille même épris de vos attraits,
N'alloit-il pas pour vous trahir nos intérêts,
Lorsqu'au pied des Autels son trépas salutaire
Sut empêcher l'effet d'un hymen téméraire?
Si vos yeux loin de nous se font craindre à ce point,
Contre nous, parmi nous, que ne pourriez-vous point?
Maîtresse de l'esprit d'un Prince redoutable,
Plein pour nous d'une haine à la vôtre semblable,
Voit-on pas aux périls qu'il affronte aujourd'hui,
Jusqu'où s'étend déja votre pouvoir sur lui?
Non, non, trop d'embarras suivroient notre victoire.
Les Grecs cherchent en paix à jouir de leur gloire;
Et ce qui dans Achille a dû les alarmer,
Contre son fils, Madame, a droit de les armer.
A rompre cet hymen leur gloire est engagée,
Et l'injure en sera prévenue ou vengée.
Enfin, à ce projet vous-même opposez-vous.
Pyrrhus, sans votre aveu, sera-t-il votre époux?
Vous perdrez son appui; mais enfin tous nos Princes,

Pour asyle, à l'envi, vous offrent leurs provinces;
Notre amitié fera ce que fait son amour.
Voyez où vous voulez fixer votre séjour :
Chez Nestor, chez Calchas, à la cour de Mycene;
Heureux ! si votre choix s'arrêtoit à la mienne !

POLIXENE.

Quelle gloire, Seigneur, qu'au milieu de mes fers,
Au milieu des débris du trône que je perds,
Ulysse, Ambassadeur, devant moi se présente,
De la part de la Grece heureuse et triomphante !
Que mes propres vainqueurs, troublés dans leurs souhaits,
Me fassent leur arbitre et de guerre et de paix !
Mais de quoi vient pour eux me charger votre adresse?
Que m'importent à moi les périls de la Grece ?
Quel intérêt si grand ai-je à remplir ses vœux ?
Ses Princes m'offrent tous un asyle chez eux.
J'en reçois leur parole et la vôtre pour gage :
Mais ce n'est pas sortir, c'est changer d'esclavage.
Quel plaisir, quel bonheur que ces vainqueurs cruels
Périssent à mes yeux par leurs coups mutuels !
Qu'aujourd'hui dans son sein cette terre funeste
De ceux qui l'ont détruite ensevelît le reste,
Et qu'on ne parlât plus d'Ilion embrâsé,
Sans parler de leur camp sous sa chûte écrasé ?
Dût m'accabler leur rage, ô mon pere ! ô patrie !
Plaindrois-je, en vous vengeant, et mon sang et ma vie ?

ULYSSE.

D'un si fier sentiment les Grecs n'ont point douté;
Mais, pour vous arracher à cette fermeté,
Sachez que les Troyens qu'ils ont en leur puissance,

Votre mere, vos sœurs sentiront leur vengeance,
Seront tous immolés, prémices des horreurs
De la guerre qu'entr'eux allument vos fureurs.

POLIXENE.

Et quelle peur par là prétendez-vous leur faire ?
Craindront-ils une mort qui finit leur misere ?
Qui d'eux auroit regret à son sang répandu,
Si dans les flots du vôtre il étoit confondu ?
Ils me désavoûroient, si ma pitié timide
Déroboit ce plaisir à leur cœur intrépide ;
Et ceux qui trembleroient d'un si noble projet,
Valent-ils que pour eux on en manque l'effet ?
Mais non. Pour m'étonner c'est un vain artifice.
Qui perdroit plus que vous en un tel sacrifice ?
Quoi ! vos Chefs, couronnant tant de travaux divers ;
Auroient mis une Reine et ses filles aux fers,
Et par un vain caprice, à leur gloire funeste,
Pour une qu'ils n'ont pas, se priveroient du reste ?
Perdroient de leurs exploits le fruit et les témoins ?
Ah ! puisque de ma haine ils redoutent les soins,
Que n'en craindroient-ils pas, si leur main meurtriere
A ma vengeance encore offroit cette matiere ?
Si Pyrrhus qui le peut me sauvoit de leurs coups ?
Car enfin, contre lui, que fera leur courroux ?
Il n'a que ses soldats ; mais tels que leur courage
Cent fois aux Grecs fuyans a fait tourner visage,
Les a sauvés du bras d'Hector victorieux.
Que craindra-t-il de vous, secondé par les Dieux,
Quand de vos cruautés, dont frémit la nature,
Tant de meurtres affreux combleront la mesure ?

ULYSSE.

Madame, c'est en vain que nous voulons juger
De ce que doit le Ciel ou souffrir, ou venger.
Souvent nos passions, ou de profonds mysteres
Dérobent ses raisons à nos foibles lumieres.
Ce qu'on voit de certain, c'est qu'un rapt odieux,
Contre tous les Troyens a soulevé les Dieux;
Qu'en protégeant le crime, ils ont part à la peine,
Et que nous leur rendons enfin haine pour haine.
Si vous trouvez, Madame, injuste et plein d'horreur
Le dessein qui contre eux flatte notre fureur,
Que ne l'empêchez-vous, quand vous le pouvez faire?
A qui nous est soumis, est-ce à nous de complaire?
Mais vous voulez nous voir immoler par nos coups.
D'un funeste succès n'accusez donc que vous.
Au reste des Troyens si l'on ôte la vie,
C'est vous, c'est votre orgueil qui se les sacrifie.
Et ne présumez pas que ce reste détruit
De nos travaux, Madame, emporte tout le fruit.
D'Ilion embrâsé moins nous laissons de traces,
Et plus nous grossissons le bruit de ses disgraces;
Par là notre vengeance éclate d'autant plus.
Si nous mourons vainqueurs, vous périrez vaincus;
Et nos peuples, du moins, gardant notre mémoire,
Pourront en sûreté jouir de notre gloire.
Mais, pour vous secourir, je fais un vain effort,
Et ma prudence céde à votre mauvais sort.
C'est peu de mes discours, pour ébranler votre ame.
Les effets vous pourront convaincre. Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCENE II.

POLIXENE, *seule*.

Me diroit-il bien vrai ? L'excès de leurs fureurs....
Ciel ! je verrois périr mere, freres et sœurs,
Tant de braves Troyens ! O Troye ! ô ma patrie !
Laisse à mon amitié prendre soin de leur vie.
Aussi-bien leur trépas ne peut te relever.
Mais pour qui ma pitié veut-elle les sauver ?
Pour des maîtres cruels, dont l'orgueilleuse haine
Les veut à leurs Etats montrer chargés de chaîne,
Les y livrer en butte à mille affronts divers....
Mais de quels bruits affreux retentissent les airs,
Ismene ?

SCENE III.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

Je ne sais. On diroit que la foudre
Tombe sur tous les Grecs, et les réduit en poudre.
Leurs crimes dans nos murs ont blessé tous les Dieux.
Mais savez-vous encor leur dessein odieux ?
Les armes à la main, leurs fureurs inquietes

Viennent vous arracher de l'asyle où vous êtes ;
Tous leurs captifs par eux vont périr égorgés.

POLIXENE.

Ou plutôt, chere Ismene, ils vont mourir vengés.
Pour quel sort plus heureux voudroient-ils encor vivre ?
Et moi pourrai-je voir leur bonheur sans les suivre ?

ISMENE.

Vivez, vivez plutôt pour venger leur trépas.
Pyrrhus, tous ses sujets vous prêteront leurs bras.
Si son hymen, Madame, est pour vous un outrage,
De ses empressemens un refus vous dégage.
Pour vous en délivrer, n'est-il que le trépas ?
Quand Télephe dans Troye adoroit vos appas,
Vous résistiez sans peine à ses plus vives plaintes.
Sentez-vous que Pyrrhus, plus digne de vos craintes,
Vous doive...

POLIXENE.

Arrête, Ismene, et détourne tes yeux
D'un amour que mes soins voudroient cacher aux Dieux..
Mais Arsace revient. Qu'a-t-il à nous apprendre ?

SCENE IV.

SCENE IV.

ARSACE, POLIXENE, ISMENE.

ARSACE.

AH ! quel malheur, Madame, ai-je à vous faire entendre ?
Quel horrible récit? Par où le commencer?

POLIXENE.

De quoi que le destin me puisse menacer,
Arsace, expliquez-vous. Aveuglé de leur rage,
Les Grecs de leurs captifs ont-ils fait un carnage ?
N'ont-ils rien excepté ? nos destins consommés...

ARSACE.

Le bruit de ce dessein nous avoit alarmés ;
Mais Nestor et Calchas ont, par leur industrie,
De ces cœurs inhumains désarmé la furie.

POLIXENE.

Que m'apportez-vous donc? les Grecs sont-ils vainqueurs?

ARSACE.

Ecoutez du destin jusqu'où vont les rigueurs.
Les Grecs, persuadés que de justes alarmes
A Pyrrhus moins ardent feroient quitter les armes,
D'abord qu'il les verroit tous prêts à l'accabler,
Couroient sous leurs drapeaux en foule s'assembler ;
Mais lui, sans s'alarmer du soin qui les travaille,
Exhortoit fierement les siens mis en bataille.
Cet orgueil les irrite. Ils veulent achever,

Ce qu'ils n'ont commencé, qu'afin de l'éprouver.
Si proches du combat, leur fierté leur fait croire,
Qu'à s'en vouloir dédire il y va de leur gloire.
Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau.
D'Achille entre les camps s'élevoit le tombeau.
Pyrrhus y jette l'œil : « O Héros ! dont la vie,
» Par la haine des Grecs, fut jadis poursuivie,
» Soutiens mon bras, dit-il ; qu'il nous venge tous
deux. »
A peine il achevoit, ô prodiges affreux !
Sous nos pieds chancelans tremble soudain la terre,
De son sein ébranlé sort un bruit de tonnerre ;
Le Ciel en retentit. Les rivages troublés,
En font entendre au loin les éclats redoublés.
Sur la croupe des monts, les forêts, dans les nues,
Flottent, en mugissant, comme vagues émues,
Tandis que des rochers de leur place emportés,
Tombent dans les vallons, à bonds précipités.
Troublés de tant d'horreurs les camps se réunissent.
Alors, avec un bruit, dont les plus fiers frémissent,
La tombe ouvre en son sein un abyme sans fonds,
Et nous montre un passage aux Royaumes profonds.
D'Achille en cet instant sort l'ombre épouvantable.
Il a cet air encor menaçant, redoutable,
Tel que lorsque son bras, forçant nos bataillons,
Faisoit de sang Troyen ruisseler les sillons.
Les Grecs, les élémens, tout se tait à sa vue.
Et quelle est de Pyrrhus la terreur imprévue,
Quand s'adressant à lui, d'un ton plein de courroux,
Son pere, par ces mots, s'explique devant nous ?

« Contre les Grecs, mon fils, cette fureur est vaine.
» C'est du sang ennemi que j'exige en ce jour,
» Et pour la flotte en Grece il n'est point de retour,
» Si ton bras en ce lieu n'immole Polixene. »

ISMENE.

Ah, Madame !

ARSACE.

A ces mots qu'il acheve, en laissant
A Pyrrhus interdit un regard menaçant,
Dans l'Empire des morts aussi-tôt il retombe,
Et sur lui se referme et l'abyme et la tombe.
Mais la mer succédant à ces objets d'horreur,
Et du fils de Thétis appuyant la fureur,
S'enfle, et poussant ses flots vers le port de Sigée,
En défend la sortie à la flotte assiégée.

POLIXENE.

Tous les Grecs ont d'abord confirmé cet arrêt ?

ARSACE.

Leur cruauté s'accorde avec leur intérêt.
Sur-tout Agamemnon en cache en vain sa joie,
Et son perfide cœur sur son front la deploie.
De ce Prince autrefois ennemi sans retour,
Son amitié pour lui se signale en ce jour.
Il veut que tous les Grecs jurent, après lui-même,
De faire exécuter sa volonté suprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit saisi d'étonnement ;

Et son silence affreux cache son sentiment.
Sans avoir vu les Grecs, il revient vers sa tente.

POLIXENE.

Il suffit.

(*Arsace sort.*)

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O DISGRACE ! ô rigueur accablante !
Madame, pouvez-vous, en cet affreux instant,
Faire voir un esprit si ferme et si constant ?
Ce récit, dont l'horreur a glacé mon courage...

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage ;
Laisse-le-moi goûter, Ismene. Je me vois
Parvenue au moment souhaité tant de fois.
Je découvre le port où vont finir mes peines ;
Je vois le coup heureux qui va briser mes chaînes.
C'en est fait, je n'ai plus à cacher dans mon cœur....
O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainsi donc vous voulez renoncer à la vie ?
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un camp barbare écoutant les raisons....

SCENE VI.

DORIS, POLIXENE, ISMENE.

DORIS.

MADAME, pardonnez, si je vous interromps.
Un homme, dont les yeux marquoient une ame émue,
Errant autour d'ici, s'est offert à ma vue;
Il m'aborde, et sachant que je suis près de vous,
Depuis nos murs détruits par les Dieux en courroux,
Sur vous, sur votre sort, il me prie avec larmes,
De vouloir éclaircir ses secretes alarmes,
Lorsque voyant vers nous quelques Grecs s'avancer,
Il s'est vu, pour les fuir, contraint de me laisser.
Son habit est d'un Grec; sur l'air de son visage,
Paroît d'un noble sang l'assuré témoignage.
C'est tout ce que j'en sais.

POLIXENE.

Et qui puis-je penser,
Qui jusques-là pour moi se puisse intéresser?...
Mais on vient. C'est Pyrrhus. Evitons sa présence;
Allons loin de ses yeux affermir ma constance,
Et préparer mon cœur, en secret combattu,
A lui faire l'adieu qu'exige ma vertu.

(Polixene & Doris sortent.)

SCENE VII.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

Enfin nous sommes seuls ; vous pouvez, sans contrainte,
A votre cœur pressé permettre ici la plainte,
Seigneur, vous n'avez plus à cacher vos douleurs,
Devant des ennemis que flattent vos malheurs.
Rompez enfin, rompez ce terrible silence.
N'osez-vous de vos maux me faire confidence ?

PYRRHUS.

Ah ! que ne peut la mort, en ce moment cruel,
M'imposer, cher Lycas, un silence éternel !
Dieux ! quel spectacle affreux vient de frapper ma vue !
Quelle subite horreur dans le camp répandue ?
Est-ce Achille qui vient de parler à son fils ?
Quelle voix ! quels regards ont glacé mes esprits !
Quel ordre ! sans mourir ai-je bien pu l'entendre ?
Moi ! que d'un sang si cher j'aille abreuver sa cendre !
Que de mes ennemis j'en repaisse mes yeux !
Non, il n'en sera rien. J'en atteste les Dieux.

LYCAS.

Il le faut avouer, l'ennui qui vous accable...

PYRRHUS.

Hélas ! quel est ton sort, Princesse déplorable ?
C'est peu qu'hommes et Dieux, dépouillant la pitié,

Te prennent pour l'objet de leur inimitié ;
L'Enfer, forçant les loix de ses royaumes sombres,
Pour préparer ta mort, déchaine aussi les ombres.
Pour théatre sanglant, il choisit un tombeau,
Où le pere est ton juge, et le fils ton bourreau ;
Et pour comble aux douleurs, dont mon ame est la proie,
Le fier Agamemnon y mesure sa joie.

LYCAS.

Eh quoi ! les sentimens d'un ennemi jaloux,
Vous portent-ils, Seigneur, de si sensibles coups ?
Seul de tous les Héros, pensiez-vous que l'envie
Dût toujours épargner l'éclat de votre vie ?
Mais qu'importe, à vous voir réduit à cet effort,
Que ce Prince superbe insulte à votre sort ?
Ne le bravez-vous pas, en sauvant Polixene ?

PYRRHUS.

En le bravant ainsi, n'ai-je rien qui me gêne ?
Mon pere vainement sera donc cette fois
Sorti de son tombeau, pour me dicter ses loix ?
J'aurai donc sans effet entendu ce tonnerre,
Cette voix, qu'en tremblant vient d'écouter la terre ?
J'ai si souvent aux Grecs reproché leur mépris !
C'est Achille aujourd'hui qui s'explique à son fils.
Sa voix des plus ingrats a réveillé le zele.
A ses ordres moi seul paroîtrai-je rebelle ?
Sur leur flotte Thétis punira mes refus.
De ce que fit leur Chef ne me souvient-il plus !
Lui-même dans l'Aulide, aux yeux de sa famille,
Pour eux, pour leur départ, il immola sa fille ;

Et moi je n'oserai, trop plein de mon amour,
Du sang d'une ennemie acheter leur retour !
Voilà, voilà, Lycas, si j'ose la défendre,
Ce que les Grecs trompés auront droit de répandre,
Ce que tous mes soldats penseront de leur Roi,
Ce qu'à moi-même, enfin, j'ai déja dit de moi.

LYCAS.

Que je vous plains, Seigneur ! Quel courage invincible
Ne seroit ébranlé par un coup si terrible ?
Vous avez pleinement compris votre devoir ;
Cependant voulez-vous ?...

PYRRHUS.

O fatal désespoir !
Faut-il trahir mon pere ? immoler ma Maîtresse ?
Je sens pour l'un et l'autre une égale tendresse.
Mon cœur, pour l'un des deux, contre tous, ose tout,
Et pour l'un, contre l'autre, à rien ne se résout.

LYCAS.

Je compreads pour vos feux quel est ce coup de foudre ;
Mais c'est résoudre enfin que de ne rien résoudre,
Seigneur ; c'est pour Achille expliquer vos refus,
Puisqu'ainsi vous rendez ses ordres superflus.
Sans doute, ils sont cruels ; mais pour n'y pas souscrire,
Quelque effort généreux que l'amour vous inspire,
Vous seul que ferez-vous ? Tous les Grecs, d'une voix,
Veulent faire d'Achille exécuter les loix.
Vos soldats, qui d'abord s'étoient armés pour elle,
Pleins du nom de ce Chef, dont la gloire immortelle
Jadis, pour tant d'exploits, se servit de leurs bras,

Ont respecté son ordre, et mis les armes bas.
Sans eux, que ferez-vous ?

PYRRHUS.

Sans moi, que peut-on faire ?
C'est à moi d'accomplir les ordres de mon pere.
Seul, et sans faire rien, je puis les braver tous.

LYCAS.

Mais si votre refus enflamme leur courroux,
S'ils nous viennent en foule accabler l'un et l'autre;
S'ils trouvent une main qui supplée à la vôtre,
Vainement vous voudrez leur faire concevoir,
Que vous seul ?...

PYRRHUS.

Tu dis vrai; mais il y faut pourvoir.
Mes projets ont ici besoin de ton adresse,
Lycas : va, de ma part, voir les chefs de la Grece,
Et songe, en leur parlant, à bien exécuter
Les ordres importans que je vais te dicter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TELEPHE, *seul.*

JE ne la trouve plus, et ma recherche est vaine.
Sans doute c'est ici qu'on garde Polixene.
Mais sans l'en avertir, je crains, si j'ose entrer,
Quelque témoin suspect, qui peut s'y rencontrer,
Le trouble de mes sens me feroit reconnoître.
Et comment devant elle en serois-tu le maître,
Infortuné Télephe ? En quel état, ô Dieux !
La rigueur de son sort va l'offrir à tes yeux,
Des hommes, des enfers et des dieux condamnée !
Ne viens-tu que pour voir sa mort infortunée ?
Nul ne paroît encor. Fortune, c'est par toi,
Que dans Troye un des miens, hasardant tout pour moi,
M'emporta, tout couvert de sang et de poussiere,
Dans un bois, où ses soins m'ont rendu la lumiere.
C'est toi, qui jusqu'ici viens de guider mes pas ;
Souffre que mon amour, qui brave le trépas,
A ma Princesse encor se puisse faire entendre,
Et fais moi suivre enfin le parti qu'il faut prendre.
Des Grecs pour quelque tems je puis tromper les yeux.
Le langage, l'habit, ma mort crue en tous lieux,

Le désordre du camp, tout aide à mon audace.
Allons. Essayons tout. Quel péril me menace,
Dont mon cœur désormais ait lieu de s'étonner ?
A quels projets, ô Ciel ! j'ose m'abandonner !
Pour chercher en ce camp une ingrate que j'aime,
Je néglige et sujets, et sceptre et diadême ;
Je me livre au pouvoir d'un vainqueur irrité....
O Héros immortel dont je tiens la clarté,
Hercule, jusqu'ici, fidele à ta mémoire,
J'ai suivi sur tes pas les sentiers de la gloire ;
Mais un funeste amour m'a perdu comme toi....
Mes vœux sont exaucés, enfin, on vient à moi.

SCENE II.

DORIS, TELEPHE.

DORIS.

JE venois vous chercher. J'ai dit à la Princesse
Le soin qui dans son sort, Seigneur, vous intéresse,
Et je vous conduirois en son appartement ;
Mais Pyrrhus vers ces lieux avance en ce moment.
Quand il sera parti, venez en diligence.

TELEPHE.

Quoi ! toujours quelque obstacle à mon impatience !
Mais quel parti croit-on qu'il embrasse en ce jour ?
Contre un devoir cruel, croit-on que son amour...

DORIS.

Il vient.

TELEPHE.

Qu'à son aspect ma colere allumée....
Mais sortons, et sachons ce qu'on dit dans l'armée;
Et s'il ose accomplir ce dessein plein d'horreur,
Ne ménageons plus rien dans ma juste fureur.

(*Il sort.*)

SCENE III.

PYRRHUS, DORIS, LYCAS.

PYRRHUS.

Puis-je voir la Princesse?

DORIS.

A nos regards soustraite,
Elle a voulu, Seigneur, un moment de retraite.
Je la vais avertir.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Eh bien, Lycas, quel fruit
Tes soins, au camp des Grecs, ont-ils enfin produit?

LYCAS.

Je n'ai rien oublié, pour les réduire à croire
Que votre cœur suivra le parti de sa gloire;
D'Achille sur vos vœux j'ai vanté le pouvoir,
Et votre cœur lassé d'un amour sans espoir.
A mes raisons d'abord j'ai vu les uns se rendre,
Et leur joie à mes yeux sur leur front se répandre,
D'autres pensent, Seigneur, qu'en cette extrémité,
Cédant avec regret à la nécessité,
Par ce consentement, vous voulez, à leur vue,
Cacher votre foiblesse et l'ennui qui vous tue.
Je n'ai point cru devoir combattre des soupçons,
Qui les trompent bien mieux que toutes mes raisons.
En un mot, tous les Grecs, pleins d'un espoir frivole,
Attendent à demain l'effet de ma parole,
Et ne songeront point à troubler, en ce jour,
Ce que pour les tromper vous inspire l'amour.

PYRRHUS.

Où me vois-je réduit! ô Ciel! l'eût-on pu croire,
Qu'une feinte jamais dût démentir ma gloire?

Mais il est des revers, où, malgré son effort,
La vertu la plus ferme est le jouet du sort.

LYCAS.

Cependant pénétrés d'un si rare service,
Pour vous en rendre grace, ils ont fait choix d'Ulysse.
Bientôt de leur réponse il va venir instruit.
Jusqu'ici l'artifice est assez bien conduit.
Il faut poursuivre, il faut vous faire violence,
Et le bien soutenir, Seigneur, en sa présence.
Je vais, pour y donner encor plus de crédit,
Semer dans votre camp ce que je leur ai dit.
Il vous reste du tems pour prendre vos mesures.
La nuit qui doit, Seigneur, sous ses ombres obscures,
Cacher votre dessein et tromper tous les yeux,
De quelque tems encor ne couvrira les cieux.

PYRRHUS.

Va; la Princesse vient.

SCENE V.

PYRRHUS, POLIXENE.

POLIXENE.

Eh bien! de votre pere,
Troye en cendres n'a point assouvi la colere.
Il faut à ce héros quelque chose de plus;
Mon sang. Tous les délais sont ici superflus.

Pour répondre à l'honneur que me fait tant d'estime,
Hâtons nos pas, allons lui livrer sa victime.

PYRRHUS.

Quel dessein ! quel discours ! Que pensez-vous de moi ?
M'avez-vous fait l'affront de douter de ma foi ?
Sur ce honteux soupçon votre fierté fondée,
Vient-elle ici braver ma flamme intimidée ?
Enfin avez-vous cru qu'on pût, par quelque effort,
Du destin de Pyrrhus détacher votre sort ?

POLIXENE.

Ah ! c'est là ce qui rend mon trépas nécessaire ;
Ce qui me fait bénir l'arrêt de votre pere.
C'est vous-même, vous seul que je crains en ce jour.
Oui, Prince, je ne meurs que pour fuir votre amour ;
Que parce qu'en secret, en dépit de moi même,
Malgré tous mes efforts, je sens que je vous aime.

PYRRHUS.

Vous m'aimez, justes Dieux ! ce bonheur imprévu....

POLIXENE.

Pour vous le déguiser, j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais l'état où je suis, rend ce soin inutile,
Et des bords du tombeau, dont je fais mon asyle,
J'ose vous l'avouer ; j'ose, en quittant le jour,
Vous demander enfin raison de votre amour.
D'où vient qu'en immolant mon pere à votre haine,
Vous avez conservé les jours de Polixene ?
Epargniez-vous mon sang, pour le déshonorer ?
De celles qu'en vos mains le sort voulut livrer,
D'où vient qu'à votre amour je suis seule exposée ?
M'auriez-vous donc, cruel ! à ce point méprisée

Que de croire mon cœur plus foible que les leurs,
Plus capable en un mot d'oublier vos fureurs?
Vos soins ont réussi. Je ne m'en puis dédire ;
Mais que de tous les maux ce soit pour vous le pire,
De voir que le seul prix qui flattoit vos souhaits,
Vous est, si près de vous, enlevé pour jamais.

PYRRHUS.

Vous me condamneriez à cet affreux supplice?
Sur quel reproche, ô Ciel ! et par quelle injustice?
Depuis quand les respects, les soupirs et les soins
Sont-ils de nos mépris devenus les témoins ?
Ah ! d'une guerre éteinte oublions les offenses.
Suis-je encore à vos yeux un objet de vengeances?
Hector même, pour vous, que feroit-il de plus ?
Oui, Madame, avec soin examinez Pyrrhus ;
Et si du jour fatal qui m'offrit à vos charmes,
J'ai jamais négligé la moindre de vos larmes,
Si de tous vos ennuis je ne fais pas les miens,
Si mes peuples me sont plus chers que les Troyens,
S'il me peut échapper une seule pensée,
Où vous ne soyiez pas au moins intéressée,
S'il est rien hors de vous qui me puisse flatter ;
Alors comme ennemi vous me devez traiter :
Alors votre courroux doit être inexorable ;
Mais que je sois puni, cessant d'être coupable !
Que de scrupules vains votre cœur combattu,
Fasse mon désespoir l'objet de sa vertu !

POLIXENE.

Et que prétendez-vous? quel vain espoir vous reste?
Vous voyez contre moi, par un accord funeste,

Le Ciel, l'Enfer, les flots, les vents se révolter,
Et la terre gémir, lasse de me porter.
Seigneur, trop d'ennemis en veulent à ma vie,
Pour croire qu'elle échappe à leur fureur unie.
Qu'ai-je à leur opposer, qu'un Prince, dont la foi,
Dont les secours contr'eux sont des crimes pour moi ?
A vous-même, Seigneur, ne font-ils point d'injure ?
Jusqu'au fond des Enfers votre pere en murmure.
Pouvez-vous bien aimer, sans de secrets combats,
Pouvez-vous protéger l'Auteur de son trépas ?
De son arrêt sanglant vous frémissez dans l'ame;
Mais il ne s'agit plus de flatter votre flamme,
Et si votre cœur tremble à s'y déterminer,
Moi-même en ce moment je viens vous l'ordonner.
Nous avons, l'un par l'autre, offensé notre gloire.
Il en faut, l'un par l'autre, expier la mémoire,
Et ma mort nous en offre un moyen éclatant,
Moi, vous en donnant l'ordre, et vous, l'exécutant.
Et ne présumez pas que, malgré mon envie,
Votre refus, Seigneur, puisse sauver ma vie.
L'un de nous aujourd'hui doit trancher mon destin:
Si ce n'est votre bras, ce sera cette main.
Choisissez. Votre pere y condamne la vôtre.
Ses ordres sont trompés, si je meurs par une autre;
Ma mort est inutile à son ombre en courroux,
Et Polixene, enfin, n'en meurt pas moins pour vous.

PYRRHUS.

Eh bien! c'en est donc fait. Puisque c'est votre envie,
Allons, il faut tous deux renoncer à la vie.
Je vais au sacrifice accompagner vos pas:

Ma main y donnera l'exemple à votre bras ;
Et prévenant les maux où votre mort me livre..

POLIXENE.

Ah ! ce n'est point pour moi que vous avez dû vivre,
Et ce n'est point pour moi que vous devez mourir.
Vous ne me sauvez point, en cherchant à périr.
Jusqu'où s'étend l'excès de votre tyrannie ?
N'avez-vous pas, cruel ! assez troublé ma vie ?
M'enviez-vous encor les douceurs de ma mort ?

PYRRHUS.

Oui, pour les partager, et suivre votre sort.

POLIXENE.

Non, Prince... Mais que fais-je ? et de quelle foiblesse
Me convainc aujourd'hui votre injuste tendresse !
Tantôt, presque avec joie, un généreux effort
M'a fait de tous les miens envisager la mort,
Et je sens que soudain mon courage se glace,
Quand il faut voir périr l'auteur de leur disgrace !
Tremblez, Prince, tremblez, d'avoir fait aujourd'hui
Trop sentir à mon cœur votre pouvoir sur lui !
Je vais sur mon destin me consulter encore ;
Et si contre vos feux, quelque appui que j'implore,
Je n'ai que ce moyen de ne vous craindre plus,
Périssent à-la-fois Polixene et Pyrrhus !

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

PYRRHUS.

O Ciel ! d'un sexe foible est-ce-là le langage ?
Rougissez, justes Dieux, du malheur qui l'outrage,
Et dans elle épargnez des vertus, qu'à genoux,
Aux pieds de vos Autels, nous adorons en vous !...
Et toi qui veux sa mort, reviens, reviens, mon pere,
Révoquer au plus tôt ton arrêt sanguinaire,
Ou de quoi qu'aux Enfers tu puisses murmurer,
Sa vertu pour jamais te va déshonorer !
Mais en ta place au moins j'aurai soin de ta gloire. ..
Allons, retournons-y. Qu'une heureuse victoire...

SCENE VII.

TELEPHE, PYRRHUS.

TELEPHE.

Arrête. Il faut ici t'expliquer avec moi.

PYRRHUS.

Et quel audacieux ?.... Mais, qu'est-ce que je voi ?

TELEPHE.

Ton plus grand ennemi ; Télephe, en ton camp même.

PYRRHUS.

Télephe encor vivant ! Quelle surprise extrême !

Pour jeter mon esprit dans un trouble nouveau,
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau?
Et qui t'amene ici? Qu'y viens-tu faire?

TELEPHE.

Apprendre
La vérité d'un bruit qui vient de se répandre.
Tes fureurs à mes yeux n'ont que trop éclaté;
Mais te croirai-je enfin assez de cruauté,
Pour vouloir immoler aux mânes de ton pere,
Une aimable Princesse, à qui tu n'as pu plaire?
Le mépris d'un amour qui lui doit faire horreur,
A ce barbare effort pousse-t-il ta fureur?
Parle; il faut t'expliquer.

PYRRHUS.

Et qu'oses-tu prétendre?
Au milieu de ce camp, crois-tu mieux la défendre,
Que dans les murs de Troye, à l'aspect de tes Dieux?
Des mains de tous les Grecs la sauveras-tu mieux?

TELEPHE.

Non; mais je veux du moins, en mourant avec elle,
T'entraîner avec nous dans la nuit éternelle.
Je viens, pour ce dessein, me livrer à ta foi,
Et, quelque inimitié qui t'arme contre moi,
Contre un seul ennemi, j'ai cru que ton courage
Rougiroit d'employer un honteux avantage;
Qu'il ne trouveroit pas indigne de tes coups,
Un Prince qui des Grecs défiant le courroux,
Dans deux combats sanglans, aux bords de la Mysie,
De leur sang le premier rougit les champs d'Asie;
Qui ne voulut jamais d'alliance avec eux,

Qui contre eux n'épargna ni son bras ni ses vœux ;
Enfin, qui t'eût cherché jusqu'au fond de la Grece,
Au sein de tes Etats, pour venger la Princesse.

PYRRHUS.

Tu m'as rendu justice, et l'épreuve fait foi
Que je n'ai pas besoin de secours contre toi.
J'approuve tes desseins. Ton bras, je le confesse,
Me doit jusqu'au tombeau disputer la Princesse.
Mais tu prends mal ton tems; et, malgré tous nos vœux,
Nous sommes sur le point de la perdre tous deux.
Mon trépas, ni le tien n'assurent point sa vie.
Tu m'entends. Laisse-moi. Que ta vaine furie,
De mes desseins ici ne trouble point le cours.
De ce camp ennemi va, fuis, sauve tes jours ;
N'attends pas que les Grecs, instruits de ton audace....

TELEPHE.

Non, non. Quelque malheur dont le Ciel me menace,
De Polixene ici je ne crains que la mort.
Je ne partirai point qu'assuré de son sort ;
Et soit qu'elle se sauve, ou bien qu'elle périsse,
Je veux ici...

SCENE VIII.

LYCAS, PYRRHUS, TELEPHE.

LYCAS.

Seigneur, on apperçoit Ulysse.
Vous l'allez voir bientôt paroître dans ces lieux.

PYRRHUS.

Sors; dérobe au plus tôt ta présence à ses yeux,
Et pour rendre en ce camp ton séjour plus facile,
Acceptes-y ma tente et ma foi pour asyle.
J'y réponds de ta vie... Et toi, va promptement,
Lycas; conduis ce Prince en mon appartement.
Qu'on cache sa venue avec un soin extrême,
Et qu'il soit respecté, servi comme moi-même.

TELEPHE.

J'y vais, et me fiant à mon propre Rival,
Je crois à sa vertu faire un honneur égal.
Mais songe qu'au plus tôt il faut qu'on m'éclaircisse...

PYRRHUS.

Tes vœux seront contens. Mais sors; évite Ulysse.
Je le vois qui s'approche... O fâcheux entretien!

(*Télephe & Lycas sortent.*)

SCENE IX.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE, *à part.*

OBSERVONS ses regards, son air et son maintien.
(*Haut.*)
Quelles graces, Seigneur, n'ai-je point à vous rendre,
De ce qu'en votre nom on vient de nous apprendre?
Quel noble et rare effort, quel généreux retour,
Pour la patrie enfin signale votre amour?
Le sang qu'Agamemnon sacrifia pour elle,
Quelque cher qu'il lui fût, coûta moins à son zele:
Il nous importoit moins. Sans vous, la Grece en pleurs,
Livrée aux attentats de fiers usurpateurs,
Nous attendoit en vain pour sortir d'esclavage.
Sans vous, errans en vain sur ce triste rivage,
Retenus par les flots, notre rage et nos cris
D'Ilion embrâsé vengeroient les débris.
C'est vous seul qui des Grecs consommez la victoire,
Et je viens, de leur part, vous conjurer de croire
Qu'ils voudroient tous, Seigneur, à de si grands bienfaits
De leur reconnoissance égaler les effets.

PYRRHUS.

J'ai donc trouvé, Seigneur, le secret de leur plaire?
Vous voyez ce que c'est que d'être nécessaire!

Leur mépris... Mais enfin il faut tout oublier.
Ce jour doit pour jamais nous réconcilier.
Dans l'effort douloureux qu'il faut que je me fasse,
Leur amitié du moins modere ma disgrace,
Prince; et c'est un bonheur qui m'est d'autant plus doux,
Que pour m'en assurer, ils ont fait choix de vous.
Et moi, pour mieux répondre à leur faveur extrême,
Je cours tout préparer pour ce devoir suprême.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ULYSSE, *seul.*

JE n'en crois rien pourtant. Il fuit, je le vois bien,
L'embarras dangereux d'un plus long entretien.
A son esprit bouillant la feinte est étrangere.
Ce plein consentement ne peut être sincere.
Pour remplir un devoir qui fait trembler d'effroi,
Un cœur n'est point si libre et si maître de soi.
Qu'attend-il après tout? Croit-il tromper Ulysse?
Moi qui des Dieux jadis démêlai l'artifice,
Quelle honte pour moi que ce jeune Guerrier
A mon expérience imposât le premier!
Quoi qu'aux Grecs assemblés il ait pu faire entendre,
De ce piege d'abord j'ai bien su me défendre;
Et lui venant ici rendre grace, en leur nom,
J'ai voulu de plus près éclaircir mon soupçon.

Allons,

Allons, informons-les de notre défiance,
Et par nos soins secrets, par notre vigilance,
Gardons-le de trahir des ordres, malgré nous,
D'où dépend ou la perte, ou le salut de tous.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

Vos ordres sont suivis, et vous devez attendre
Que l'on prendra de lui tous les soins qu'on peut
prendre ;
Mais, pour toute faveur, ce qu'il a souhaité,
C'est qu'on le laissât seul rêver en liberté.
En attendant, Seigneur, que, sur ce qui le touche,
Il soit plus sûrement instruit par votre bouche,
Il voudroit... Mais, Seigneur, quels nouveaux déplaisirs
De votre ame inquiete arrachent ces soupirs ?

PYRRHUS.

Ah ! tu ne connois pas encor toute ma peine !
De tourmens en tourmens le destin me promene,
Et toute ma constance à braver son courroux,
Ne sert qu'à l'engager de redoubler ses coups.
Mon amour d'autant mieux croyoit tromper Ulysse,
Que moi-même, appuyant mon premier artifice,
Je viens, aux yeux des Grecs, d'ordonner l'appareil
Qu'on attend pour demain au lever du soleil.

Mais j'apprends au retour que, soupçonnant ma fuite,
Il fait par les miens même observer ma conduite,
Et qu'autour de mon camp, pour arrêter mes pas,
Ses soins en divers lieux ont placé des soldats.
Plût aux Dieux toutefois qu'en sauvant Polixene,
Ces obstacles si grands fissent toute ma peine!
Par des chemins secrets la tirant de ces lieux,
Je la pourrois encor dérober à leurs yeux.
Mais ô vaine espérance! ô projet inutile!
En vain contre les Grecs je lui cherche un asyle.
C'est d'elle, et non plus d'eux, que je la dois sauver;
C'est moi seul qu'elle fuit et qu'elle veut braver:
Elle-même aujourd'hui, victime volontaire,
Répond à leur fureur de l'arrêt de mon pere;
Et, lorsque je lui veux arracher ce dessein,
Me montre un bras tout prêt à se percer le sein.

LYCAS.

Je conçois l'embarras où sa fierté vous livre.
Et comment donc, Seigneur, l'engager à vous suivre?

PYRRHUS.

C'est un projet, Lycas, qu'il faut abandonner.
Je viens d'en former un dont tu vas t'étonner.
Tu m'as vu, dans ce jour, d'une ame résolue,
Braver mille dangers présentés à ma vue;
Mais ce nouveau dessein, où s'engage mon cœur,
M'offre enfin un péril digne de ma terreur.
Un péril.... Ah! Lycas quel sort cruel m'entraîne!
Que je vais payer cher les jours de Polixene!
C'est moi qui, soulevant ma vertu contre moi,
Vais trahir mon amour, pour lui prouver ma foi;

Qui détournes sur moi le destin qui l'opprime,
Qui d'Achille en courroux suis la triste victime,
Et qui, pour me donner enfin le coup mortel,
De tous mes ennemis choisis le plus cruel.

LYCAS.

Que dites-vous, Seigneur ? Quel désespoir vous presse ?

PYRRHUS.

Va savoir si je puis parler à la Princesse.
Après notre entretien, je t'instruirai de tout.

(*Lycas sort.*)

SCENE II.

PYRRHUS, *seul.*

O Dieux ! à quel tourment mon amour se résout !
Quelle preuve je vais vous donner de mon zele,
Polixene ! Ah ! pourquoi, par une mort cruelle,
Ne puis-je racheter les malheurs où je cours ?
Mais puisqu'à ce prix seul je puis sauver mes jours ;
Allons, et résolus à cet effort suprême,
Montrons-nous fils d'Achille, en le trahissant même...
Et toi, si les combats d'un malheureux amour
Dédisent tes faveurs, que j'implore en ce jour,
Dédaigne, juste Ciel, ma honteuse foiblesse,
Et ne m'aide pas moins à sauver ma Princesse !

SCENE III.

LYCAS, PYRRHUS.

LYCAS.

POLIXENE, Seigneur, va paroître à vos yeux.
Elle veut, sans témoins, vous entendre en ces lieux.

PYRRHUS.

Va, fais venir ici Télephe.
(*Lycas sort.*)

SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS.

PYRRHUS.

ENFIN mon zele
Vient de trouver, Madame, une route nouvelle,
Qui de tant de périls sauve vos jours troublés,
Sans blesser votre gloire, à qui vous m'immolez;
Et si dans votre cœur cette cruelle gloire
Ne me peut pardonner une vaine victoire,
Je vais, par un tourment pire que le trépas,
La venger pleinement de tous mes attentats.

POLIXENE.

Comment?

PYRRHUS.

Ma gloire ici rougit d'être réduite,
Madame, à vous offrir le parti de la fuite.
Moi-même je devrois, les armes à la main,
Forçant le camp des Grecs, vous ouvrir un chemin;
Sur mon trône, à leurs yeux, assurer votre vie;
Mais vous voyez quel sort s'oppose à cette envie.
Abandonné des miens, pressé de tous côtés,
Les flots de l'Hellespont, contre moi révoltés,
Ferment à mes vaisseaux le passage en Epire.
Il vous faut pour asyle un plus heureux Empire;
Il faut que mon amour, je frémis d'y penser,
En dépôt quelque tems ose vous y laisser.
Heureux de racheter par ce cruel supplice...

POLIXENE.

C'est donc là le dessein qu'il faut que j'applaudisse?
Qui doit venger ma gloire? Et quel autre projet
Feroit mieux de ma honte éclater le secret!
Ce dépôt contre moi n'est-il pas un indice?
Feroit-il pas d'abord penser avec justice,
Que, du destin ailleurs attendant le retour,
Je vais m'y conserver, Seigneur, à votre amour?
Souffrirois-je un moment ce soupçon qui me blesse?
Je ne vous aurois donc déclaré ma foiblesse
Que pour vous avertir de vous en prévaloir,
Et de sauver en moi votre plus doux espoir?
Enfin, où trouverois-je ailleurs un sort tranquille?
Quel Prince à ma misere offriroit un asyle?
Est-ce quelqu'un des Grecs? j'aime mieux le trépas.
Est-ce quelqu'un des Rois voisins de ces Etats?

Les lâches ! du vainqueur redoutant la vengeance,
Détestent avec nous leur funeste alliance.
Sur leur foi désormais me pourrois-je assurer ?
Ils ne me recevroient qu'afin de me livrer.
Déja même, déja le cruel Roi de Thrace
A peine a des Troyens entendu la disgrace,
Que pour plaire à la Grece, il a sacrifié
Mon frere Polidore, en ses mains confié.
Non, non, leur lâcheté, dont je suis trop certaine,
Ne disposera point du sort de Polixene.

PYRRHUS.

Et c'est aussi de quoi je veux vous garantir.
Ce que vous avez craint, je l'ai su pressentir;
Et dans les mains du Prince à qui je vous confie,
J'assure votre gloire ensemble et votre vie.

POLIXENE.

Et quel est-il, Seigneur?

PYRRHUS.

Le voici.

POLIXENE.

Justes Dieux!
Que vois-je? quel prodige? En croirai-je mes yeux?

SCENE V.

TELEPHE, PYRRHUS, POLIXENE.

TELEPHE.

Oui, Madame, c'est moi qu'ici le Ciel envoie,
Pour voir des maux plus grands que les flammes de Troye;
C'est moi qui de mes jours conservés, malgré moi,
Viens mettre tout le fruit à vous prouver ma foi,
Suivre votre destin, mourir, s'il vous accable.

POLIXENE.

A ces marques Télephe est trop reconnoissable,
Et je rends grace aux Dieux qui, plus doux cette fois,
Ont permis que...

PYRRHUS.

Le tems nous est cher à tous trois,
Madame. Pour parer le péril qui nous presse,
A ce Prince à vos yeux souffrez que je m'adresse....
Oui, Prince, écoutez-moi. Pareils en nos souhaits,
L'amour nous rend tous deux ennemis pour jamais;
Mais, sans vous demander que votre haine cesse,
Ne songeons maintenant qu'à sauver la Princesse,
Et pleins de ce projet, pour quelque tems du moins,
Sans réunir nos cœurs, réunissons nos soins.
Moi-même, méditant une secrette fuite,
Je voulois me charger du soin de sa conduite;
Mais les Grecs défians, pour troubler mes projets,
Ont mis autour de moi mille témoins secrets:

Et tandis que d'eux tous j'attache seul la vue,
Il faut, par une route à leurs yeux inconnue,
Qu'un autre, moins suspect, la dérobe à leurs coups,
Qu'il la garde en dépôt; et cet autre, c'est vous.

TELEPHE.

Moi!

PYRRHUS.

Ne rougissez point de cette confiance.
Loin qu'elle soit pour vous une secrette offense,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Méprise les efforts d'un Rival tel que vous,
Votre amour, vos vertus, je l'avoûrai sans feindre,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre;
Mais de tous les malheurs, enfin, que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare, est le plus grand pour moi;
Et ces mêmes vertus, Prince, cet amour même,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime,
Est ce qui sur vous seul m'a fait jeter les yeux,
Pour remettre à vos soins ce dépôt précieux.
Plus je vous crains pour moi, plus j'espere pour elle,
Et votre intérêt propre engage votre zele.
Mais lorsque vous l'aurez conduite en votre cour,
Il est une faveur que j'exige à mon tour,
Et c'est d'accorder, Prince, à ma douleur extrême,
Ce que de moi tantôt vous souhaitiez vous-même.

TELEPHE.

Oui, je vous le promets, je ferai mon devoir;
Et j'atteste des Dieux le souverain pouvoir,
Que l'on ne verra point, en effort magnanime,
Céder le sang d'Hercule au sang qui vous anime.

Et quant à ce projet, dont vous chargez mes soins,
Prince, j'ai des secours où l'on pense le moins.
En venant vers ces lieux, j'ai su dans un bois sombre,
De Mysiens choisis cacher un petit nombre,
Les laissant incertains où j'aurai pu marcher.
Faisons que de ce camp ils viennent s'approcher,
Et, fondant sur les Grecs, s'ils troubloient notre fuite,
Puissent, en combattant, retarder leur poursuite.
J'irai les avertir, pour les faire avancer,
Des lieux où la Princesse avec moi doit passer.
Moi seul puis démêler la route difficile
Qui dans ce vaste bois conduit à leur asyle.

PYRRHUS.

Oui, rien n'est mieux conçu, j'en rends graces aux Dieux,
Et je vais dans mon camp m'assurer, par mes yeux,
Quel chemin en leurs bras pourra mieux vous conduire.
Aussi-tôt vous irez, Prince, les en instruire...
Je n'ai point demandé, Madame, en ce dessein,
Votre consentement, dont je suis trop certain;
Vous suivrez avec joie un Prince, que vos larmes
Ont ... Mais de cette idée éloignons les alarmes,
Et gardons de troubler un généreux effort,
Dont tous mes sentimens ne sont pas bien d'accord.

(Il sort.)

SCENE VI.

POLIXENE, TELEPHE.

TELEPHE.

DANS quels ravissemens un tel dessein me plonge !
Quel bonheur, justes Dieux! si ce n'est point un songe !
De quel abyme affreux, sous quels maux abattu,
A quel comble de gloire, ô sort ! m'éleves-tu ?...
Quoi ! ma belle Princesse, au moment redoutable,
Que je vois votre mort prochaine, inévitable ;
Quand mon unique soin, mon espoir le plus doux
N'est plus que de vous suivre, en mourant avec vous,
Des fers et du trépas, c'est moi qui vous délivre ?
Dans mes propres Etats, c'est vous qui m'allez suivre ?
Enfin, c'est mon Rival qui vous livre en mes mains,
Et, jusqu'à son amour, tout sert à mes desseins ?

POLIXENE.

De tant d'événemens, tout-à-coup accablée,
Pardonnez, si mon ame et surprise et troublée
M'interdit si long-tems l'usage de la voix.
En quel lieu, par quel sort, Seigneur, je vous revois !
Oh ! que de votre mort, le bruit m'avoit frappée !
Et quel est mon bonheur de me voir détrompée !
Mais quel chagrin s'y mêle, à vous voir, dans ces lieux,
De vos jours conservés désavouer les Dieux !
Dans ce camp ennemi vous livrer sans défense !
Ah ! quittez-moi ! fuyez ; et, craignant leur vengeance,

Après ce que pour moi vous coûte votre amour,
Sauvez-moi du malheur de vous coûter le jour!

TELEPHE.

Que me proposez-vous, et dans quelle pensée?....

POLIXENE.

Et vous, où vous emporte une ardeur insensée?
Vous me voulez, Seigneur, conduire en vos Etats.
Tous les Grecs irrités ne m'y suivroient-ils pas?
Vous imaginez-vous qu'ils perdent, sans murmure,
Le prix de leur retour que mon sang leur assure?
Vous combattrez pour moi, vous braverez leurs coups;
Mais le destin de Troye est plus puissant que vous.
M'en irai-je, à mon tour, troublant toute l'Asie,
Montrer une autre Hélene aux peuples de Mysie,
De la guerre chez eux rallumer le flambeau,
Et de mon propre asyle en faire leur tombeau?
Leur sang n'a-t-il donc pas assez rougi nos fleuves?
N'ai-je point de vos feux encore assez de preuves?
N'avez-vous point encor, par assez de combats,
Confondu de mon cœur les sentimens ingrats?
Ah! c'est à moi, Seigneur, à me faire un asyle.
Laissez-moi. J'en sais un infaillible, facile,
Digne de ma vertu, conforme à mes souhaits,
Et que mes ennemis ne troubleront jamais.

TELEPHE.

Moi, Madame, sans vous que je parte, je fuie?
Que sans vous un moment je puisse aimer la vie?
Quels timides conseils osez-vous me donner?
Votre sort, jusques-là, peut-il vous étonner?
Vous voulez que des Grecs je redoute l'armée,

Que

Que leur propre victoire a presque consumée ?
Bien loin de nous troubler, ils seroient trop heureux
Que le sort leur permît de retourner chez eux.
Avant que d'avoir pu réparer leurs ruines,
Je puis, en m'unissant aux Puissances voisines,
Dont mes soins, mon crédit, releveroient l'espoir,
Trouver de quoi braver les Grecs et leur pouvoir.
Sans votre mort qu'exige et presse leur furie,
Il n'est point de retour pour eux en leur patrie ?
Eh bien ! vivez, afin qu'ils n'y retournent pas ;
Mais vivez, en regnant sur moi, sur mes Etats.
Qui peut mieux que mon trône assurer votre vie ?
En vain vous y craignez le sort de la Phrygie ;
Ce sort n'a de pouvoir qu'en ces tristes climats :
Vous en suivrez un autre, en marchant sur mes pas.
J'ai mes destins, Madame, à leurs destins contraires.
Si les leurs ont de Troye avancé les miseres,
Les miens sont de punir, sur un peuple odieux,
Et le meurtre des Rois, et le mépris des Dieux.
Voyez ce que déja, corrigeant son caprice,
Fait pour moi dans ce jour, la fortune propice.
Venez, secondez-moi. Qu'un éclatant succès
Puisse de mon amour justifier l'excès.
A mon peuple charmé venez montrer la fille
D'un Roi dont il révere et chérit la famille,
Et que vos jours sauvés, vos vertus, à ses yeux,
Soient les gages certains de la faveur des Dieux.

POLIXENE.

Ah ! Prince, votre amour promet plus qu'il n'espere !
Mais dût-il faire enfin tout ce qu'il voudroit faire,

Plus son zele pour moi fait d'efforts aujourd'hui,
Plus je lui dois, et moins je suis digne de lui.
Je ne puis plus enfin être sa récompense.

TELEPHE.

Vous, Madame? Et qui peut m'en ôter l'espérance?

POLIXENE.

Votre gloire.

TELEPHE.

Ma gloire?

POLIXENE.

Oui, connoissez-moi mieux.
Il faut, il faut enfin vous dessiller les yeux.
C'est peu que la fortune, attachée à me nuire,
Des Troyens pour jamais ait renversé l'Empire,
Mon cœur, ferme au milieu de ces vastes débris,
Sembloit de son triomphe affoiblir trop le prix.
Elle a cru ne pouvoir achever sa victoire,
Qu'en l'accablant lui-même, en détruisant sa gloire.
Enfin, le croiriez-vous? ce cœur que vos exploits,
Votre sang généreux répandu tant de fois,
Vos soupirs, vos respects n'ont pu fléchir dans Troye,
D'un barbare, d'un Grec est devenu la proie.

TELEPHE.

De Pyrrhus?

POLIXENE.

A ce nom, concevez en ce jour
Si Polixene encor mérite votre amour;

Jugez si ma vertu doit être à votre zele
De la faveur des Dieux un garant bien fidele.
Je vous laisse y penser.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

TELEPHE, *seul.*

O Ciel ! qu'ai-je entendu ?
De quel coup imprévu je me vois confondu !
De quels terribles mots sa bouche me foudroie ?
Quel supplice éternel suit un moment de joie ?
Va, Prince malheureux, va, content de tes fers,
Pour elle t'exposer à cent périls divers;
Va de ton fier Rival, zélé dépositaire,
De tes feux en ta cour lui garder le salaire.
Quelle confusion ! quel trouble ! et que ce jour...
Oui, oui, vous n'êtes plus digne de mon amour,
Cruelle ! Rien ne peut réparer cet outrage.
Allons; que de ses fers ma raison me dégage:
Fuyons-la; c'en est fait... Mais d'où vient qu'à mes yeux,
Elle ose déclarer ce secret odieux ?
Peut-être cet aveu n'est-il qu'un artifice,
Pour éteindre mes feux qui lui sont un supplice:
Que je serois heureux, dans ce revers fatal,
Qu'elle me pût haïr, sans aimer mon Rival !
Mais non, puisqu'elle dit qu'elle aime, il faut la croire.

Je vois même en son cœur les combats de sa gloire.
Allons, par tous nos soins, aidons à ses remords ;
Et dussions-nous enfin y perdre nos efforts,
C'est toujours quelque chose à ma fureur extrême,
De pouvoir d'un Rival éloigner ce qu'il aime,
Et qu'il ne puisse plus, insultant à mon sort,
Du fruit de mes travaux jouir que par ma mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, *seule.*

En vain, devant ce Prince ouvrant toute mon ame,
J'ai cru que le dépit étoufferoit sa flamme;
Et le forçanr à fuir qui trahit tous ses vœux,
Le sauroit dégager de mon sort malheureux.
Son funeste penchant à sa perte le livre.
Pour l'obliger à fuir, moi-même il faut le suivre.
J'ai feint d'y consentir. Il va tout préparer.
Le sort pour mon dessein semble se déclarer.
Voici le tems heureux qu'il faut que je choisisse;
Mais, pour l'exécuter, j'aurois besoin d'Ulysse.
Je l'ai mandé. Qu'il tarde à se rendre en ces lieux!....
Secondez mon projet, hâtez-vous, justes Dieux!
Vous-mêmes avez part à l'ardeur qui m'anime.
Je veux à votre haine assurer sa victime;
Et de Pyrrhus enfin trompant les vœux secrets,
Sauver de ses secours ma gloire et vos arrêts!....
Et toi, Prince fatal, que j'ai trop osé croire,
Sors enfin de ce cœur, dont tu flétris la gloire;
Mais par le même effort qui t'en chasse en ce jour,

Comprends jusqu'à quel point y régnoit ton amour!
Au trépas, sans regret, Polixene se livre,
Parce que, sans t'aimer, elle ne pourroit vivre
Qu'en te perdant : pour elle il n'est plus de bonheur!

SCENE II.

ULYSSE, POLIXENE.

POLIXENE.

Mon cœur impatient vous attendoit, Seigneur.
Tantôt il vous a plu de me donner vous-même
Des conseils, disiez-vous, d'une importance extrême;
Et moi je vais payer ce zele officieux,
D'un avis plus utile, et que vous suivrez mieux.

ULYSSE.

Vous, Madame?

POLIXENE.

Oui, le sort, qui pour vous s'intéresse,
Tourne mes sentimens au bonheur de la Grece,
Et pour vous en convaincre, apprenez qu'en ce jour,
Les Grecs perdroient en moi le prix de leur retour,
Que ma fuite aisément tromperoit leur envie,
Si je gardois encor quelque amour pour la vie.
Ce projet dont Pyrrhus en secret s'est flatté,
Au milieu de la nuit doit être exécuté.
Par la forêt d'Ida, je fuis dans la Mysie;
Et si d'un tel avis votre ame se défie,

Vous-même en ce moment, pour ne vous tromper pas,
Jusqu'au tombeau d'Achille accompagnez mes pas.

ULYSSE.

Sur l'amour de Pyrrhus, Madame, et sur vos charmes,
Mon zele, pour la Grece, avoit pris des alarmes,
Je veux bien l'avouer; mais qui l'eût présumé
Que mon soupçon par vous dût être confirmé ?
O courage ! ô vertu par le destin trahie !
O mépris de la mort trop digne de la vie !
Par quelque autre moyen, pourquoi ne pouvons-nous
D'Achille menaçant apaiser le courroux ?

POLIXENE.

Ah ! je ne cherche pas votre pitié frivole.
Quand je meurs, ce n'est pas pour vous que je m'immole !
Déja même en ce lieu, par un coup de ma main,
J'aurois bien su, d'Achille éludant le dessein,
Laisser sur son tombeau son ombre conjurée
Crier après mon sang dont elle est altérée;
Mais j'ai trouvé plus doux qu'il parût hautement
Que ma mort fût l'effet de son commandement.
J'ai voulu, me vengeant de lui-même par elle,
Qu'elle fût à sa gloire une tache éternelle,
Un comble à vos fureurs, un sujet de courroux
Qui soulevât, Seigneur, l'avenir contre vous.
Ainsi ce vain effort de sa fureur extrême,
Par mes propres souhaits, devient mon bonheur même.
Par-là je sais tromper ses ordres rigoureux.
Peut-il être vengé, quand il comble mes vœux ?
Sans Pyrrhus, il est vrai, l'on ne peut satisfaire
Aux ordres dont lui seul est chargé par son pere;

Mais de ses mains d'abord songeons à m'arracher,
Et qu'à l'autel après il me vienne chercher.
Je saurai l'y convaincre, avec plus d'évidence,
De la nécessité de son obéissance...
Allons, avant qu'il vienne, achevons ce dessein.
Sa fureur y mettroit un obstacle certain...
Mais il paroît.... Que faire en ce moment funeste?
Arrêtez-le en ce lieu. Je me charge du reste....
Ah! Prince, auteur fatal des maux où je me voi,
Tu vas être bientôt plus malheureux que moi.

(Elle sort.)

SCENE III.

PYRRHUS, ULYSSE.

PYRRHUS.

C'EST vous encor, Seigneur? Quelle raison pressante
Vous ramene à ma vue et prévient mon attente?
Sur cet effort fatal qu'on exige de moi,
N'ai-je pas pour demain aux Grecs donné ma foi?
Ce terme est-il trop long, et votre impatience
Vient-elle ici, pour eux, exhorter ma constance?

ULYSSE.

Non, Seigneur; et sans peine ils ont su concevoir
Que la lenteur est juste en un pareil devoir,
Et trouvent d'autant plus votre malheur à plaindre,
Qu'il vous réduit vous-même au supplice de feindre.

PYRRHUS.

Comment ?

ULYSSE.

Je ne viens point, par des détours secrets,
Chercher dans vos regards à lire vos projets,
Ni réduire votre ame à la gêne trop dure,
Ou de les avouer, ou de faire un parjure.
De fideles avis nous ont ouvert les yeux.
Cette nuit Polixene abandonne ces lieux;
C'est chez les Mysiens que votre intelligence....

PYRRHUS.

Ah ! quel cœur assez bas trahit ma confidence ?

ULYSSE.

Ainsi, vous épargnant l'inutile embarras
D'un dessein révélé, qu'on ne souffrira pas,
Songez plutôt, Seigneur, ce que pour la patrie....

PYRRHUS.

Ah ! de pareils discours irritent ma furie.
Mes desseins sont trahis; mais les vôtres, enfin,
N'en auront pas, Seigneur, un plus heureux destin.
A moi seul sont commis les ordres de mon pere.
Tout autre vainement y voudroit satisfaire.
Loin qu'un tel sacrifice apaisât son courroux...

ULYSSE.

S'il en conserve encor, ce sera contre vous,
Et non contre les Grecs qui lui feront connoître
Qu'il seroit obéi, comme il prétendoit l'être,
Si, pour remplir son ordre, un zele généreux
Avoit pu sur son fils ce qu'il a pu sur eux.

PYRRHUS.

C'est expliquer assez quel dessein les anime.
Eh bien ! qu'ils viennent donc enlever leur victime.
C'est en ces lieux qu'il faut qu'ils la viennent chercher;
C'est des mains de Pyrrhus qu'ils doivent l'arracher.

SCENE IV.

PYRRHUS, ULYSSE, ISMENE.

ISMENE.

Ah ! Seigneur, est-ce vous qui livrez Polixene ;
L'avez-vous commandé ?

PYRRHUS.

Que dites-vous, Ismene ?

ISMENE.

Près de ces lieux, Seigneur, un grand bruit excité,
Attirant tout-à-coup ma curiosité,
J'ai couru. J'apperçois dans une foule épaisse,
Vers le tombeau d'Achille, avancer la Princesse ;
Arsace la suivoit, qui, s'approchant de moi :
» Va, cours, porte, dit-il, cette nouvelle au Roi.
Ces mots, et tant d'effets de vos bontés extrêmes,
M'ont fait douter, Seigneur, que, par vos ordres mê-
mes...

PYRRHUS, *à Ulysse.*

Ah ! perfide ! c'est vous qui me trompez ainsi,
Tandis que vainement je vous écoute ici ;

Et vous êtes heureux qu'au soin de sa défense,
Mon bras doive employer le tems de ma vengeance!

(Il sort.)

ULYSSE.

L'intérêt du pays me touche uniquement.
Mais qu'espérer enfin d'un tel événement ?
Par où sortira-t-il de ce péril extrême?
Comment sauver, comment immoler ce qu'il aime ?
Quel orage, grands Dieux ! quels troubles je prévois !
Quoi qu'il en soit, allons, faisons ce que je dois.

(Il sort.)

SCENE V.

ISMENE, *seule.*

FORTUNE, quels assauts ta cruauté nous livre !...
Mais allons, et voyons enfin ce qui doit suivre.

SCENE VI.

TELEPHE, ISMENE.

TELEPHE.

Ou portes-tu tes pas? Quel trouble est dans tes yeux?

ISMENE.

Que venez-vous chercher, vous-même, dans ces lieux,
Seigneur?

TELEPHE.

Quoi donc? qu'est-il arrivé, chere Ismene?
Tout est prêt, et j'en viens avertir Polixene.
Je prétendois...

ISMENE.

Hélas! Seigneur, il n'est plus tems:
Elle est au camp des Grecs.

TELEPHE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ISMENE.

Arsace qui paroît pourra vous en instruire.
C'est lui-même, Seigneur, qui vient de l'y conduire.

TELEPHE.

Impitoyables Dieux! m'accablez-vous ainsi?

SCENE VII.

SCENE VII.

ARSACE, TELEPHE, ISMENE.

ARSACE.

Seigneur, qu'heureusement je vous rencontre ici !

TELEPHE.

Est-il vrai que par toi la Princesse conduite...

ARSACE.

Oui, Seigneur; j'ignorois le secret de sa fuite,
Et lorsqu'enfin j'ai vu qu'elle tournoit ses pas
Vers le tombeau fatal marqué par son trépas,
Au milieu d'une foule à la suivre empressée,
En vain j'aurois voulu combattre sa pensée.
Mais, Seigneur, tout espoir n'est pas encor perdu.
Auprès d'elle Pyrrhus presqu'aussi-tôt rendu,
A renversé d'abord, dans sa fureur extrême,
Les vases, le bûcher et le prêtre lui-même;
Et d'un bras menaçant, devant qui tout a fui,
S'est fait un large espace autour d'elle et de lui.
Peu des siens cependant touchés de sa disgrace,
Prêts à périr pour lui, secondoient son audace;
Mais bientôt par leurs chefs tous les Grecs rassemblés,
Par le nombre, sans doute, ils seront accablés.
Venez, Seigneur, venez vous-même en diligence,
Avec vos Mysiens, embrasser leur défense.

TELEPHE.

Oui, courons, cher Arsace, et que tous à-la-fois...

Mais, ô Ciel ! n'est-ce pas Pyrrhus que j'apperçois ?
De quel trouble soudain ai-je l'ame frappée ?
D'où vient que je le vois éperdu, sans épée ?

SCENE VIII.

PYRRHUS, TELEPHE, ARSACE, GARDES.

PYRRHUS.

AH ! trop cruels amis, en vain votre secours
S'oppose à ma fureur, et croit sauver mes jours....
Ah ! Prince, je vous vois.

TELEPHE.

Quelle douleur vous presse ?

PYRRHUS.

On empêche mon bras de venger la Princesse.

TELEPHE.

Elle est morte ?

PYRRHUS.

A me voir, en pouvez-vous douter ?

TELEPHE.

Allons, pour la venger, Prince, il faut tout tenter.
Nommez-moi le cruel que tant de rage inspire.
Est-ce Calchas ?

PYRRHUS.

C'est moi. Frappez !

TELEPHE.

Qu'osez-vous dire ?
Qui, vous, Prince ?

PYRRHUS.

Oui, je suis ce monstre furieux,
Misérable jouet du Destin et des Dieux.
Tous les Grecs animés d'une fureur nouvelle,
Sans peine, malgré moi, venoient s'emparer d'elle.
Je vois au premier rang marcher Agamemnon,
Et sans plus écouter, ni conseil, ni raison,
Sans songer qui me suit, je fonds sur le perfide.
D'abord, pour m'arrêter, Polixene intrépide
Se jette entre nous deux, et presque en même tems
Le sort et la fureur qui troubloient tous mes sens,
Dans son sein malheureux... En cet endroit funeste,
Ah! Prince, en m'immolant, épargnez-moi le reste;
Frappez! C'est à vous-même à venger hautement...

TELEPHE.

Ce seroit une grace, et non un châtiment.
Vis, Prince malheureux, vis ou cause, ou ministre,
Ou fatal instrument de ce destin sinistre.
Vis d'un tel souvenir sans cesse tourmenté;
Qu'il rappelle sans cesse à ton cœur agité,
Tout ce que, pour la perdre, on te vit entreprendre;
Son pays, son palais, son trône mis en cendre,
Ses peuples, ses parens, ou morts, ou mis aux fers,
Et contre elle ses feux soulevant les enfers.
Tandis que me flattant de la gloire immortelle
D'avoir tout entrepris, tout enduré pour elle,
Moi-même m'assurant une éternelle paix,
Je me vais à son sort réunir pour jamais.

(Il se frappe, et tombe dans les bras d'Arsace qui se saisit

de son épée, sur laquelle Pyrrhus se veut jeter. Arsace emporte Télephe.)

LYCAS.

O Dieux ! que faites-vous ?

SCENE IX et derniere.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Et que prétends-tu faire ?
Moi ! je vivrois encor? Je pourrois... O mon pere !
Viens, viens toi-même aux Grecs demander mon trépas.
Je t'ai trahi. Mon cœur n'a point conduit mon bras.
As-tu donc pour ce sang une haine si grande,
Qu'il ne t'importe pas comment on le répande ?
Eh bien ! sois satisfait. Mon bras l'a répandu ;
Mais en le demandant, tu t'es bien attendu
Qu'à ton fils malheureux il coûteroit la vie,
Et je vais pleinement répondre à ton envie.

(*Il sort.*)

LYCAS.

Son désespoir l'entraîne. Il le faut observer.
De ses premiers transports, songeons à le sauver.

FIN.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE,

…oine de

PAR DE LA FOSSE.

Sieur d'Aubigny



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

LE sujet de cette Tragédie se trouve dans le sixieme Livre de la premiere Décade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original, tout ce qui m'a paru propre à soutenir mon Ouvrage, et j'ai laissé ce que je n'ai pas cru pouvoir traiter assez heureusement. Je me suis encore appuyé de la lecture de plusieurs fameuses Conjurations anciennes et modernes ; et j'avoue que j'ai beaucoup emprunté, sur-tout de celle qui a été écrite en notre Langue, par un savant Abbé, assez connu par le mérite des écrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruire plusieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piece, je ne perdrai point de tems à les réfuter par une Dissertation ; et je leur donne pour réponse, l'approbation dont le Public a honoré mon Ouvrage.

SUJET
DE MANLIUS CAPITOLINUS.

MANLIUS, surnommé Capitolinus, pour avoir sauvé le Capitole, en repoussant les Gaulois, qui vouloient le surprendre et s'emparer de Rome, abuse du crédit que cette action glorieuse lui a donné. Il se plaint de la tyrannie Consulaire, et forme un parti pour la détruire. Son ami Servilius, aigri contre le Consul Valerius, qui lui a refusé Valérie, sa fille, qu'il aimoit, et dont il étoit aimé, entre dans la conjuration. Il a enlevé Valérie à son pere, l'a épousée, et s'est retiré avec elle; mais apprenant les affronts que le Sénat a fait essuyer à Manlius, il vient se joindre à lui et partager son sort. Valerius, instruit de cette union entre ses ennemis, cherche à la rompre, ou, du moins, à en prévenir les effets. Il s'adresse d'abord à Manlius, et ensuite à Servilius, pour les détacher l'un

de l'autre. Ne pouvant rien obtenir du premier, il espere davantage de l'autre, auquel il promet d'approuver son hymen avec sa fille, s'il veut abandonner le parti de Manlius; et cet ami fidele refuse d'y consentir. Valerie, inquiete de l'absence précipitée de son époux, et ignorant ses desseins, suit ses pas pour s'en assurer; mais Rutile, l'un des principaux Conjurés, homme inflexible et défiant, prévoit la foiblesse de Servilius à la vue de son épouse. En effet, elle parvient à découvrir la conspiration; et, pour la faire échouer, elle la révéle au Sénat, sous promesse qu'il fera grace aux Conjurés. Servilius, désespéré d'avoir involontairement trahi l'amitié, ne voit d'autre ressource, pour se soustraire aux remords de son crime, que de se sacrifier avec son ami. Manlius lui pardonne aisément; mais il le conjure de lui sauver la honte du supplice, qu'il sait que le Sénat lui prépare. Servilius désarmé, l'approche au moment où une nombreuse escorte l'entoure; et, sous prétexte de lui apprendre un secret important à la République, Manlius l'entraîne au bord du roc Tarpéïen. Servilius lui ôte ses fers, et ils se précipitent

tous deux à la vue de leurs ennemis. Rutile a échappé à leurs recherches ; et Valerie, apprenant cette mort généreuse de son époux, se poignarde, pour se punir de l'avoir causée, et se réunit ainsi à lui pour jamais.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
MANLIUS CAPITOLINUS.

PARFAIT, dans son Histoire du Théatre François, s'exprime ainsi sur cette Piece :

« Le Public reçut avec beaucoup de satisfaction
» ce second Ouvrage de M. de La Fosse. La
» beauté du sujet, la sagesse dont il est traité,
» sa régularité, sa conduite, les sentimens hé-
» roïques qui y sont répandus, tout concourt à
» la gloire de l'Auteur.... Cependant, dit fort
» bien le Mercure de France, comme il n'y a
» point d'Ouvrage parfait, celui-ci n'a pas été
» exempt de la Critique. On a trouvé la versifi-
» cation de Manlius nerveuse; mais quelquefois
» un peu dure. Le caractere de Rutile n'a pas
» paru se soutenir également par-tout. Sa pru-
» dence, a-t-on dit, est un peu en défaut à
» l'égard de Servilius. Ce dernier veut laisser

» Valerie pour ôtage entre les mains de Man-
» lius; mais ce Manlius est son ami; sa com-
» plaisance peut aller trop loin, en faveur de ce-
» lui qui remet l'ôtage entre ses mains. Cet
» ôtage auroit été plus sûrement entre les mains
» de Rutile, et il devoit l'exiger, ne fût-ce que
» pour empêcher que Servilius ne parlât à Va-
» lerie, qui n'étoit que trop suspecte, comme
» fille du Consul à qui les Conjurés réservoient
» leurs premiers coups. Cette Critique n'est que
» trop bien fondée, et l'on n'a besoin, pour le
» prouver, que de ces vers de Manlius à Servi-
» lius, dans la quatrieme scene du troisieme
» acte :

» Cependant Valerie est libre dans ces lieux,
» Et sa vue, à toute heure, est permise à tes yeux.

» Manlius, poursuit-on, n'a pas même dû
» recevoir Valerie dans son Palais; cet amas pro-
» digieux d'armes qu'elle y a découvert, suffi-
» soit pour lui donner d'étranges soupçons. Va-
» lerie découvre la conspirasion trop brusque-
» ment; les Spectateurs auroient du moins voulu
» voir quelques combats, entre ce qu'elle devoit

» à son pere, et ce qu'elle devoit à la promesse » qu'elle avoit faite à son époux, par ces vers du » troisieme acte, scene seconde :

» Ne croyez pas, pourtant, qu'après un tel discours,
» Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours.

» Le Sénat, ajoute-t-on, ayant promis de faire » grace à tous les Conjurés, ne peut condamner » Manlius, sans violer sa foi ; et quoiqu'il le » fasse condamner par les Tribuns, cette précau- » tion ne sauve pas l'infidélité. Voilà, à-peu- » près, toutes les observations qui sont venues à » notre connoissance.... » Mercure de Septembre 1729, pages 2258 et 2259.

« Nous croyons, continue l'Historien du » Théatre François, devoir ajouter à ces obser- » vations, que le rôle de Manlius est parfaite- » ment beau, noble et sublime. Peut-être même » l'est-il un peu trop. La haute vertu qu'il fait » paroître, sa fermeté et l'amitié qu'il témoigne » encore pour Servilius, tout indigne qu'il en » est, abaissent ce dernier au point que ni son » amour, ni ses remords, ni sa mort même » ne peuvent le justifier ; on ne voit en lui qu'un

» traître, plus coupable par son extrême foi» blesse que par son imprudence. Ce n'est pas » que l'Auteur n'ait fait son possible pour rendre » ce caractere supportable ; mais il est, par lui» même, trop bas et trop odieux. C'est aussi » cette raison qui empêche qu'on s'intéresse au » sort de la triste Valerie. Le Personnage du » Consul Valerius est foible, et manque de di» gnité.

» M. de La Fosse avoit beaucoup d'érudition, » et une grande connoissance des Belles-Lettres. » Ces secours lui ont été très-utiles, et il avoue, » en partie, dans sa Préface, ceux dont il s'est » servi.... Parmi ceux qu'il indique, il est aisé » de reconnoître l'Ouvrage que M. l'Abbé de » Saint-Réal a publié en 1674, sous le titre de » *Conjuration contre Venise*, d'où sont tirées, » entr'autres choses, le plan de la Conjuration, » presque tout le rôle de Rutile, la peinture ef» frayante qu'il fait adroitement de l'état où » Rome va être réduite, pour sonder la fermeté » de Servilius ; le conseil qu'il donne à Man» lius de sacrifier ce dernier à la sûreté de l'entre» prise, &c. M. de La Fosse est, sans doute,

» très-louable d'avoir fait un si bon usage de ces » différens morceaux, qui produisent un grand » effet dans son Poëme; mais il auroit dû con- » venir, avec la même sincérité, des obligations » qu'il avoit à M. Otwai, Poëte Anglois, qui » lui avoit facilité les moyens de se servir de » l'Ouvrage de M. l'Abbé de Saint-Réal.... On » peut s'aider des Ouvrages des Poëtes qui ont » écrit en des langues vivantes, comme on peut » s'aider de ceux des Grecs et des Romains, dit » M. l'Abbé du Bos; mais je crois que lorsque » l'on se sert des Ouvrages des Poëtes modernes, » il faut leur faire honneur de leur bien, sur- » tout si l'on en fait beaucoup d'usage. Je n'ap- » prouve point, par exemple, que M. de La » Fosse ait pris l'intrigue, les caracteres et les » principaux incidens de la Tragédie de *Manlius*, » dans la Tragédie Angloise de M. Otwai, inti- » tulée : *Venise préservée*, et jouée, à Londres, » en 1682, sans citer l'Ouvrage dont il avoit » tant profité. Tout ce qu'on peut alléguer pour » la défense de M. de La Fosse, c'est qu'il n'a » fait qu'user de représailles, en qualité de Fran- » çois, parce que M. Otwai avoit pris lui-même,

» dans l'Histoire de la Conjuration de Venise, » par l'Abbé de Saint-Réal, le sujet, les caracteres principaux et les plus beaux endroits de » sa Piece. Si M. de La Fosse a pris à M. Otwai » quelque chose que l'Anglois n'eût pas em- » prunté de l'Abbé de Saint-Réal, comme l'épi- » sode du mariage de Servilius et la catastrophe, » c'est que celui qui reprend son vaisseau, en- » levé par l'ennemi, est censé le maître de la » marchandise que l'ennemi peut avoir ajoutée à » la charge de ce vaisseau.... » Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture, tome second, pages 81 et 82; édition de 1740.... « La Tra- » gédie de M. Otwai, ajoute Parfait, traduite » en notre Langue, par M. de la Place, sous » le titre de *Venise sauvée*, a paru sur le Théatre » François, le 5 Décembre 1746. » Histoire du Théatre François, tome quatorzieme, page 89 et suivantes; Dictionnaire des Théatres, par le même Auteur, tome sixieme, page 113.

» Il est glorieux pour l'Abbé de Saint-Réal » (dit l'Auteur du Dictionnaire dramatique) » que deux traits d'Histoire, sortis de sa plume, » aient fourni chacun, en France et en Angle-

» terre,

» terre, le sujet de deux Tragédies, qu'on re-
» voit toujours avec le même plaisir. La premiere
» est l'*Andronic*, de Campistron; la seconde
» est le *Manlius*, de La Fosse, et qui n'est
» autre chose, pour le fonds, que la Conjura-
» tion contre Venise. L'amour de la Patrie, ce
» germe fécond de toutes les vertus de Rome,
» ce prétexte spécieux qui coloroit les attentats
» contre la République, fait mouvoir toute l'ac-
» tion, et sert à adoucir ce que le titre de Con-
» jurés pourroit avoir de trop odieux sur la scene.
» Les caracteres y sont tracés d'après la vérité de
» l'Histoire, et embellis des traits que le Poëte
» a recueillis de Tite-Live, et des Auteurs qui
» ont écrit sur les plus fameuses Conjurations.
» La confiance indiscrete de Manlius, auteur
» de la conspiration, annonce la fierté de ce
» Romain impérieux. Les soupçons de Rutile
» prouvent le discernement et la pénétration de
» cet autre Chef des Conjurés. La foiblesse et
» les remords de Servilius marquent un cœur
» tendre et formé pour la vertu. Les défiances
» que lui inspire Valérie, son épouse, montrent
» le pouvoir qu'une femme aimable et sensée

» peut avoir sur l'esprit d'un mari digne d'elle.
» En un mot, tous les sentimens sont puisés dans
» la nature, et les beautés de détail sont placées
» dans le point de vue le plus favorable. Une
» haine invétérée, une vengeance long-tems mé-
» ditée, des projets bien concertés, disposent les
» événemens. L'amour et l'amitié écartent les
» dangers ; un style mâle et nerveux rend la
» grandeur et la force des idées : tout annonce
» une main habile et un génie fait pour le Tra-
» gique. Seroit-ce outrer l'éloge, que de ré-
» péter, d'après quelques admirateurs de cette
» Piece, que Corneille auroit pu l'avouer sans
» préjudice pour sa réputation ? La Fosse a op-
» posé à ses Critiques, pour toute réponse, les
» applaudissemens du Public. C'étoit, en effet,
» la meilleure qu'il pût donner. Mais qu'eût-il
» eu à répondre, si on lui avoit fait voir
» qu'Otwai, Poëte Anglois, qu'il ne daigne pas
» seulement placer au nombre des Auteurs dont
» il s'est servi, lui a fourni le plan, l'ordon-
» nance et une bonne partie du fonds même de
» sa Tragédie ? Il est vrai qu'Otwai avoit lui-
» même beaucoup plus profité de l'Histoire de

» l'Abbé de Saint-Réal; mais si La Fosse, en » qualité de François, s'est cru en droit d'user » de représailles, il devoit au moins en convenir. » Dictionnaire dramatique, tome second, pages 159 et 160; tome troisieme, page 359; Dictionnaire Historique et Littéraire, de Léris, pages 275 et 447; Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 513; tome second, p. 265.

« Cette Piece, dit le Chevalier de Mouhy, » est une des meilleures du Théatre François, » après les chef-d'œuvres de nos grands Maîtres » de la scene. Elle fut reprise, avec succès, » en 1751, et est restée au Théatre. » Abrégé de l'Histoire du Théatre François, tome premier, pages 293 et 487.

François le Vayer de Boutigny, Maître des Requêtes, donna, en 1645, une Tragédie, sous le titre de *Manlius*. On ne sait ni quel fut son succès, ni si elle a jamais été imprimée, ni si le sujet en est le même que celui qu'a traité La Fosse. De ce que cette Piece est si peu connue, il y a apparence qu'elle mérite peu de l'être.

Le Chevalier de Mouhy rapporte, page 254

du second volume de son Abrégé de l'Histoire du Théatre François, qu'un nommé « Noguerres » donna, en 1660, sur le Théatre de Bordeaux, » une Tragédie, intitulée : *La Mort de Manlius*, » dont deux Ecrivains modernes ont tiré parti, » dans les Pieces de ce titre qu'ils ont données » depuis aux François ; qu'elle fut imprimée, en » 1660, *in*-12, à Bordeaux, chez Jacques Mon-» giron Millange, et dédiée au Duc d'Epernon, » et qu'elle est très-rare. »

Nous avons deux Tragédies, dont *Manlius Torquatus* a fourni le sujet, qui n'a rien de commun avec celui de *Manlius Capitolinus*. Personnages et action, tout est différent. Faure, en 1662, fit imprimer son Manlius Torquatus, que l'on croit n'avoir jamais été représenté. La même année, l'Abbé d'Aubignac avoit traité ce même sujet, avec Mademoiselle Desjardins, depuis Madame de Villedieu. Leur Piece fut jouée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, et ensuite imprimée.

En voici le sujet.

Manlius, jeune Romain, profite du moment où son Général vient d'être tué, et livre bataille

à l'ennemi, contre les ordres du Sénat. A Rome, cette désobéissance étoit punie de mort. Manlius, couvert de gloire, revient au camp de Torquatus, son pere, qui, en qualité de Consul, commande un autre corps d'armée. Torquatus y tient dans les fers la jeune Camille, Princesse qu'il a fait prisonniere, et dont il est amoureux. Mais Camille est aimée de Manlius, et le paie de retour. Torquatus, découvrant cette intrigue, étouffe la voix de la nature ; et, n'écoutant que sa jalousie, fait condamner son fils pour avoir combattu sans permission. On le conduit au supplice ; mais il en est délivré par les soldats de son armée.

L'Abbé d'Aubignac, dans sa quatrieme Dissertation sur le Poëme Dramatique, se défend d'avoir jamais eu aucune part au Manlius de Madame de Villedieu, si ce n'est simplement par quelques avis qu'il lui a donnés, ainsi que le Chevalier du Buisson, à qui elle l'avoit montrée, comme à lui. Cependant tous les Historiens du Théatre s'accordent à dire qu'il avoit fait le plan de cette Piece. Est-ce une erreur de ceux-ci ? est-ce modestie de l'Abbé d'Au-

bignac, ou une preuve de son attachement* à Madame de Villedieu? Voilà ce que nous ne pouvons pas décider.

On attribue aussi à deux Auteurs, Gillet de la Tessonniere et Gilbert, une Tragi-Comédie, intitulée : *Le Triomphe des cinq Passions*, donnée en 1642, et dont chaque acte est composé d'un sujet différent. Le premier est *La vaine Gloire*, ou Manlius, le fils, condamné à la mort par son pere, pour avoir, malgré sa défense, donné une bataille, quoiqu'il eût remporté une grande victoire, &c.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE,

PAR DE LA FOSSE.

Représentée le 18 Janvier 1698.

PERSONNAGES.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, son Ami.

VALERIE.

VALERIUS, Conful, Pere de Valerie.

RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domestiques de Manlius.

La Scene est à Rome, dans la maison de Manlius, située sur le Capitole.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

D'UN tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zele éprouvé me répond du silence.
Mon courroux à tes yeux peut sans crainte éclater.
Justes Dieux! quand viendra le tems d'exécuter?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injustices,
Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes services?
Oui, je rends grace, Albin, à leur inimitié
Qui, me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée,
Sans scrupule aujourd'hui j'envisage l'idée.
Car enfin dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du peuple contre eux j'embrassai le parti,

Je voulois seulement, leur montrant ma puissance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence;
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne sauroit trop tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris est sensible;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui, Seigneur; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un peuple variable, incertain et timide,
Dont le zele d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses protecteurs un appui fastueux,
Et qui dans le péril tremble et les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne?
Vous-même, qui deviez, par cent et cent bienfaits,
Le croire à votre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un Dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce peuple, Seigneur, pour vous-même assemblé,
De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le Sénat à me rendre;
Leur repentir accroît leur zele et mon espoir.
Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
Et que, pour abolir une injuste puissance,
Tout le succès dépend de leur persévérance.
Car enfin, des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,

Souvent même sans chefs, combien ont réussi !
Ils ont fait des Tribuns, dont l'appui salutaire
A l'orgueil des Consuls est un frein nécessaire;
Aux plus nobles emplois on les voit appellés;
Les plus fiers des Romains par eux sont exilés.
Ils ont forcé les grands, en leur donnant leurs filles,
A souffrir avec eux l'union des familles.
Ils se font partager les terres des vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus,
Que leur montrer un chef dont les soins, le courage
Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage ?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, Seigneur, qu'à haute voix,
Par-tout des Sénateurs vous décriez les loix ?
Quoi ! ne craignez-vous point qu'une audace si fiere
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumiere ?

MANLIUS.

Non, Albin, leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.
Ils connoissent trop bien Manlius inflexible.
Ils me soupçonneroient, à me voir plus paisible.
En me déguisant moins, je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux,
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévu.
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste !
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguste,

L'asyle de nos Dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez ; son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage et du zele
De tant d'amis armés pour la même querelle ?
De Rutile, sur-tout, ce guerrier généreux,
Qui, pressé des arrêts d'un Sénat rigoureux,
Eût, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires,
Fini dans les prisons sa vie et ses miseres ?
Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu ?
Des devoirs d'un ami, qu'avec zele il s'acquitte !
A peine, loin de Rome, il apprend dans sa fuite,
Du Sénat contre vous l'arrêt injurieux,
Que pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie
A son pere par lui si hautement ravie,
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joie a-t-il fait éclater,
Lorsqu'en vous embrassant, il s'est vu hors d'alarmes !
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes !

MANLIUS.

Il n'en sait rien encore, et je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui, m'en ouvrir ce matin ;
Mais l'aurois-tu pensé ? la triste Valerie,
Tremblante pour ses jours, et sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi, pour le joindre, arrive en ce moment.
Mais je vais au plus tôt pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCENE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

POUR vous voir Valerius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valerius ! Quel important souci
Oblige ce Consul à me chercher ici ?
Auroit-il su déja que sa fille enlevée,
Après Servilius, chez moi fût arrivée ?
Va, cours les avertir, et qu'ils ne craignent rien.
Tu chercheras Rutile, après cet entretien.

(*Proculus et Albin sortent.*)

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

JE viens savoir de vous, Seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit qui se répand, et blesse votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y jouir, par vous, d'un asyle assuré.
Il ose se flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oui, Seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter.
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je sais me garantir de cette erreur commune,
De trahir mes amis, trahis par la fortune,
Régler sur son caprice et ma haine et mes vœux.
Ce qu'il a fait, Seigneur, vous semble un crime affreux.
C'est ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance;
Mais quoi qu'il en puisse être, enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, Seigneur, des plus grands cœurs chérie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la patrie:
De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Votre ami par son crime en a blessé les loix.
A vos yeux comme aux miens il est par là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tous les mécontens prendre les intérêts?
Les combler de faveur, ordinaire industrie
De qui veut à ses loix asservir sa patrie?

MANLIUS.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrettes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un Sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel, quand, par un doux accueil,
J'appaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.

Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des miseres d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du Sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du salut d'un Etat sont-ils les fondemens?
Mes bienfaits vous font peur; et, d'un esprit tranquille,
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'armée, à la ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre il est lui seul l'arbitre.
Ses Collégues soumis et contens d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras, vous imputez la fuite.
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si dans le tems que Rome aux Barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,

Attendoit ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi,
Des ennemis déja battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire,
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu;
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce Sénat, ces Consuls, sauvés par mon courage,
Ou d'une mort cruelle ou d'un vil esclavage,
M'immolent, sans rougir, à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire!

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zele anime son courage;
Que suivre ses conseils du succès assurés,
C'est obéir aux Dieux, qui les ont inspirés.
Avons-nous à rougir de cette obéissance,
Par qui croît notre gloire et notre indépendance?
N'est-ce pas là le but d'un cœur vraiment Romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'Etat, pour sa gloire.
Vos desseins sont pareils, et je veux bien le croire;
Mais, à parler sans fard, est-ce sans fondement

Que Rome inquiétée en jugeoit autrement ?
Et quels soupçons sur-tout ne dût pas faire naître
Ce jour, où devant nous forcé de comparoître,
Votre parti nombreux et celui du Sénat
Sembloient deux camps armés résolus au combat ?
Quels flots de sang Romain s'alloient alors répandre,
Si jusqu'au bout le peuple eût osé vous défendre ?
On croyoit que vos soins, réglés sur ce succès,
A tout parti suspect fermeroient tout accès ;
Mais de Servilius appuyant l'insolence...

MANLIUS.

Pour vous parler, Seigneur, je le vois qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un sentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux.
Je vous laisse tous deux.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

Que me veut ce perfide ?

SERVILIUS.

Seigneur, si votre aspect m'étonne et m'intimide,
Je sais trop à quel point je vous suis odieux.
J'en fais tout mon malheur, j'en atteste les Dieux.
Pour en finir le cours, je viens ici me rendre.
Sans colere, un moment, voulez-vous bien m'entendre ?

VALERIUS.

Et quel est ton espoir ? Qu'oses-tu souhaiter ?
Moi ! que tranquillement je puisse t'écouter ?
Moi ! j'oublîrois ce jour où, préparant ta fuite,
Trop sûr d'être avoué de ma fille séduite,
Jusqu'aux pieds des autels, ton amour furieux
Vint des bras d'un époux l'enlever à mes yeux ?
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je....

SERVILIUS.

Eh ! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon Rival, Seigneur, récompenser la foi
D'un prix que vous saviez qui n'étoit dû qu'à moi ?
Daignez mieux consulter et mes droits et ma gloire.
Et si ce jour fatal frappe votre mémoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où parmi le carnage, et la flamme et le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valerie.
Que faisoit mon Rival en ce moment affreux ?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux.
Je combattis pour l'une, et je vous sauvai l'autre :
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osai de mes travaux vous demander le fruit ;
Et, par votre refus au désespoir réduit,
Mon bras, contre un Rival superbe et téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vu faire.

VALERIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,

Te

Te faire une raison de m'imposer des loix.
Tu prétendois en eux triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême.
Car enfin, de quel fruit tes soins sont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, et je la perds par toi.
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avoit promise.
Sur eux comme sur moi tu crois l'avoir conquise;
Tu me traites enfin en ennemi vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu?
Si ma promesse ailleurs engageant Valerie,
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! sur moi vos bienfaits avoient beau se répandre.
Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valerie avoit seule et mon cœur et mes vœux.
Ce qui n'étoit point elle, étoit au-dessous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me satisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire?
Tous mes raisonnemens ne font que vous aigrir.
Eh bien! ce n'est qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace toute entiere,
J'implore ici pour moi votre bonté premiere.
Plus je parois, Seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux.
Vos ayeux et les miens, que cet hymen assemble,
Peuvent sans honte...

VALERIUS.

Eh bien ! parlons d'accord ensemble :
Veux-tu faire un effort digne de m'apaiser ?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand, que puis-je refuser ?
Parlez, Seigneur, parlez.

VALERIUS.

Ta valeur, ta naissance,
Peuvent faire, il est vrai, chérir ton alliance ;
Mais je la tiens coupable, et ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius,
A ce superbe esprit, suspect à sa patrie.
Sois, si tu veux, fidele à flatter sa furie ;
Mais dégage mon sang du sort et des forfaits,
Où pourroient, quelque jour, t'entraîner ses projets.
Romps aujourd'hui de gré ce que tu fis de force.
Entre ma fille et toi, souffre enfin un divorce :
Ou, pour mieux m'expliquer, choisis, dès aujourd'hui,
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui.
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pu m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en est assez. Adieu.

(Il sort.)

SCENE V.

SERVILIUS, *seul.*

Moi ! pour fuir ta furie,
Moi ! trahir Manlius, ou perdre Valerie ?
Barbare ! ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts :
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, assouvis la fureur qui t'inspire.
De quels traits si cruels me peut-elle percer ?
Qu'ils puissent... Mais je vois Valerie avancer.
O justes Dieux ! témoins de ma flamme immortelle,
Jugez-en à sa vue : ai-je trop fait pour elle ?

SCENE VI.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

Eh bien ! vous avez vu mon pere en ce moment.
De tout votre entretien, quel est l'événement ?
Sa grace et son aveu, sur l'hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie ?
Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux ?
Quel malheur ?....

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grands héros ont reçu la naissance,
Où la faveur des Dieux fait sentir leur présence,
Où de tout l'univers ; s'il faut croire leur voix,
Les peuples asservis prendront un jour des loix,
Cette Rome, en un mot, ma patrie et la vôtre ?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect désormais ne nous est plus permis,
Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALERIE.

Je vous entends, Seigneur; rien ne fléchit mon pere.
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colere.
Mais j'en suis peu surprise, ô destins rigoureux !
Le sort d'une mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête
Dont ses ressentimens menacent votre tête.
Par un plus long séjour, cessons de l'irriter.
Rien ne doit plus, Seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons; mais unis : nous fuyons ;mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien,
Et peut-on être heureux, sans qu'il en coûte rien ?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus ici, Seigneur, besoin de votre zele.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vue.
Venez. Que de ma foi la vôtre convaincue

Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa patrie et ses Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidele ! ô vertu que j'adore !
Quel exil avec vous peut m'affliger encore ?
Quel bien me peut manquer ? Je conserve, pour vous,
Tous les feux d'un Amant dans le cœur d'un Epoux.
Que dis-je ? vos beautés, vos vertus dans mon ame
Allument de plus près une plus vive flamme ;
Et mon cœur chaque jour, surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.
Oui, Valerie, allons, fuyons ce lieu funéste.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reste ;
Et dans notre embarras, dont ses yeux sont témoins,
Demandons-lui tous deux ses avis et ses soins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'approuve point cette seconde fuite;
Ami : ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner?
Que bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à son amour ton amitié trahie?
Plût aux Dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs... Mais vaine idée, inutiles souhaits!
Tu vois par quel crédit et par quelle puissance
Valerius ici peut hâter sa vengeance;
Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offriroient un appui;
Et lorsque, loin de Rome, une fuite facile
Peut, contre leur pouvoir, m'assurer un asyle,
Dois-je, dans les périls d'un amour malheureux,
Engager, sans besoin, un ami généreux?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune ?
Où prétends-tu traîner une vie importune ?
Quelle ressource encore y pourras-tu trouver ?
Sais-tu dans le Sénat ce qui vient d'arriver ?
Jusqu'où Valerius a porté sa colere ?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t-il donc fait ?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'est peu, pour t'accabler, que le Sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel :
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laisse,
Tes biens te sont ravis, tes titres, ta noblesse,
Ta maison, dont bientôt les trésors précieux
Vont être le butin du soldat furieux,
Et qui, par mille mains aussi-tôt démolie,
Va, dans ses fondemens, tomber ensevelie.
Pour remplir cet arrêt, déja l'ordre est donné.
Le fier Valerius lui-même l'a signé.
En un mot, tu perds tout, et dans ce sort funeste,
Juge s'il te suffit de partager le reste
Des biens, qu'avec mon sang versé dans les combats,
J'ai prodigués en vain, en servant ces ingrats.

SERVILIUS.

Ainsi, pere cruel, ainsi ta barbarie,
En éclatant sur moi, tombe sur Valerie.
Son sort au mien uni devoit... Ah ! Manlius,
Tu sais dans les périls quel est Servilius ;
Tu sais si jusqu'ici le destin qui m'outrage,

Au moindre abaissement a forcé mon courage.
Mais quand je songe, hélas ! que l'état où je suis,
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la constance
Ne peut trop exiger de ma reconnoissance,
Je perds à cet objet toute ma fermeté,
Et pardonne, de grace, à cette lâcheté,
Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes,
Dans ton sein généreux me fait verser des larmes.

MANLIUS.

Des larmes ! Ah ! plutôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains.
Des larmes ! jusques-là ta douleur te possede !
Il est, pour la guérir, un plus noble remede,
Un privilege illustre, un des droits glorieux,
Qu'un homme tel que toi partage avec les Dieux,
La vengeance. Ma main secondera la tienne.
Notre sort est commun ; ton injure est la mienne.
C'est à moi qu'on s'adresse, et dans Servilius,
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vengeance,
Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu.
Perdons et Sénateurs et Consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu ?
Dans ce discours obscur, ta voix et ton visage
Relevent mon espoir, raniment mon courage.
Tu sembles méditer quelque important projet :
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur, par sa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos Tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis pour chefs de l'entreprise;
Et gagné par mes soins, ou par leur entremise,
Le peuple a su choisir, pour traiter avec moi,
Rutile dont tu sais la prudence et la foi.
Pour en hâter le tems, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence.
Tout me flatte. J'ai su, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entre-nuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir légitime:
Non qu'il m'aveugle assez pour me faire penser
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser.
Je sais trop quels revers tout-à-coup il déploie;
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius périssant en voulant se venger,
Que Manlius vivant qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vengeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;
J'écoute, avec transport, ton dessein généreux,

Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils sauront à mon zele ajouter ma furie.
Commande seulement. Sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras?
Faut-il qu'avec ma suite, affrontant leurs cohortes,
Du Sénat, en plein jour, j'aille briser les portes?
Ou renverser sur eux leurs palais embrâsés?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux disposés.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, présenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact et difficile,
Il faudra qu'un serment, où tous se sont soumis,
De ta foi dans ses mains, assure nos amis;
Et tu comprends assez, sans qu'on t'en avertisse,
Que soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice,
A tous autres après, et tes yeux et ton front
En doivent dérober le mystere profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien, pour craindre qu'un reproche...

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler. Je le vois qui s'approche;
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeller.

(*Servilius se retire à l'écart.*)

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin, il n'est plus tems, Seigneur, de reculer.
Nous avons, par nos soins et par nos artifices,
Du sort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions, et non plus des conseils.
La longueur est funeste à des desseins pareils.
Peut-être, avec le tems, mes soins, aidés des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajouteroient d'autres;
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à présent,
En avoir joint ensemble un nombre suffisant,
De peur qu'un coup du sort les rompe ou les divise,
Il faut s'en prévaloir et tenter l'entreprise.
Quel tems, d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!
Le Sénat déclarant la guerre aux Circeyens,
Doit, pour la commencer sous un heureux auspice,
Venir au Capitole offrir un sacrifice.
Quel tems, dis-je, quel lieu propice à nos desseins!
Un tems où tout entier il se livre en nos mains,
Un lieu dont je suis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'exposent sans armées.
Le jour n'en est pas pris; mais pour [illegible] parer,
Des sentimens du peuple il se faut assurer.
Il faut, contre un Sénat, dont il hait la puissance,
Par nos soins redoublés irriter sa vengeance.

La peur d'être suspect lui défend de me voir ;
Mais en vos soins, Seigneur, je mets un plein espoir.
Je sais qu'en nos projets l'ardeur qui vous inspire,
Vous saura suggérer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'est pas tout encor ; vous avez su, je croi,
Qu'hier Servilius est arrivé chez moi,
Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise ?

RUTILE.

Comment ? par vous, Seigneur, sait-il notre entreprise ?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement ?....

RUTILE.

Je m'explique à regret,
Et voudrois étouffer un scrupule secret,
Si vos desseins trahis n'exposoient que ma vie ;
Mais sur moi de son sort un grand peuple se fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi.
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connois votre ami ; je sais ce qui l'irrite,
Qu'il peut, en nous aidant, relever son destin ;
Mais au sang du Consul l'hymen l'unit enfin,
D'un superbe consul, proscrit par notre haine.
Et quoiqu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux,
Est-il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât [illegible] heur, l'oubli de sa vengeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance ?
Sur quelques droits puissans que se fonde aujourd'hui
Cette ferme amitié qui vous répond de lui,

L'amour

L'amour y peut-il moins? En est-il moins le maître ?
Que dis-je ? s'il falloit que le hasard fît naître
Quelque intérêt, qu'entre eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'amour à céder ?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce soupçon qui l'offense,
Il suffit à vos yeux de sa seule présence...
Venez, Servilius.

SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

QUEL destin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein que l'on m'a fait connoître,
Doit... Mais quelle froideur me faites-vous paroître ?
Vous serois-je suspect ? ai-je en vain prétendu...

RUTILE.

Pourquoi le demander ? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, Seigneur ; et bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi-même j'applaudis à votre défiance.
Moi-même, comme vous, je récuse la foi
D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi ;
Et ne veux point ici, par un serment frivole,
Rendre, envers vous, les Dieux garans de ma parole.

C'est pour un cœur parjure un trop foible lien.
Je puis vous rassurer par un autre moyen.

(En montrant Manlius.)

Je vais mettre en ses mains, afin qu'il en réponde,
Plus que si j'y mettois tous les sceptres du monde,
Le seul bien que me laisse un destin envieux.
Valerie est, Seigneur, retirée en ces lieux :
De ma fidélité voilà quel est le gage.
A cet ami commun je la livre en ôtage ;
Et moi, pour mieux encor vous assurer ma foi,
Je réponds en vos mains, et pour elle et pour moi.
Témoin de tous mes pas, observez ma conduite ;
Et si ma fermeté se dément dans la suite,
A mes yeux aussi-tôt prenez ce fer en main ;
Dites à Valerie, en lui perçant le sein :
« Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
« Servilius par moi t'assassine lui-même. »
Et dans le même instant, tournant sur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il soit, aux yeux de tous,
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il serve de pâture.

(A Manlius.)

Vous, Seigneur, de ma part, allez la préparer
A voir, pour quelques jours, le sort nous séparer ;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux et calmer ses alarmes.

(Manlius sort.)

SCENE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur;
Je vois, d'un œil charmé, votre noble fureur.
De votre foi, pour nous, c'est le plus sûr ôtage;
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres qui seroient plus défians que moi.
Car enfin le projet où s'unit notre zele,
Est tel qu'en vain chacun répond d'un bras fidele:
Il ne porte au péril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant, pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, Seigneur, et vous rends à vous-même.
Consultez Manlius. Qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups,
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,
Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter des chagrins superflus,
Je fuirai Valerie, et ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'apaiser sa tristesse:
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur
Que l'espoir du succès qui flatte ma fureur.

(Il sort.)

SCENE V.

RUTILE, *seul.*

SON front et ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pu davantage.
Cependant c'est peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment.
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver si son cœur
Du dessein qu'il embrasse a compris la grandeur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Non, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, sans me voir, Servilius me quitte?
Qu'un autre vient, pour lui, me porter ses adieux?
Quel est de son départ le but mystérieux?
Quel dessein forme-t-il, lorsque Rome l'exile?
Il vient d'entretenir Manlius et Rutile.
Est-ce par leur conseil que, s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ses secrets à ma foi?
Mais quelque espoir me reste, et fait que je respire.
Il est chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir sortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel sujet vous peut troubler ainsi?
Craignez-vous qu'un Héros si grand, si magnanime
Vous veuille abandonner au sort qui vous opprime?
Connoissez-vous si mal un cœur si généreux?
Ah! perdez des frayeurs indignes de ses feux.
De sa fidélité vos malheurs sont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage;

Vous qui, si hautement, faites voir en ce jour,
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour ?

VALERIE.

Déja sur ces raisons j'ai condamné ma crainte ;
Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,
Que, troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres soupçons affreux le viennent agiter.
Je ne saurois plus vivre en ce cruel supplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'est lui, Madame.

VALERIE.

Laisse-nous.

(*Tullie sort.*)

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS, *à part.*

Oui, Sénat, ton orgueil va tomber sous mes coups,
Et je viens de choisir le poste où ma furie....
Mais que vois-je ?

VALERIE.

Ah ! Seigneur, vous fuyez Valerie ?

SERVILIUS.

Eh ! que prétendez-vous ? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de tristes adieux ?
Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma constance ?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus de si haute espérance.
Il est vrai, jusqu'ici, charmé de ses liens,
Votre cœur à mes vœux soumettoit tous les siens :
Mes moindres déplaisirs inquiétoient son zele ;
Mais ce tems-là n'est plus. Ce cœur est un rebelle
Que l'hymen enhardit, par ses superbes droits,
A mépriser enfin la douceur de mes loix.
Il me fuit, il me laisse, en proie à mille alarmes,
Percer le Ciel de cris, me noyer dans mes larmes;
Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il se vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie ? Est-ce à moi que s'adresse
Ce reproche odieux que fait votre tendresse ?
Est-ce moi dont l'hymen a glacé les ardeurs ?
Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs ?

VALERIE.

Non, vous ne l'êtes plus lorsque je vous écoute.
Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute.
Votre aspect rend le calme à mon cœur agité ;
Mais, pour n'abuser pas de ma facilité,
Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre.
Tout prêt à me quitter, ne me déguisez rien.
Dites-moi....

SERVILIUS.

C'est assez : quittons cet entretien,
Valerie ; et sur moi quel que soit votre empire,
Respectez un secret que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh ! que pouvez-vous craindre ? Ah ! connoissez-moi mieux ;
Et que mon sexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le péril, qu'un secret importune ;
Mais comme la moitié d'un Héros, d'un Romain ;
Comme un fidele ami, reçu dans votre sein,
Qui sut, depuis long-tems, par une heureuse étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude ;
D'un zele généreux, du mépris de la mort,
D'une foi toujours ferme en l'un et l'autre sort.
Mon cœur peut, désormais, tout ce que peut le vôtre ;
Et de quoi que le Ciel menace l'un et l'autre,
Pour vous je puis, sans peine, en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah ! vos bontés pour moi n'ont que trop su paroître,
Et mon sang est trop peu, pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur, pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder ?
Souffrez que mon devoir borne votre puissance.
Les secrets que je cache à votre connoissance,
Sont tels.... Mais où se vont égarer mes esprits ?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ai tout compris.
Notre départ remis, votre fureur secrete,
Dont cet air sombre et fier m'est un sûr interprete,

Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous venger de mon pere.

SERVILIUS.

Qui ! moi ?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire.
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile et Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liés.
De-là ces entretiens où l'on craint ma présence ;
Et, s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, Seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins que la perte d'un homme :
De ses affrons récens, encor tout furieux,
Sur le Sénat, sans doute, il va faire....

SERVILIUS.

Grands Dieux !
Qu'osez-vous pénétrer ? Savez-vous, Valerie,
Quel péril désormais menace votre vie ?
Que votre sûreté dépend, à l'avenir,
D'effacer ce discours de votre souvenir ?
Par le moindre soupçon, pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de votre vie, ensemble et de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'ôtage de ma foi.
Je le suis de la vôtre.

VALERIE.

Ah ! je frémis d'effroi !

Moi ! l'ôtage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent périr mon pere et ma Patrie ?

SERVILIUS.

Ah ! retenez vos cris. Est-ce-là ce grand cœur ?

VALERIE.

Oui, c'est lui, qui pour vous peut braver le malheur;
Mais qui frémit pour vous d'une action si noire.
Vous ! à votre vengeance immoler votre gloire ?
Contre votre Pays former de tels desseins ?
Vous ! au sang de mon pere oser tremper vos mains ?
En ce jour, il est vrai, son courroux redoutable
Vient de combler les maux dont le poids nous accable.
Mais c'est mon pere, enfin, Seigneur. Pouvez-vous bien
Verser vous-même un sang où j'ai puisé le mien ?
A qui même est uni le sang qui vous fit naître ?
Quoi ! sans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur, jusqu'à ce jour, si grand, si généreux,
Médite avec plaisir tant de meurtres affreux ?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ses auteurs elle est toujours fatale,
Et qu'en proie au remords qui suit ses noirs effets,
Souvent les mieux vengés sont les moins satisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,
Moins à venger mes maux, qu'à sauver ma Patrie.
Ce n'est point, pour la perdre, un sanglant attentat;
Je verse un mauvais sang, pour en purger l'Etat.

VALERIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre

De remplacer celui que vous voulez répandre?
De qui prétendez-vous sauver votre Pays ?
Du Sénat, des Consuls, par le peuple haïs ?
Ah ! d'un Peuple insensé suivez-vous les caprices ?
Et quoique le Sénat ait pour vous d'injustices,
Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas et plus juste et plus digne de nous
De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre Patrie ?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours
Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours.
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale.
Mais si, pour désarmer votre fureur fatale,
Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appui,
J'en atteste les Dieux, je péris avec lui.
Je vous laisse y penser.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

SERVILIUS, *seul.*

Par quel destin contraire,
A-t-elle pénétré ce dangereux mystere ?
Quel embarras fatal ! Je n'ai pu rien nier.
C'étoit un artifice inutile et grossier.
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.

Et que craindre, après tout, d'un cœur tel que le sien?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du mien?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos Tyrans proscrits, vient d'ébranler ma haine!
Qui? moi? je douterois d'un si juste courroux?
Je pourrois.... Non, ingrats! non, vous périrez tous.
L'arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMI, je viens t'apprendre une heureuse nouvelle.
Le Sénat, pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux sacrifice ordonne les apprêts;
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit ici se rendre:
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en ôtage.
De Rutile par-là j'ai dû guérir l'ombrage.
Devant lui seulement prends garde qu'aujourd'hui....
Mais il entre.

SCENE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE, *à part.*

Je vois Manlius avec lui ;
C'est ce que je souhaite. Eprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre visage,
Seigneur ? De nos amis que faut-il espérer ?

RUTILE.

Tout, Seigneur. Avec nous, tout semble conspirer ;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise !
J'ai trouvé ceux du peuple à qui, de nos projets,
Je puis, en sûreté, confier les secrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il falloit saisir ce tems propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins,
Leur zele impatient eût prévenu mes soins :
Oui, chers amis, leur dis-je ; oui, troupe magnanime
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime.
Tout est prêt pour demain, et, selon nos souhaits,
Demain le Consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence ?
Qui, détruisant d'un Roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont faits deux tyrans,

Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre, héritant de leurs haines,
S'appliquent, tour à tour, à resserrer nos chaînes.
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagêmes,
Appuyés en secret par des Sénateurs mêmes;
Ce que devoient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits, que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage.
Qu'une pitié sur-tout, indigne de leur cœur,
A nos Tyrans détruits ne laisse aucun vengeur.
Femmes, peres, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Tous doivent... Mais, Seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre visage change, et votre cœur frémit?

SERVILIUS.

Oui. Si près d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie et de surprise;
Et mon cœur, moins ému, ne croiroit pas, Seigneur,
Sentir, autant qu'il doit, un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, et m'écoutez. J'ajoute:
Ils n'ont de nos desseins ni lumiere, ni doute.
Il faut qu'en ce repos, où s'endort leur orgueil,

La foudre les réveille au bord de leur cercueil;
Et lorsqu'à nos regards, les feux et le carnage,
De nos fureurs par-tout étaleront l'ouvrage,
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorans pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où regnoit l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussiere épars,
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont [illegible] diverses,
Et que l'on ne peut plus, après t[illegible]verses,
Rendre, par d'autre voie, à l'Etat a[illegible]
L'innocence, la paix, enfin, la liberté.
Chacun, à ce discours, qui flatte son audace,
Sur son espoir prochain, s'applaudit et s'embrasse.
Chacun, par mille vœux, en hâte les momens,
Et pour vous à l'envi fait de nouveaux sermens.

MANLIUS.

Ainsi donc à vos vœux la fortune propice
A conduit nos Tyrans au bord du précipice;
Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leur mépris.
Mais quel effort, Seigneur, quel assez digne prix
M'acquittant à vos soins...

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur que vous pourriez me faire;

Mais cet ami veut bien que, sur mes intérêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentimens secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, Seigneur.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

PAR quel bonheur extrême,
Vous puis-j[illegible]

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur. Il vous souvient des sermens que j'ai faits,
Lorsqu'avec nos amis j'embrassai vos projets.
Je jurai devant tous que, si j'avois un frere,
Pour qui m'intéressât l'amitié la plus chere,
Quand tous deux, en même heure, ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même séjour,
Le ciel auroit uni, par les plus fortes chaînes,
Nos vœux, nos sentimens, nos plaisirs et nos peines;
Si ce frere si cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de foi,
Par moi-même aussi-tôt sa lâcheté punie
Préviendroit notre perte et son ignominie.

Vous louâtes, Seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun, après vous, fit le même serment.

MANLIUS.

Eh bien ?

RUTILE.

Voici le tems qu'un effort necessaire
Doit de votre serment prouver la foi sincere.

MANLIUS.

Sur qui ?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit :
Tandis qu'il m'écoutoit, rêveur, triste, interdit,
Les yeux mal assurés, il m'a trop [illegible]noître
Un repentir secret dont il n'est [illegible]e.
L'horreur de Rome en feu l'a fai[illegible]effroi ;
Et ne l'avez-vous pas observé comm[illegible]
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes ;
Mais, selon nos sermens, elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus que, dans un tel dessein,
Le soupçon bien souvent doit passer pour certain ;
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord.
De lui, de son ôtage il a conclu la mort ;
Et si quelque pitié s'emparant de notre ame,
Force notre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle soit en lieu sûr gardée étroitement,
Et qu'il soit immolé, lui qui rompt le serment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'osez-vous dire ?

Quelle est cette fureur, qu'un soupçon vous inspire ?
Sachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, seroit déja vengé.
Mais je vous rends justice, et crois que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grace, et calmant votre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi.
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par-là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant
J'éclaircisse avec vous ce soupçon important.

Fin du troisieme Acte.

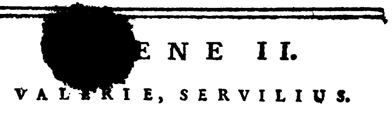
ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERVILIUS, *seul.*

OU m'égaré-je ? où suis-je ? et quel désordre extrême
Guide au hasard mes pas, et m'arra[illegible]même ?
Quel changement subit ? ô veng[illegible]rroux !
A mes lâches remords m'abandon[illegible]
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'écla[illegible]nstance ?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense ?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah ! si le seul récit m'a pu faire frémir,
Quel serai-je, grands Dieux ! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible ?
Ah ! fuyons ; dérobons nos mains à ces forfaits....
Mais où fuir ? en quels lieux te cacher désormais,
Où dans des flots de sang Rome entiere noyée,
Ne s'offre pas sans cesse à ton ame effrayée ?
En la laissant périr, ne la trahis-tu pas ?
Et même tes amis, qui comptoient sur ton bras ?
Envers les deux partis ta fuite est criminelle.
Non, non ; pour l'un des deux il faut fixer ton zele.
Pour tenir tes sermens, il faut tout immoler ;

Où bien, pour sauver Rome, il faut tout révéler....
Tout immoler ? Ton cœur marque trop de foiblesse.
Tout révéler? Ton cœur y voit trop de bassesse.
Tu perdrois tes amis. Eh ! quel choix feras-tu ?
Deux écueils opposés menacent ta vertu.
En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O vous, dont l'équité sert d'exemple à la nôtre !
Vous, qui de la vertu nous prescrivez les loix,
Dieux justes, Dieux puissans ! souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidele à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin, malgré lui, dans les piéges du crime ?



[illegible]ENE II.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE, *à part, les deux premiers vers.*

CIEL, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi, jusqu'au bout, ton appui souverain !....
Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude ;
Quels soucis différens vous doivent partager.
Mais votre cœur, enfin, veut-il s'en dégager ?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie
Sauve tous vos amis, en sauvant la Patrie ?
Nous le pouvons, Seigneur, sans danger, sans effort.
Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.

Comment ?

VALERIE.

Il faut oser révéler l'entreprise ;
Mais ne la révéler, qu'après être assurés
Que le Sénat pardonne à tous les Conjurés.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service ?

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie ? et qui me croyez-vous ?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sais à vos amis quel serment vous en[illegible]e,
Et vois tout l'embarras que votre a[illegible]ge ;
Quels noms dans leur colere ils p[illegible] donner ;
Mais un si vain égard doit-il vous [illegible]
Est-ce un crime de rompre un serment [illegible]éraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire ?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis ?
Quoi ! pour ne pas rougir devant quelques amis
Que séduit et qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre Patrie ?
Devant tout l'Univers ? Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment ?
De l'un et l'autre ici comprenez mieux la suite.
Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite.
Si nous osons parler, quel malheur craignons-nous ?
Rome entiere est sauvée, et leur pardonne à tous ;
Et quand de ce bienfait consacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,

Parmi tous les honneurs qui vous seront rendus,
Leurs reproches alors seront-ils entendus ?
Enfin retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage.
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris,
Des enfans sous le fer vous entendez les cris ;
Que, les cheveux épars et de larmes trempée,
Une mere sanglante, aux bourreaux échappée,
Vient, vous montrant son fils qu'elle emporte en ses
bras,
Se jeter à genoux au-devant de vos pas.
Votre fureur alors est-elle suspendue ?
Un soldat inhumain l'immole à votre vue ;
Et du fils [illegible] dont il perce le flanc,
Fait rejai[illegible]s le lait avec le sang.
Soutiendrez-[illegible] l'horreur que ce spectacle inspire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels, appuis de cet Empire,
Ces mots sont des éclairs, qui passant dans mon cœur,
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié.... Mais quoi ! Rome inhumaine,
Tu devrois ton salut aux objets de ta haine !
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits !
Le forcer.... Non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Votre amour suffit au bonheur de ma vie.
Vous seule remplissez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, justes Dieux ! un si charmant bonheur

Ne m'est-il pas donné plus pur et plus paisible ?
Quels orages y mêle un destin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détourner?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre ; et, puisqu'il faut tout dire,
De la foi du Sénat j'ai ce que je desire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être surpris.

SERVILIUS.

O Dieux ! sans mon aveu, qu'avez-vous entrepris ?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le silence.
Sur vous des Conjurés je craignois la vengeance.
Mais enfin ce parti met tout en sûreté.
Sans votre aveu, Seigneur, j'ai tout exécuté.
A vous persuader je voyois trop de peine,
C'est moi seule par-là qui m'expose à leur haine ;
Et quoiqu'en vous nommant j'aie agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuser devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel ! Par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colere terrible !
Et que me servira de vous désavouer ?
Après qu'ils sont trahis, ce seroit les jouer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre
Le secret que par vous le Sénat vient d'entendre ;
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous ?
C'en est fait, Valerie ! Evitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal où va cheoir la tempête.
Je ne veux à ses coups exposer que ma tête.

VALERIE.

Allez ; ne craignez rien.... Mais on vient vers ces lieux.
D'un témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, et gardons de rien faire connoître.
(Elle sort.)

SCENE III.

SERVILIUS, *seul.*

Dans le trouble où je suis, qui vois-je encor paroître ?
Seroit-il averti de ce qui s'est passé ?
De quel front [illegible]enir son visage offensé ?
N'importe, [illegible]urons ; et, dans un tel orage,
Après notre pitié, montrons notre courage....
Mais dans quelle pensée est-il enseveli ?

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Connois-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS,

SERVILIUS, *lit.*

« Vous avez méprisé ma juste defiance.
» Tout est su par l'endroit que j'avois soupçonné.
» C'est par un Sénateur de notre intelligence,
» Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
» Fuyez chez les Veyens, où notre sort nous guide.
» Mais pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
» Trop heureux en partant, si la mort du perfide
» De son crime, par vous, lui déroboit le fruit! »

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe!

MANLIUS.

Quoi!...

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre;
Frappe, dis-je. Ton bras ne sauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? où vas-tu t'égarer?
Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer?

SERVILIUS.

Oui, je sais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur, que je t'offre en victime;
Que ma foi démentie a trahi ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein!
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un ami dans les traits d'un perfide?
Qui! toi, tu me trahis? L'ai-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il est vrai, Manlius. Peut-être je l'ai dû.
Peut-être, plus tranquille, aurois-tu lieu de croire,
Que sans moi tes desseins auroient flétri ta gloire;
Mais enfin les raisons qui frappent mon esprit,
Ne sont pas des raisons à calmer ton dépit,
Et je compte pour rien que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe! De mon destin je meurs trop satisfait,
Puisque ma trahison, qui sauve ma Patrie,
Te sauve en même tems et l'honneur et la vie.

MANLIUS.

Toi! me sauver la vie?

SERVILIUS.

Et même à tes amis.
A signer leur pardon le Sénat s'est soumis.
Leurs jours sont assurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre
De leur sort et du mien te rend ici l'arbitre?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais?
Pour m'y voir des Romains le mépris et la fable?
Pour la perdre, peut-être, en un sort misérable,
Ou dans une querelle, en signalant ma foi,
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi?
Dieux! quand de touttes parts ma vive défiance,
Jusqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance,
Par toi notre dessein devoit être détruit,

Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit !
Car je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche ! indigne Romain, qui, né pour l'esclavage,
Sauves de fiers Tyrans, soigneux de t'outrager,
Et trahis des amis qui vouloient te venger !
Quel sera contre moi l'éclat de leur colere ?
Je leur ai garanti ta foi ferme et sincere :
J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas.
A leur sage conseil que n'ai-je pu me rendre ?
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre:
Il auroit assuré l'effet de mon dessein ;
Mais sans fruit maintenant il souilleroit ma main ;
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SERVILIUS, *seul.*

Quelle confusion, à ce reproche affreux !
Quelle stupidité suspend ici mes vœux !
Que résoudre ? Il me fuit comme un monstre funeste.
Irai-je lui montrer encor ce qu'il déteste ?
O colere trop juste ! ô redoutable voix !
Noms affreux, entendus pour la premiere fois !
Moi, lâche ! moi, perfide ! et je vivrois encore ?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre.

Il m'a, contre moi-même, inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur,
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré sa colere affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime ou du remords.

SCENE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

Tout est perdu, Seigneur; et dans Rome alarmée,
De nos projets trahis la nouvelle est semée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius;
Mais il n'étoit plus tems. Déja Valerius,
Qui, pour plus d'assurance, en ce péril extrême,
Des ordres du Sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec sa suite, entré subitement,
L'avoit fait arrêter dans son appartement;
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avoit armé son bras pour s'arracher la vie,
On lui laisse, Seigneur, ce Palais pour prison.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la populace,
N'accablent son escorte, et n'assurent sa grace.

SERVILIUS.

Juste Ciel!

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours.
Vous, sauvez-vous; courez lui chercher du secours,
Je vais l'en avertir. (*Il sort.*)

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre....
Mais Valerius vient.

SCENE VII.

VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre?
D'où vient que Manlius est par vous arrêté,
Seigneur? Ai-je payé trop peu sa liberté?
Cette grace pour tous n'est-elle pas signée?
Le Sénat reprend-il sa parole donnée?

VALERIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,
Puisque pour vous, Seigneur, ils ne sont point à craindre.
Sa bonté ne vous laisse aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grace entiere, et veut que dans l'oubli
Son arrêt contre vous demeure enseveli.
Il vous rend tout; il veut de votre illustre zele,
Dans nos fastes garder la mémoire immortelle.

C'est ce que, de sa part, je viens vous déclarer;
Et pour moi-même aussi, je viens vous assurer,
Qu'avec vous renouant une amitié sincere,
Je rends graces aux Dieux, dont le soin salutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'est ce qu'ici mon ame désavoue.
Je déteste à jamais ce Sénat qui me loue.
Je lui rends ses faveurs, qu'il m'accorde à moitié.
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais et mon malheur et mon ignominie,
A Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Mon dessein n'étoit pas, en trahissant le sien,
Ni de vendre son sang, ni d'épargner le mien.
Pour son propre intérêt j'ai pris ce soin du vôtre,
Et ma pitié vouloit vous sauver l'un de l'autre.
Quoi! de ma trahison, dont le remords me suit,
N'aurois-je que la honte? Auriez-vous tout le fruit?
Perdrois-je tout moi seul, en sauvant tout l'Empire?

VALERIUS.

Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire.
Mais retenez, Seigneur, cet injuste transport.
Nous allons au Sénat décider de son sort;
Et soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, désormais la gloire vous ordonne
De quitter sa querelle, ainsi que ses projets,
Et du bonheur public faire tous vos souhaits.
Le tems me presse. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

SERVILIUS, *seul.*

Dans quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude !
Le Sénat voudroit-il.... Mais en peux-tu douter ?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter ?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois.... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ses jours, souffrons encor la vie ;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort réglé,
Expirons aussi-tôt à ma gloire immolé.
Sur-tout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons.... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

Seigneur, j'ai vu mon pere, et ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer;
Mais, pressé par le tems, il m'a soudain laissée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée;
Et sans doute.... Ah! Seigneur, ne jetez point sur moi
Ces séveres regards qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux! Quelle horreur imprévue....

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours?
Où Manlius est-il? Qu'en as-tu fait, perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahison, il y falloit songer.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie.
De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet;
Mais enfin, quand je suis entré dans son projet,

De la foi de tous deux je t'ai faite l'ôtage,
Et de sa sûreté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi ; tes soins pour Rome ont réussi.
Que tarde ma fureur de le venger aussi ?

VALERIE.

Eh bien ! pourquoi, Seigneur, ces transports, ces injures ?
S'il ne faut que mon sang pour calmer ces murmures,
Vous l'ai-je refusé ? N'est-il pas tout à vous ?
Je puis souffrir la mort ; mais non votre courroux....
Immolez, sans fureur, une tendre victime.
Que ce soit seulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïssez pas.
Plaignez-le, au moins, ce cœur, qui jusques au trépas
Vous aima, ne périt par votre main sévere,
Que pour avoir sauvé ma Patrie et mon pere.

SERVILIUS.

Moi ! te percer le cœur ? Ah ! rends-moi donc le mien,
Tel que je te l'offris pour mériter le tien ;
Fidele à ses sermens, généreux, intrépide.
Tu n'en as fait, hélas ! qu'un lâche, qu'un perfide ;
Et quoi que lui conseille un si juste courroux,
Lui-même il est l'asyle où tu braves mes coups.
Que dis-je ? En ce moment les Dieux sur ton visage
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage ;
Ou des Romains par toi conservés en ce jour,
Le démon tutélaire est le tien à son tour.
Eh bien ! c'est donc à toi qu'il faut que je m'adresse.
Par tout ce que pour toi mon cœur sent de tendresse,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant

Sait si bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un ami, montre encor ta puissance;
Et tandis que je vais parler en sa défense,
Avant que le Sénat ait pu rien arrêter,
A ton pere cruel, va, cours te présenter.
Tombe, pleure à ses pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir, pour nos malheurs, une pitié nouvelle.
Que par lui du Sénat s'apaise le courroux;
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

Oui, j'ai tout craint pour vous, Seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vu le Sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile et de vous.
Je craignois de vous voir seul, en proie à sa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine;
Mais puisque, de ce soin moins prompt à se charger,
Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,
Sa crainte, vous livrant à des Juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.
C'est à Servilius que cette grace est due:
Car enfin, puisqu'ici vous souhaitez sa vue,
J'ose vous en parler, et loin d'être offensé....

MANLIUS.

O Dieux! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé?

ALBIN.

Quoi ! parlez-vous encor de haine et de colere,
Après tout ce qu'a fait son repentir sincere ?
Vous le voyez. Quel autre, osant parler pour vous,
D'un Sénat tout puissant craint si peu le courroux ?
Tandis que tout le peuple effrayé des supplices,
Où vos projets connus exposoient vos complices,
Se détachant de vous, croit, par cet abandon,
Prouver son innocence, ou payer son pardon ;
Tandis que tout se tait, jusqu'à vos propres freres,
C'est lui qui, s'opposant aux Sénateurs séveres,
A produit, à leurs yeux, quatre cents Citoyens,
De l'horreur des prisons rachetés de vos biens ;
Tant d'autres par vos mains sauvés dans les batailles,
Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre sang versé cent et cent fois pour eux.
Sur tout quelle chaleur animoit son courage ;
Quelle rougeur subite a couvert leur visage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce mont, d'où votre bras foudroya les Gaulois !
De nos Dieux, dont alors vous fûtes la défense,
Sa voix, sur ces ingrats, attestoit la vengeance.

MANLIUS.

Vain remede à mes maux ! inutile secours !
Quand son zele et ses soins auroient sauvé mes jours,
Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance ?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vengeance ?
Toutefois que me sert de cacher à ta foi
Un penchant qui vers lui m'entraîne malgré moi ?

Oui,

Oui, je te fais l'aveu de ma honte secrete,
Pour un perfide ami ma haine m'inquiete,
M'embarrasse; et tandis que ferme, indifférent,
Je vois, pour me sauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme,
Qui, malgré son dépit, le touche et le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus, j'apaise mon courroux;
Je prétends... Mais il vient. Sors, Albin, et me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

(*Albin sort.*)

SCENE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Enfin, tu prétends donc, dans mon cœur confondu,
Triompher, malgré moi, d'un courroux qui t'est dû?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace;
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me déshonorer.
Il semble à mes Tyrans, que, tremblant pour ma vie,
Dans tes soins mendiés, c'est moi qui m'humilie.
Ton zele mal conçu m'expose à leurs mépris,
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte à ce point t'inquiete et t'afflige,

Tous tes efforts sont vains, sans un prix que j'exige ;
Mais tel, qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foi,
Que tout ce que ton zele osa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter sur ton courage ?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ai mérité l'outrage ;
Mais sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ni faire des sermens, que tu ne croirois plus ;
Si j'ai peu fait encor, pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure,
Qu'en un cœur généreux, de remords combattu,
La honte de sa chûte affermit sa vertu.

MANLIUS.

Eh bien ! écoute donc. Tu sais contre ma vie
Combien est animé le Sénat en furie.
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sait, et me poursuivre et te garder la foi ;
Il me livre aux Tribuns, et de ma mort certaine
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoués à ses loix, de ma gloire jaloux,
C'est sa main contre moi qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.
Enfin, qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours ?
Crois-tu que le Sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie ?
Non, non, Servilius, mon trépas, est certain.
Et quelle honte à moi ! quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,

Disposer de mon sort, et choisir mon supplice !
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux,
Par une main infâme, un sort si glorieux ?
Enfin, d'un tel trépas l'infamie assurée,
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, désarmé, je ne puis rien pour moi.
Mes gardes en entrant t'ont désarmé toi-même ;
Mais il faut, pour tromper leur vigilance extrême...

SERVILIUS.

Je t'entends... Mais on vient.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Un Tribun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir, Seigneur. Il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lorsque tout est connu, que sert ce soin frivole ?...
Tu vois bien qu'il est tems de prendre ton parti ;
Profitons des momens, quand il sera parti.

Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zele
N'est plus, pour Manlius, qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai par-delà tes souhaits.
(*Manlius et Albin sortent.*)

SCENE IV.

SERVILIUS, *seul.*

Oui, c'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux dont ma gloire est flétrie ;
Il faut que l'avenir... Mais je vois Valerie :
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme et constant.
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCENE V.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

Je vais voir éclater sur moi votre colere ;
Mais la plus prompte mort me sera la plus chere,
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un pere endurci, j'ai fait de vains efforts.
Mes pleurs....

SERVILIUS.

Je le savois ; mais enfin, Valerie
De mes ressentimens ne crains plus la furie.
J'ai fléchi Manlius ; mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que, sur le cœur d'un pere,
Pour sauver cet ami, ton zele vient de faire ;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le destin a pouvoir sur les cœurs ;
Il sait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs, enfin, retiens ici le cours ;
D'une ame raffermie, écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta naissance.

VALERIE.

Je vous obéirai, s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour,
Où la haine des Dieux alluma notre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juste Ciel !

SERVILIUS.

Quoi ! déja ton courage...

VALERIE.

Et puis-je avec constance écouter ce langage ?
Ainsi ce jour, témoin de ma félicité,
Est un jour malheureux, et par vous détesté ?
Que votre amour, Seigneur, dans ses transports sinceres,
S'en souvenoit, hélas ! sous des noms bien contraires !

SERVILIUS.

Cet amour insensé ne regardoit que soi ;
Il ne prévoyoit pas les malheurs que sur toi
Déploiroient les destins depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devoit lui-même en être le Ministre ;
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux ;
Que par lui, que pour lui tu te verrois réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite ;
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains,
Contre ton propre sang, exciteroient mes mains.

VALERIE.

Ciel ! où tend ce discours ? Pourquoi dans ma pensée
Rappeller vainement cette image effacée ?

SERVILIUS.

D'un malheureux ami tu comprends le danger :
Le conseil des Tribuns est prêt à le juger.
Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense ;
Mais si l'événement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre, sans regret, l'auteur de tous tes maux.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

VALERIE, *seule.*

Que me dit-il ? quel nouveau coup de foudre!
A quel parti cruel prétend-il me résoudre ?
Moi ! que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour ?
Et que veut-il enfin ? rompre mon hyménée !
Me fuir, ou par ses mains trancher sa destinée ?
Que deviendrai-je ? O Dieux ! quel que soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein.
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable
Marquoit sur son visage une ame inébranlable ?
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah ! Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame...
Courons m'en éclaircir...

SCENE VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

AH ! viens ; suis-moi.

TULLIE.

Madame,
Des Gardes sont ici chargés par votre époux
De retenir vos pas et de veiller sur vous ;
C'est l'ordre qu'il donnoit lui-même en ma présence,
Quand Albin est venu lui dire en diligence,
Que son maître, en partant, souhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel ! que m'apprends-tu ? que j'ai lieu de trembler !
Sait-on si son arrêt....

TULLIE.

On n'a pu m'en instruire.
Déja l'un des Tribuns, chargé de le conduire,
Montant au Capitole, avoit laissé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du peuple une troupe avertie,
Pour sauver Manlius, n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçoit des soldats,
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas,
Qui, sur l'heure formant une nombreuse escorte,

Conduisent aux Tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain, se dérobe à mes yeux,
Et sans doute, Madame, il court en leur présence,
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALERIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit;
Mais que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je frémis d'y penser, et cependant captive,
J'attendrois... Non, Tullie, il faut que je le suive;
Il faut en ce palais, les flammes à la main,
M'allumer un bûcher, ou m'ouvrir un chemin...
Mais j'apperçois Albin; quel est son trouble extrême?

SCENE VIII et derniere.

ALBIN, VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Albin, où courez-vous ?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même,
Et dans l'égarement d'un aveugle transport...

VALERIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort ?
Servilius... parlez, expliquez-vous sans feinte.
Vous ne me direz rien, que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas ! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez, par ce récit fidele,
L'effort d'une vertu magnanime et cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, témoins de la victoire,
Qui, sur le Capitole, a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Votre époux indigné frémit de cet outrage ;

Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant.
Il leur dit qu'il savoit un secret important;
Que pour en informer le Sénat et l'Empire,
A Servilius seul il desiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé
De laisser avec lui son ami désarmé.
Moi seul, resté près d'eux, j'entends tout, et j'admire
Ce qu'un ferme courage á Manlius inspire.
« C'en est fait (disoit-il) et tu n'en doutes pas.
» Mes juges ont signé l'arrêt de mon trépas;
» J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,
» Epargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche,
» Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,
» Vers ce bord que tu vois, précipite mes pas.
» Laissons à Rome, au moins, cette tache éternelle,
» De m'avoir vu périr, où j'ai vaincu pour elle.
» Oui, répond votre époux, c'est par ce juste effort,
» Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort;
» Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire
» De cet affront cruel que m'impute ta gloire.
» Je veux, en t'imitant, te venger aujourd'hui. »
Sur le bord aussi-tôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court. Mais ce soin est frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole,
Ils meurent embrassés; tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

VALERIE.

Eh bien! c'en est donc fait, ô fortune inhumaine!
Et je serois encor le jouet de ta haine?

Mais contre les rigueurs que tu m'as fait prévoir,
J'ai su secrétement armer mon désespoir,
Et je vais, malgré toi, par ce coup favorable,
Finir tous tes projets contre une misérable.

(Elle se poignarde.)

TULLIE.

Grands Dieux ! quelle fureur !...

VALERIE.

Ne me plains point, je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Jean François

PAR M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

Tantùm in uno viro fuit momenti, ut unde stetisset, eò se victoria transferret, fieretque cum eo mira quædam fortunæ inclinatio. JUST.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXIV.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous croyons faire plaisir à MM. nos Souscripteurs, en insérant, dès à présent, dans notre Collection, une nouveauté susceptible, à tous égards, d'exciter la curiosité des Amateurs de l'Art Dramatique.

Le sujet de cette Tragédie, traité tant de fois et toujours avec si peu de succès jusqu'ici, ne peut manquer d'offrir un vaste champ aux observations, sur-tout lorsqu'un Auteur, connu par des Ouvrages de marque dans ce genre, et par une étude profonde de l'Art, vient encore de s'en emparer, et de lui obtenir enfin la gloire d'intéresser pendant cinq actes. Cette considération nous a donné le desir de posséder le nouveau Coriolan, et d'en faire jouir MM. nos Souscripteurs, ne voulant rien épargner, ni négliger aucun des moyens qui se présenteront pour

leur prouver combien nous sommes jaloux de leur plaire, en enrichissant notre Collection de tout ce qui nous en paroîtra digne, et que nous pourrons parvenir à nous procurer.

PRÉFACE.

C'ÉTOIT une entreprise si hasardeuse, de traiter de nouveau un sujet où l'on a si souvent échoué, que même après le succès, je crois devoir, au moins pour le petit nombre d'Amateurs éclairés de l'Art Dramatique, rendre compte des motifs qui m'ont déterminé, et des principes que j'ai suivis.

J'avouerai d'abord que j'ai toujours regardé Coriolan comme un des plus beaux rôles qu'il fût possible de mettre sur la scene. C'est un de ces caracteres éminemment poétiques, qui plaisent à notre imagination qu'ils élevent, un de ces personnages dans le genre de l'Achille d'Homere, qui font le sort d'un Etat, et semblent mener avec eux la fortune et la gloire; une de ces ames nobles et ardentes, qui ne peuvent pardonner à l'injustice, parce qu'elles ne la conçoivent pas, et qui se plaisent à punir les méchans et les ingrats, comme on aime à écraser les bêtes rampantes et venimeuses.

Les Historiens qui lui accordent toutes les

vertus, ne lui reprochent que ce seul défaut, presque inséparable de la supériorité, sur-tout dans une République, un trop grand sentiment de ses propres forces; et c'est précisément dans une République que ce défaut a moins d'excuse et plus de danger, parce que l'égalité est jalouse, et la liberté altiere et soupçonneuse. Mais ici ce qui rend un caractere blâmable en morale et en politique, est aussi (suivant l'idée juste et profonde d'Aristote, si souvent confirmée par l'expérience) ce qui le rend plus théatral. De pareils hommes sont toujours près de ces passions extrêmes qui sont l'ame de la Tragédie.

Les motifs de l'exil de Coriolan sont détaillés dans le premier acte de cet Ouvrage avec la plus grande fidélité, tels qu'on les trouve dans l'Histoire. On y voit un grand homme victime de cette jalousie républicaine qui cherche des prétextes, quand les raisons lui manquent, un Patricien opprimé par la cabale des Tribuns et par une multitude séduite. Il est certain que le seul tort qu'on pût lui reprocher, c'étoit d'avoir opiné au Sénat, dans l'affaire des bleds, avec toute l'aigreur qu'avoit laissée dans son ame le refus du

Consulat, et d'avoir dit aux Tribuns des vérités dures. Ils surent en profiter pour le rendre tellement odieux, que s'ils ne l'eussent pas ajourné devant le Peuple, il couroit risque d'être mis en pieces, et que les Sénateurs eurent beaucoup de peine à l'arracher des mains d'une populace furieuse. Condamné au bannissement, il se retira chez les Volsques, déja, dans le fond du cœur, dit Tite-Live, ennemi de sa patrie : *Minitans patriæ et hostiles jam tum spiritus gerens.*

Un tel homme outragé et vainqueur, implacable par caractere, et paroissant même avoir droit de l'être, si jamais l'homme pouvoit avoir ce droit, respirant la vengeance dont il est prêt à jouir, et ne la sacrifiant qu'au seul ascendant qu'une mere a sur lui, offre sans doute un sujet très-intéressant et très-tragique. Aussi l'a-t-on traité sur tous les Théatres de l'Europe. « Il faut » donc, dit judicieusement M. Gudin, qu'il ait » de grandes beautés, et même de ces beautés » qui frappent toutes les Nations. » (1)

(1) Dans sa Dissertation sur les différentes Tragédies de Coriolan.

Pourquoi donc n'a-t-il jamais réussi ? La raison en est simple ; c'est que tous ceux qui l'ont essayé, n'ont saisi qu'un seul moment de cette grande action, et qu'aucun ne l'a embrassée dans son entier. Il ne faut pas parler de Hardy et de Chapoton, qui travailloient dans l'enfance de l'Art. Ils n'ont fait que mettre l'histoire en scene et en dialogue, menant leur Héros de Rome à Antium, et d'Antium au siége de Rome, et donnant à leur action l'espace de plusieurs mois qu'elle occupe chez les Historiens. Tous les autres, sans exception, ont montré, dès le commencement de la Piece, Coriolan vainqueur, et les Romains à ses pieds. Ce plan une fois établi, je ne crois pas que le plus grand talent pût s'en tirer avec succès. Il est facile de le démontrer à tous ceux qui ont quelque idée de l'Art du Théatre.

La premiere de toutes les regles, c'est que l'action qui doit remplir cinq actes, marche de scene en scene vers le même but, par des événemens qui varient la situation des personnages, et soutiennent jusqu'au bout la curiosité et l'intérêt. Or dans le plan dont je viens de parler,

le nœud de l'intrigue est de nature à être nécessaïrement tranché dans une seule scene. Coriolan sera-t-il ou ne sera-t-il pas fléchi par les Romains? Vous amenerez devant lui tour-à-tour, comme on a toujours fait, un ami, des Prêtres, sa femme, sa mere. Mais qui ne voit que la situation est sans cesse la même, qu'il ne peut faire que la même réponse à la même demande, sans que l'action avance d'un pas, et que dès-lors cette monotonie produit la froideur et l'ennui, les seuls défauts qu'on ne pardonne pas au Théatre? Quelques-uns ont eu recours à des intrigues amoureuses; mais dès-lors ce n'est plus ce grand tableau que présente l'Histoire et qu'on s'attend à retrouver sur la scene; c'est un roman trivial; ce n'est plus Coriolan. Celui de tous qui a le plus complettement oublié son sujet, c'est l'Abbé Abeille. Coriolan est aimé d'une Camille, sœur d'Aufide, Général des Volsques, et il aime une Virgilie dont cet Aufide est amoureux. Voilà ce qui occupe cinq actes, où il est à peine question de la querelle de Rome et de Coriolan. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce ridicule Ouvrage intitulé, on ne sait

pourquoi, Coriolan, est la seule piece de ce nom qui aît eu du succès. Elle eut dix-sept représentations. Il est vrai, comme l'observe fort à propos M. Gudin, que *Britannicus n'en eut que cinq ;* et puis comptez sur les succès du moment.

Je n'ai rien à dire de ceux qui de nos jours ont travaillé sur le sujet de Coriolan, avec plus ou moins de mérite. Ce n'est pas à moi de les apprécier. Ils ont tous des beautés que je n'ai pas ; mais ils se sont interdit à eux-mêmes les ressources que j'ai trouvées dans la maniere dont j'ai envisagé le sujet.

J'y ai vu toute cette grande querelle de Rome et d'un Citoyen, si attachante dans l'Histoire. La difficulté étoit de ramener les événemens de plusieurs mois à la vraisemblance des vingt-quatre heures, et à l'unité dramatique. Je conçus l'idée de le tenter et l'espérance d'en venir à bout, à la lecture d'un passage de M. de la Motte, cité par M. de Voltaire, dans la Préface de l'Œdipe. « Je ne serois pas étonné » qu'une Nation sensée, mais moins amie des » regles, s'accommodât de voir Coriolan con-

» damné à Rome au premier acte, reçu chez
» les Volsques au troisieme, assiégeant Rome
» au quatrieme, &c.

» Premierement, répond M. de Voltaire,
» je ne conçois pas qu'un peuple sensé et éclairé
» ne fût pas ami des regles, toutes puisées dans le
» bon sens, et toutes faites pour son plaisir. »

On voit bien que M. de Voltaire écrivoit ainsi long-tems avant les nouvelles lumieres apportées par les législateurs d'aujourd'hui, qui témoignent un mépris si sublime pour le *bon sens*, et qui nous ont appris que le *génie* et la *raison* ne peuvent jamais se rencontrer ensemble.

M. de Voltaire ajoute : « Secondement, qui » ne sent que voilà trois Tragédies ? » J'avoue que, malgré le juste respect qu'on doit avoir pour une si grande autorité, je me suis trouvé, en lisant ce passage, d'un avis tout différent, et que la réflexion a encore affermi. Je vois bien là trois faits, trois événemens ; mais je n'y vois point *trois Tragédies*. Je crois même y voir l'impossibilité qu'aucun de ces faits, pris séparément et en lui-même, forme jamais une action dramatique. Au contraire, en approfondissant

l'idée de M. de la Motte, j'ai cru y découvrir le seul moyen de traiter un sujet regardé jusqu'alors comme intraitable (1), non pas en violant les regles (je n'ai pas assez *de génie* pour les mépriser); mais en rapprochant, en liant ces trois faits historiques, de maniere que n'étant plus que les parties successives et nécessaires d'une même action, naissant du caractere et des passions d'un même personnage, elles pussent, dans l'espace prescrit, arriver au même but, qui est la décision de la querelle entre Rome et

---

(1) Un des plus respectables amis qu'ait eus M. de Voltaire, lui demandoit un jour s'il n'avoit jamais pensé au sujet de Coriolan. *Il n'y a qu'une scene*, répondit-il. Tout le monde le croyoit comme lui; mais il croyoit aussi qu'on ne pouvoit pas faire une *Iphigénie* en Tauride. *Il n'y a point de dénouement*, disoit-il en plaisantant, *si ce n'est d'emporter la maison*. Il arrive quelquefois qu'un grand Artiste n'est frappé que de la difficulté, parce qu'il la sent mieux qu'un autre. Guymond de la Touche, plus hardi, a fait d'Iphigénie en Tauride une Piece dont en effet le dénouement est forcé et invraisemblable; mais qui d'ailleurs est simple, intéressante, tragique, et où l'on ne peut gueres desirer qu'un meilleur style.

Coriolan. Cette idée premiere une fois établie, tout s'est arrangé de soi-même. Il ne faut gueres plus de tems pour aller de Rome au camp des Volsques, qui est sous les murs, que pour passer d'un palais dans un temple, ou une prison, comme on se l'est permis plus d'une fois, sans que l'unité parût violée. La proximité des lieux sauve la vraisemblance, qui est le fondement de toute regle; et sans cette extension raisonnable, donnée à la loi, il auroit fallu se priver de plus d'un sujet très-heureux. C'est le cas d'appliquer ce vers de Boileau:

» Et de l'art même, apprend à franchir les limites.

Ce qui signifie qu'on peut transgresser la lettre de la loi, pourvu qu'on en conserve l'esprit. Restoit un point essentiel: c'étoit que le départ de Coriolan exilé fût tel, que sans faire pressentir son dessein, et sans annoncer sa vengeance (ce qui gâteroit tout), il laissât pourtant le Spectateur dans l'attente et l'inquiétude de ce qui doit arriver. Il falloit pour cela que son caractere, ses paroles, ses actions, le fissent assez connoître pendant les deux premiers actes,

pour qu'on fût bien persuadé que son exil ne finissoit pas la querelle, et que Coriolan opprimé, n'étoit pas vaincu. L'Histoire m'a fourni les premiers traits de ce tableau. Voici comme l'a tracé l'Abbé de Vertot, d'après les Historiens de l'antiquité.

« Le seul Coriolan, insensible en apparence » à sa disgrace, sortit de l'assemblée, avec la » même tranquillité que s'il eût été absous. Il » fut d'abord à sa maison, où il trouva sa mere, » appellée Véturie, et Volumnie sa femme, » toutes en larmes et dans les premiers transports » de leur affliction. Il les exhorta en peu de pa- » roles, à soutenir ce coup de la fortune avec » fermeté; et après leur avoir recommandé ses » enfans encore jeunes, il sortit sur le champ » de sa maison et de Rome, seul et sans vou- » loir être accompagné par aucun de ses amis, » ni suivi par ses domestiques et ses esclaves. » Quelques Patriciens et quelques jeunes Séna- » teurs l'accompagnerent jusqu'aux portes de la » Ville; mais sans qu'il lui échappât aucune » plainte. Il se sépara d'eux sans leur faire, ni » remercîment pour le passé, ni prieres pour » l'avenir. »

Ce sont là, dit Tite-Live, dans son style éloquent, les indices d'une ame profondément blessée, et qui porte un grand fardeau de ressentiment et de vengeance. *Vindictam et ingentem irarum molem ex alta cientis animi indicia.* Voilà le germe de cette scene des adieux, qui a produit un grand effet au Théatre.

Ce n'est pas la seule dont je sois redevable à l'Histoire; car je me plais à convenir que si le nouveau plan que j'ai suivi dans la Tragédie de Coriolan, m'a sauvé de toute ressemblance avec les pieces du même nom; il m'a mis à portée de tirer un grand parti des Anciens; ce qui est toujours un avantage réel pour les Modernes. Plutarque m'a fourni l'ouverture du troisieme acte. On ne sera pas fâché d'entendre parler cet Ecrivain, et de voir combien il m'a servi.

« En entrant chez Tullus, Coriolan alla droit » au foyer domestique, asyle des supplians, et » là il s'assit, la tête couverte, immobile et en » silence. Les esclaves du Général Volsque, » frappés d'étonnement, et appercevant je ne » sais quoi de grand et de majestueux dans sa » contenance, n'oserent pas le troubler. Ils al-

» lerent avertir Tullus qui étoit alors à souper. » Le Volsque se leve, vient trouver cet hôte » extraordinaire, et lui demande qui il est, et » ce qu'il veut. Alors Marcius se découvrant, » et après être resté un moment sans rien dire : » *Si tu ne me reconnois pas encore*, lui dit-il, *ou si* » *tu doutes de ce que tu vois, je vais te tirer d'incer-* » *titude. Je suis Caïus Marcius, qui ai fait tant* » *de mal aux Volsques. Le surnom de Coriolan que* » *je porte, suffit pour t'annoncer leur plus grand* » *ennemi, et c'est aussi la seule récompense qu'on* » *m'ait laissée. Tout le reste m'est enlevé par la* » *haine et l'injustice du Peuple, et la foiblesse du* » *Sénat. Banni par les Romains, je suis venu* » *m'asseoir en suppliant auprès de ton foyer, non* » *pas pour obtenir la vie : serois-je ici, si je crai-* » *gnois la mort? mais je brûle d'être vengé de ceux* » *qui m'ont banni, et je commence à l'être depuis que* » *j'ai mis Marcius entre tes mains. Si tu as le cou-* » *rage d'attaquer Rome, tu peux te servir de mon* » *malheur pour l'avantage de ton pays. Je combat-* » *trai nos ennemis communs, d'autant mieux que je* » *dois mieux les connoître. Si tu crains de leur faire* » *la guerre, je ne desire plus de vivre, et tu ne dois*

» pas laisser le jour à un ancien ennemi, si tu ne » veux pas qu'il te soit utile. »

Je n'ai fait que mettre en vers ce discours, où respire l'éloquence énergique et simple qui caractérise les Anciens, et je ne me suis permis que quelques légers changemens qu'exigeoit la différence de situation; car ici les Volsques sont en paix avec les Romains, et dans ma Tragédie ils sont en guerre.

Shakespéar est, je crois, le seul qui dans son Coriolan ait fait usage de cette scene historique. On m'a reproché, dit-on, de lui avoir emprunté mon troisieme acte.. On a supposé apparemment que je n'avois jamais lu Plutarque. D'ailleurs, il n'y a qu'à lire le troisieme acte du Poëte Anglois. On verra, cette scene exceptée, s'il ressemble au mien. Si j'avois trouvé dans son Coriolan quelque chose qu'on pût heureusement transporter sur notre Théatre, je l'aurois fait et je l'aurois dit; mais je n'ai pas été dans ce cas.

On voit à présent tous les avantages que m'a donnés mon plan; plusieurs scenes tracées dans l'Histoire, et qui ont paru théatrales; la facilité

de développer le caractere de Coriolan dans des situations successives, toutes différentes les unes des autres; d'inspirer de l'intérêt pour lui dès les premiers actes, en le montrant sous l'oppression; d'établir, dès le commencement, ce grand ascendant que sa mere a sur lui; de porter au cinquieme acte la scene où elle triomphe de ses ressentimens, et après laquelle on ne doit plus rien voir que la mort de Coriolan : voilà ce qui a dû enrichir un sujet où l'on s'obstinoit à ne voir qu'une scene.

Dans cette scene fameuse et si souvent traitée, j'ai encore appellé les Anciens à mon secours. Tite-Live m'en a fourni tout le commencement. Chez cet Historien, dont la narration est si souvent dramatique, Coriolan, à la vue de sa mere, veut se précipiter dans ses bras; elle le repousse avec une fermeté Romaine. « Avant » que je reçoive tes embrassemens, lui dit-elle, » apprends-moi si tu es mon fils ou mon ennemi, » si je suis ici ta mere ou ta captive.... As-tu » bien pu ravager un pays qui t'a donné le jour » et qui t'a nourri? Malgré toute la fureur qui » t'animoit, comment à la vue des murs de

» Rome, ne t'es-tu pas dit à toi-même : C'est » dans l'enceinte de ces murs que sont mes » Dieux Pénates, mes enfans, mon épouse, » ma mere ! Donc, si je n'avois pas mis un fils » au monde, Rome ne seroit pas assiégée ! Si je » n'avois pas un fils, je serois morte libre dans » ma patrie libre, &c. »

Elle lui parle ensuite de son épouse et de ses enfans qui l'ont accompagnée. J'ai cru devoir retrancher tous ces accessoires, dont je n'avois pas besoin, et qui forment tous des scenes identiques. De plus, il n'y a pas de raison valable pour que Marcius accorde à sa mere ce qu'il a refusé à son épouse. Il ne faut dans un Drame que les personnages nécessaires à l'action. Quant aux enfans, on sait combien l'on a abusé depuis quelques années de ce ressort facile et postiche. Dans quelque sujet que ce soit, dès qu'on voudra fléchir quelqu'un, il est trop aisé d'amener ses enfans. *Athalie* et *Inès* auroient dû nous apprendre que, pour mettre avec succès un enfant sur la scene, il faut qu'il tienne essentiellement au sujet.

J'ai supposé que la femme et les fils de Corio-

lan n'étoient plus, pour deux raisons : d'abord, parce qu'il seroit naturel qu'ils accompagnassent Véturie, et que pour la vraisemblance il faudroit les faire venir avec elle, quoique dans le fait ils ne fussent propres qu'à affoiblir et partager l'intérêt ; ensuite, pour donner plus de force à l'amour filial, en rassemblant sur Véturie toutes les affections de Coriolan.

Enfin, si cet Ouvrage, dont le succès est dû principalement aux grands talens de l'Acteur qui a joué Coriolan avec tant de sensibilité et d'énergie, mérite de rester au Théatre, les Amateurs de l'Art me sauront peut-être quelque gré d'avoir ajouté une Tragédie au très-petit nombre de celles où l'on est parvenu à intéresser sans amour.

SUJET
DE CORIOLAN.

CAÏUS MARCIUS, d'une famille Patricienne, surnommé Coriolan, depuis la prise de Corioles, Ville des Volsques où il entra le premier l'épée à la main, s'est rendu célebre par sa valeur et ses exploits, qui le font regarder comme le soutien de sa Patrie et la terreur des ennemis de Rome. Mais attaché au parti du Sénat par sa naissance et par ses principes, constamment opposé aux Tribuns, il est devenu odieux au peuple qui lui a refusé le Consulat. Aigri par ce premier affront, il s'est emporté avec violence dans le Sénat contre les Chefs de la faction Plébéïenne qui l'accuse devant le peuple et le fait exiler. Coriolan, qui n'a consenti à paroître devant ses Juges que par égard pour sa mere qui l'en a prié, vient prendre congé d'elle et de son ami Volumnius, et il leur fait ses adieux, sans

proférer un mot de menace; mais avec toutes les marques d'une fureur qu'il renferme, et qui n'en est pourtant que plus terrible. Seul et déguisé, il sort de Rome et va droit au camp de Tullus, Général des Volsques, qui, à la faveur des divisions qui partagent Rome, sont venus camper jusques sous ses murs, sans que les Consuls osent sortir pour les repousser. Coriolan se découvre à Tullus, qu'il a vaincu plusieurs fois; mais qui, le regardant comme un présent des Dieux qui veulent favoriser les Volsques et humilier les Romains, le reçoit avec joie, le présente à ses concitoyens, et même partage avec lui le commandement. Coriolan leur communique son audace et sa fureur, les mene contre les Romains, force leur camp et les oblige à se réfugier dans Rome. Le Sénat épouvanté lui députe Volumnius, son ami, qui essaie inutilement d'en obtenir une paix honorable. Dans ce même moment, les Volsques, enivrés de la gloire de Coriolan, et irrités contre Tullus qui n'a pas voulu le suivre à l'attaque de Rome, après le combat, destituent celui-ci du commandement qu'ils déferent tout entier au

seul Marcius. L'implacable Romain se prépare à l'assaut, lorsque sa mere Véturie paroît, et, s'armant contre lui de tout le pouvoir de la tendresse maternelle et de tous les traits de la douleur et du désespoir, fléchit enfin ce fier ennemi, qui ne peut céder qu'à sa mere. Il entre dans le Conseil des Volsques, veut les porter à la paix, et déclare qu'il ne peut se résoudre à détruire sa Patrie. A ces mots, Tullus et ses amis le traitent de transfuge et de perfide, fondent sur lui l'épée à la main et le percent de coups. Le Conseil se sépare, et quelques soldats Romains amenent Coriolan, qui vient mourir dans les bras de sa mere.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR CORIOLAN.

Cette Piece a eu l'avantage honorable de passer avant son tour, à cause d'une circonstance intéressante. Le très-long et très-rigoureux hiver de cette année ayant beaucoup fait souffrir les pauvres de la Capitale et ceux des Provinces, par la disette de travaux et la cherté des choses de premiere nécessité, tous les Spectacles se sont empressés à donner chacun une représentation, dont le produit devoit être employé en aumônes. Les Comédiens François, desirant obtenir une forte recette pour la consacrer à cet emploi, ont voulu offrir une nouveauté capable d'attirer une grande affluence de Spectateurs. C'étoit le tour d'une Comédie en cinq actes; et *Le Jaloux*, de M. Rochon de Chabannes, ou *Le Mariage de Figaro*, de M. Caron de Beaumarchais, étoient les

les deux plus prochaines Comédies du Répertoire, qui n'attendoient que d'être sues pour paroître. L'une ou l'autre auroit eu l'honneur de contribuer au soulagement des pauvres; mais la Tragédie de Coriolan, mise à l'étude en même tems que ces deux Comédies, a été plutôt apprise, et a valu la préférence à M. de la Harpe. Flatté de pouvoir seconder les Comédiens dans leurs vues de bienfaisance, aussi-tôt qu'il a su le choix qu'ils faisoient de sa Piece, il a déclaré qu'il sacrifioit sa part d'Auteur sur cette premiere représentation. Le concours de Spectateurs a été prodigieux : il a fallu faire sortir les Musiciens de l'orchestre, et même en ôter leurs pupîtres. Le Public s'y est porté en foule ainsi qu'au Théatre, où dans chaque coulisse, au fond de la scene et sur les côtés, il y a eu un nombre immense de personnes de la plus haute distinction, debout pendant tout le spectacle. La Tragédie a eu un très-grand succès, et la recette est montée à 109,83 livres.

Tous les rôles de cette Piece ont été remplis d'une maniere satisfaisante; et quoique Madame Vestris fût fort incommodée ce jour-là

d'un rhume de poitrine qui la fatiguoit horriblement, elle a montré, dans Véturie, une sensibilité profonde et déchirante, sur-tout dans les belles scenes avec son fils. M. Vanhove a eu toute la dignité d'un Sénateur Romain, sans oublier que Volumnius qu'il représentoit étoit l'ami de Coriolan. M. de Saint-Prix, dont les jeunes talens donnent de grandes espérances, a fort bien rendu les différentes impressions de générosité, de dépit et de ressentiment qui animent Tullus dans les diverses situations où il se trouve. Mais on ne peut accorder assez d'éloges à M. de La Rive. Il n'est pas possible d'être plus beau que lui dans Coriolan. La fierté, l'ironie, la colere, la tendresse se peignent à grands traits sur son visage, et toutes ces passions acquierent leur plus haut degré d'énergie dans l'étonnante explosion qu'il leur donne.

La santé de Madame Vestris ne lui permettant pas de jouer le rôle de Véturie aux représentations suivantes, Mademoiselle Thénars s'en est chargée, et y a mérité et obtenu des applaudissemens jusqu'à la douzieme, après laquelle l'Auteur a cru devoir retirer la Piece.

Cette Tragédie a été fort louée et fort critiquée. M. de La Harpe a reçu beaucoup de Pieces de vers, dont plusieurs ont été imprimées dans les Journaux. La louange a pris toutes les formes, jusqu'à celle de la *Charade*, genre bizarre et même un peu trivial, sur-tout pour louer une Tragédie. Cependant nous croyons devoir rapporter celle-ci, parce qu'elle est bien faite, et à cause de sa singularité. Elle est d'un M. Arnault, qui l'a fait insérer au Mercure, n°. 18 de cette année. Il n'est pas difficile de deviner que le mot est le nom de l'Auteur de Coriolan, et qu'elle a trait au sacrifice qu'il a fait de sa part à la premiere représentation de cette Piece.

« Mon premier en harmonie
» Tient sa place avec honneur;
» Mon second par sa mélodie,
» D'un Roi, jadis, a calmé la fureur.
» Douze fois couronné vainqueur,
» Mon tout, célebre Sectateur
» De l'humaine Philosophie,
» Pour l'indigent noblement sacrifie
» Le prix que refuse son cœur,
» Et que l'on doit à son génie. »

Le N°. 13 du Mercure nous fournit la piece

de vers suivante, qui est de M. Bodard, du Musée de Paris.

« Je l'ai vu ce fameux banni
» Dont le Sénat craignit les armes.
» Toutes les mains ont applaudi,
» Tous les yeux ont versé des larmes.
» Reçois le prix de tes travaux :
» Que manque-t-il à ta victoire,
» Quand, prévenu par neuf rivaux,
» Ils n'ont écrit que pour ta gloire ?
» Poursuis. Du Théatre François
» Ranime la splendeur mourante.
» Aspire à de nouveaux succès ;
» D'une touche fiere et savante
» Dessine encor d'autres portraits,
» Méprise l'impuissante envie
» Et le fiel de son encrier ;
» Elle aime à flétrir le laurier
» Qui couvre le front du génie. »

Nous trouvons encore dans le même Journal, N°. 16, ces vers de M. Baudrais.

« Tu triomphes de neuf Rivaux,
» Qui voulurent en vain enrichir notre scene
» De l'un des plus grands traits de la fierté Romaine ;
» Et sous tes vigoureux pinceaux,

» Tu fais revivre ce Héros
» Qui sut vaincre le Volsque aux champs de Coriole,
» Et qui fut des Romains la terreur et l'idole.
» Nous partageons ses maux et son ressentiment :
» A nos cœurs déchirés ses fureurs savent plaire.
» L'affront qu'il essuya nous indigne ; et, pourtant,
» Quand nous voyons pleurer sa vertueuse mere,
» Nous perdons avec lui toute notre colere,
» Nous pleurons.... Ah ! voilà les infaillibles droits
» De la Nature simple, éloquente à la fois,
» Que rien ne peut détruire et que rien ne remplace.
» L'Art perd tous ses efforts s'il ne nous la rend pas ;
» Ses prestiges pour nous sont bientôt sans appas :
» Il ne peut émouvoir ; il fatigue et nous glace.
» En dépit de tes détracteurs,
» Coriolan par toi reprend toute sa gloire.
» Oui, la Harpe, tu peux dès ce moment le croire :
» Qu'opposeroit l'envie aux suffrages des cœurs ? »

Toutes les critiques qui ont été faites de cette Piece portent, à peu près, sur les mêmes objets. Nous nous contenterons, pour les faire connoître, de rapporter ici une Lettre de M. de La Harpe, insérée au Mercure, N°. 14 de cette année, et dans la seconde édition de sa Piece, avec une Réponse à cette Lettre, par l'Auteur du premier Extrait de Coriolan au Mercure ;

N°. 11, et des Réflexions de M. de La Harpe sur cette Réponse.

Aux Rédacteurs du Mercure.

MESSIEURS,

Je crois devoir répondre dans votre Journal à l'Anonyme qui a bien voulu se charger d'y rendre compte de *Coriolan.* Quoiqu'il soit très-possible de cacher des intentions malignes sous les apparences de la politesse, je suis persuadé que c'est par un motif de bienveillance qu'il a pris sur lui de m'avertir des fautes qu'il a cru voir dans mon Ouvrage; et c'est aussi par un motif de reconnoissance que je me propose de lui montrer les erreurs que je crois appercevoir dans sa Critique. C'est une petite discussion devant les Juges de l'Art; ils prononceront entre nous deux.

Je ne dirai rien du reproche que me fait l'Anonyme, d'avoir violé l'unité de tems et de lieu. Je le renvoie à ma Préface, où je me flatte d'avoir prouvé à tous les gens de bonne foi, ce qui l'étoit déja pour les connoisseurs, que je n'avois

point violé l'esprit de la Loi. Si l'Anonyme ne trouve pas mes raisons bonnes, il faut, pour les détruire, qu'il en donne de meilleures: Je viens tout de suite à ses observations sur la marche et le plan de l'Ouvrage. Selon lui, j'ai ôté à l'action *sa vraisemblance et son plus grand intérêt.* Ecoutons-le.

« Ce qui *attache* dans ce fait historique, ce » qui doit au Théatre lui donner un caractere im» posant, c'est de voir le fier Coriolan exercer » contre Rome une vengeance *progressive* et im» placable ; c'est de voir un seul homme faire » expier un seul affront *par une chaîne de cala» mités ;* c'est de voir un Guerrier offensé punir » la superbe Rome, la réduire au dernier soupir, » forcer son orgueil à l'humiliation, à la priere, » faire tomber à ses genoux cette *Reine du monde.* » Mais quand je vois Coriolan quitter la scene » vers la fin du troisieme acte, pour aller com» battre les Romains, et que dès le quatrieme, » Rome envoie un de ses *Consuls* pour lui de» mander grâce, rien ne m'intéresse ; plus d'il» lusion. Comment me persuadera-t-on qu'une » vengeance aussi implacable que celle de Corio-

» lan, soit déja *assouvie*, qu'un orgueil aussi in-
» domptable que celui de Rome soit abaissé ?
» Avant que je conçoive Rome aux genoux d'un
» Citoyen rebelle, il faut qu'on m'ait fait voir ses
» murs prêts à s'écrouler; il faut enfin que j'aie
» vu sa destruction prête à se consommer, avant
» de croire à son abaissement. »

Voilà de belles phrases, qui malheureusement ne sont pas de bonnes raisons. Que bien des Lecteurs se laissassent séduire par ce langage oratoire, je n'en serois pas étonné; mais on le sera peut-être, quand je vais démontrer avec la derniere évidence, qu'il n'y a pas une idée qui ne soit absolument fausse, contraire à tout principe, à tout effet théatral, et que ces phrases, bien analysées, offrent presque autant d'erreurs que de mots. Cela ne corrigera pas les Critiques inconsidérés; mais cela peut apprendre le cas qu'on en doit faire.

D'abord, qu'est-ce que l'Anonyme entend par une *vengeance progressive ?* C'est apparemment une vengeance dont les effets vont toujours en croissant. Eh bien! cette phrase, dans l'application, est vuide de sens. Il faudroit donc,

selon lui, que d'acte en acte les Romains fussent plus malheureux, et Coriolan plus implacable ; car il est impossible que le Critique veuille dire autre chose. Or, je le prie de m'apprendre comment on peut, dans le cours d'une action théatrale, faire entrer cette *chaîne de calamités* qui lui paroît une si belle chose. Je conçois bien que dans l'Histoire on peut prendre des villes, gagner des batailles et affamer une Capitale ; mais dans une Tragédie, c'est avec tout cela qu'on fait des entre-actes, et pas une scene. Coriolan pourroit battre les Romains quatre fois au lieu d'une, tuer leurs Consuls, &c. L'action dramatique n'auroit pas fait un pas. Le fond de la situation est toujours la même. C'est toujours Rome vaincue et Coriolan vainqueur ; c'est toujours l'une qui supplie et l'autre qui refuse, et la *vengeance progressive* ennuiera bientôt, parce qu'il n'y aura, ni un nouveau ressort, ni un nouvel obstacle, ni un nouveau moyen. C'est pourtant cette *vengeance progressive* qui seule peut *attacher* l'Anonyme. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'avec cette façon de penser, il ne trouve pas excellens tous les Coriolans qu'on

a faits ; car ils sont tous plus ou moins tracés sur le plan qu'il demande.

L'Anonyme se plaît à voir *aux genoux de Coriolan cette Reine du monde.* Je réponds que fût-ce la *Reine du monde*, elle ne doit pas être trop long-tems *à genoux.* Mais ici le Critique est tombé dans la même inadvertance que presque tous les Auteurs des Coriolans ; ils ont tous vu Rome comme au tems de César, et ne parlent que de l'*Univers* et du *monde aux fers*, &c. Il faut sans doute qu'elle ait déja l'orgueil que doivent lui donner ses victoires, sa liberté et ses oracles ; mais il falloit se souvenir que Rome n'étoit alors qu'une très-petite République, combattant dans un coin de l'Italie contre les Tribus Volsques. On peut voir, par cet exemple, qu'il est également commun d'écrire et de juger sans réflexion.

Mais voici bien pis. L'Anonyme ne *s'intéresse* plus à rien, et n'a plus d'*illusion*, du moment où l'on n'emploie que deux actes à fléchir Coriolan ; il ne peut *se persuader qu'une vengeance aussi implacable soit déja assouvie.* Et moi, j'ai peine à me persuader qu'on rassemble autant de contre-

sens dans un seul mot; ils sont remarquables. Et où donc a-t-il pris cette étrange idée que la vengeance de Coriolan doit être *assouvie ?* Mais si elle étoit *assouvie*, il ne la sacrifieroit pas. S'il avoit fait à son gré assez de mal aux Romains, il n'auroit rien à accorder à sa mere ; s'il étoit déja las de haïr, il n'y auroit aucun mérite à le fléchir. L'Anonyme veut apparemment qu'il se rende de lassitude. *Assouvie !* ce mot seul détruit tout ce qu'il y a de plus intéressant dans ce sujet ; et c'est ainsi qu'on juge et qu'on critique !

Si vingt ans de réflexions et d'études me donnoient le droit d'instruire l'Anonyme sur l'Art du Théatre, je lui dirois : Vous êtes si loin de la vérité, que, pour produire un grand effet dans la scene où Véturie parvient à fléchir son fils, il faut précisément tout le contraire de ce que vous demandez. Plus l'injure sera récente, plus Coriolan sera bouillant encore des premiers transports de sa haine et de son ressentiment, et plus la scene deviendra théatrale : ramener un personnage de très-loin et en très-peu de tems, voilà le triomphe de l'Art, voilà ce qui produit une vraie péripétie, et c'est ce qui avoit frappé

tant d'Auteurs dans le sujet de Coriolan. Qu'au moment où il voit sa mere, il brûle de consommer une vengeance que tout semble lui assurer, et que pourtant l'autorité et la douleur maternelles, et l'éloquence de la nature paroissent assez fortes pour rendre son changement vraisemblable ; voilà ce que prescrit l'Art Dramatique, et ce qu'attesteront tous les connoisseurs dans cet Art, regardé comme le plus difficile de tous, parce qu'il demande et l'imagination la plus vive, et l'esprit le plus juste.

L'Anonyme ne veut pas croire à l'*abaissement* de Rome, avant d'*avoir vu ses murs prêts à s'écrouler*. J'avois cru qu'il suffisoit d'une victoire remportée sous ces mêmes murs par un homme tel que Coriolan, pour que Rome pût s'abaisser devant un de ses citoyens, qu'elle se repentoit déja d'avoir outragé. L'Anonyme auroit voulu peut-être cinq ou six assauts ; cela est beaucoup plus héroïque ; mais s'il n'est pas content de moi, il le sera bien moins des Romains. S'il se donne la peine d'ouvrir l'Histoire, il sera bien autrement scandalisé, quand il verra qu'ils ne combattirent même pas, qu'ils laisserent Coriolan

prendre

prendre une douzaine de villes, et venir camper devant Rome sans que les Consuls osassent en sortir. Que dira-t-il alors de la *Reine des Nations* ? Il ne voudra pas plus *croire* à la vérité qu'à la vraisemblance ; il ne *concevra* pas plus les Historiens que le Poëte Tragique. Il faut pourtant qu'il *se persuade* qu'il suffit d'un seul homme pour opérer ces sortes de révolutions, et que la tête tourne facilement à ceux qui ont une grande faute à se reprocher. C'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans ces vers :

L'horreur est dans nos murs ; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par ses remords, ce Peuple sans appui
S'accuse, et croit le Ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.

Voilà précisément où en étoient les Romains.

Nous ne dirons rien, poursuit l'Anonyme, *de l'assassinat de Coriolan*. Eh ! qu'en diroit-il ? C'est le seul dénouement possible ; il est historique, nécessaire, et motivé par tout ce qui

précéde. Il est très-vrai qu'à la premiere représentation, le récit de cette mort étoit amené trop *brusquement*. Cette faute étoit réelle; mais heureusement très-aisée à réparer. Une scene de douze vers a suffi pour annoncer le danger de Coriolan, et le Public en a paru satisfait. C'est à propos de cette correction, que le Critique, pour s'égayer, voudroit qu'on ne donnât au Public que des canevas qu'on rempliroit à volonté. Je lui répondrai sérieusement qu'il pousse la sévérité un peu loin, s'il ne permet pas que le jour de la représentation éclaire l'Auteur sur des fautes légeres; que Racine lui-même a retranché des scenes entieres dans Andromaque et Britannicus; que Voltaire a changé à la représentation tout le second acte de Brutus, une partie de celui de Tancrède, une partie du troisieme acte de Mahomet, beaucoup de scenes de Sémiramis, &c. Si les Maîtres nous ont donné cet exemple, pourquoi nous autres chétifs n'aurions-nous pas la permission de le suivre?

Mais comme il est permis à chacun d'énoncer son vœu, le beau plan que me proposoit tout-à-

l'heure l'Anonyme, me met, je crois, dans le cas d'exprimer aussi ce que je desirerois d'un Critique. Je voudrois donc, quand un homme d'esprit entreprend la critique d'un Ouvrage dont l'Auteur ne lui paroît pas tout-à-fait imbécille, qu'il pût se *persuader* que cet Auteur, avant de donner une Piece au Théatre, l'a méditée au moins quelque tems; qu'il a considéré le sujet sous tous les aspects; qu'il a pesé, autant qu'il étoit en lui, les moyens, les effets et les difficultés; qu'il est très-naturel que quelque partie de l'édifice bâti dans son imagination ait échappé à son jugement, et frappe les yeux des Spectateurs et des Juges : mais que pour lui proposer du jour au lendemain un ensemble tout contraire au sien, quoique ce dernier ait été applaudi par le Public; pour lui dire en quelques lignes oratoires et magistrales comment il auroit dû faire, il faut ou de bien grandes lumieres, ou une bien grande confiance. Par malheur, l'un est un peu plus commun que l'autre, et c'est à ce propos que Racine dit si judicieusement dans la Préface de Britannicus, « qu'un » Censeur tire quelquefois plus de vanité d'une

» critique fort mauvaise, qu'un Auteur n'en tire
» d'une assez bonne Piece de Théatre. »

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, &c.

15 *Mars*. DE LA HARPE.

Réponse à la Lettre précédente.

J'ai bien peur qu'en lisant cette Lettre, on ne dise à M. de la Harpe : *Jupiter, tu te fâches*. Je crois au moins qu'on ne sera ni charmé ni surpris du ton qui regne dans sa réponse, et l'on conviendra qu'il vaut mieux le souffrir que de l'imiter. Quant aux raisons qu'il donne pour combattre ce que j'avois écrit lors de la représentation de sa Tragédie, comme il me semble qu'elles ne détruisent rien, je crois n'avoir rien à défendre, et je renvoie à l'Extrait que M. Imbert vient de donner de cet Ouvrage.

Je me contenterai de relever un seul trait de sa réponse. M. de la Harpe dit que si la vengeance de Coriolan étoit assouvie, il n'auroit rien à sacrifier à sa mere. Cette raison est spécieuse ; ce qu'il ajoute fait voir à quoi se réduit sa justesse. « Plus l'injure sera récente, continue » M. de la Harpe, plus Coriolan sera bouillant

» des premiers transports de sa haine et de son » ressentiment, et plus la scene sera théatrale. » Dans ce principe, si M. de la Harpe faisoit fléchir Coriolan en quittant les Tribuns qui viennent de le condamner, c'est-à-dire, avant même de le faire sortir de Rome, la scene seroit encore plus théatrale; *car l'injure seroit plus récente*, et Coriolan encore *plus bouillant des premiers transports de sa haine et de son ressentiment*. Mais que deviendroit alors l'histoire de Coriolan? Toujours sera-t-il vrai de dire que le seul moyen dramatique de me faire croire sa haine difficile à apaiser, c'est de me la montrer durable et opiniâtre. Ceci devroit engager M. de la Harpe, quand il défend ses Ouvrages, à se défier un peu plus de sa logique et *de ses vingt ans de réflexions et d'études*. Je viens de relever ce qu'il y a de plus fort de raison dans sa réponse, et cela doit prouver qu'il lui seroit encore plus facile de faire une meilleure Tragédie de *Coriolan*, que de justifier celle qu'il a faite.

Réflexions de M. de la Harpe, sur la Réponse précédente.

C'est une maxime des Journalistes et de ceux qui combattent sous leurs enseignes, que, si l'on ne peut avoir raison, il faut au moins parler le dernier, et c'est un avantage dont ils sont toujours sûrs. Il seroit en effet trop humiliant pour des gens qui s'érigent en Juges et en Juges infaillibles, de demeurer sans réponse; et dussent-ils n'avoir rien à dire qui ait le sens commun, ils tiennent pour certain qu'il vaut encore mieux être absurde, que de rester muet.

Je conçois qu'en effet il est dur pour l'Anonyme, qui avoit pris si gratuitement le ton d'un maître, d'être convaincu de tant de bévues d'écolier, si évidemment démontrées, qu'il n'essaie pas même de les justifier. Mais quand on manque de force, il faut payer d'adresse; et après avoir réfléchi pendant trois semaines aux moyens d'échapper à la vérité accablante, il s'est dit à lui-même: Si je puis infirmer, au moins en apparence, l'argument le plus victorieux de cette Lettre, j'aurai l'air d'être au-dessus de tout le reste, et je m'échapperai triomphant.

Tout le monde connoît cette maniere d'attaquer un principe, en faisant voir qu'il entraîne une conséquence nécessaire et inadmissible. Telle est l'arme dont l'Anonyme veut se servir; on va voir comment il sait la manier.

J'avois avancé ce principe : *Plus l'injure sera récente, plus Coriolan sera bouillant des premiers transports de son ressentiment*, *plus* LA SCENE sera théatrale. (Je prie le Lecteur de faire attention à ce mot, LA SCENE : il s'agit de celle où Véturie fléchit et désarme son fils.) Voici maintenant comme argumente l'Anonyme : « Dans ce principe, si M. de la Harpe faisoit » *fléchir* Coriolan en quittant les Tribuns qui » viennent de le condamner, c'est-à-dire, avant » même de le faire sortir de Rome, LA SCENE » seroit encore plus théatrale ; mais que devien» droit l'histoire de Coriolan ? »

C'est bien là le cas de répéter ce que j'ai dit quelquefois de mes adversaires : Si je ne suis pas confondu par leurs raisonnemens, je le suis bien de leur déraison. En effet, pour que le ridicule de cet étrange sophisme saute aux yeux, il n'y a qu'à rétablir les idées nécessairement liées à ce

mot LA SCENE, et alors il se trouvera que l'Anonyme raisonne ainsi. « Si M. de la Harpe » faisoit *fléchir* Coriolan avant même de sortir de » Rome (c'est-à-dire, dans un moment où il » ne peut pas même être question de le *fléchir*,) » LA SCENE (celle où Véturie parvient à désar- » mer la vengeance de son fils, Général des » Volsques et vainqueur des Romains,) seroit » encore plus théatrale ; (car alors Véturie flé- » chiroit son fils avant d'avoir rien à lui deman- » der, le désarmeroit avant qu'il fût armé, lui » demanderoit la paix avant qu'il eût fait la » guerre, et la grace des Romains avant qu'il » les eût vaincus.) »

Tel est, en bonne logique, l'argument de l'Anonyme. C'est ainsi qu'il réduit un adversaire à l'absurde : c'est en tirant une conséquence fondée sur une supposition évidemment impossible.

J'ignore et ne puis même soupçonner quel est l'Anonyme, qui, sans doute, n'a pas envie de cesser de l'être : je crois lui devoir une justice ; c'est que lui-même n'est sûrement pas dupe de ses mauvais raisonnemens. Mais comment ne

comprend-on pas qu'il est beaucoup moins honteux d'avoir tort, que de se défendre de si mauvaise foi? Pour moi, quand je suis obligé de réfuter des inconséquences si palpables, j'ai presque honte d'avoir raison.

Vers de M. des Tournelles à M. de la Harpe, sur les Critiques que l'on fait de Coriolan, et imprimés à la suite de la seconde édition de cette Piece.

Si ton Coriolan, qu'on admire et qu'on aime,
Le front ceint de lauriers, trouve des détracteurs,
Faut-il être étonné de ces viles clameurs?....
De l'Empire Lettré Coriolan toi-même,
Supporte avec courage un pareil attentat;
Et, par le plus risible organe,
Quand des Rimeurs jaloux la plèbe te condamne,
Sois sûr, en ta faveur, d'avoir tout le Sénat.
Toujours Zoïle vit, toujours des gens sans titres,
Des talens et du goût se diront les arbitres.
Eh! n'ont-ils pas proscrit l'Auteur d'Héraclius,
Et le pere de Phedre, et celui de Brutus?
Devant ces Tribuns de Collége,
A ton tour, Proscrit généreux,
Parois environné de tant d'esprits fameux,
« Quel Poëte jamais eut un si beau cortége? »

conservât son caractere jusqu'à la fin de la Piece. Il a déféré à cet avis ; mais nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos Lecteurs la premiere maniere dont elle finissoit, sinon aussi vraisemblablement, du moins, plus moralement.

SCENE DERNIERE.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, *deux femmes Romaines*, CORIOLAN, *porté par des Soldats*.

VÉTURIE.

« Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux !
» Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée !....

CORIOLAN.

» Ne vous reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée.
» Ah ! je la méritois.... j'ai trahi mon payś.
» J'ai voulu m'en venger, et les Dieux m'ont appris
» Qu'ils ne pardonnent point cette vengeance impie....
» Je l'avois abjurée, et mon trépas l'expie.
» Heureux, en succombant sous de barbares mains,
» Que mon sang ait encor coulé pour les Romains !
» Trop heureux, en mourant, de sauver ma patrie !

VÉTURIE.

» A quel prix ! juste Ciel !

CORIOLAN.

» Vous, que j'ai tant chérie,
» Vivez, ma tendre mere !.... Et vous, Volumnius,
» Ne craignez plus le Volsque.... il n'a plus Marcius.
» Son

» Son infâme attentat a souillé sa victoire ;
» Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

» Puisse Rome sur lui venger votre trépas !

CORIOLAN.

» Je le sens approcher.... Malgré ma faute, hélas !
» Que toujours ma mémoire à tous les deux soit chere...
» Je meurs... encor Romain... dans les bras de ma mere.

(*Il expire.*)

CATALOGUE
DES TRAGÉDIES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
DE CORIOLAN.

CORIOLAN, Tragédie en cinq actes, avec des chœurs, par Alexandre Hardy, représentée en 1607; imprimée à Paris dans le second volume des Œuvres de l'Auteur, avec un Avis au Lecteur, et dédiée au Duc d'Alluyn en 1625, chez Jacques Quesnel, *in*-8°.

Hardy n'a pas manqué de faire entrer dans sa Piece une histoire complette de Coriolan, depuis son bannissement de Rome, jusqu'à sa morr. Voici comment il a rendu ce dernier événement. Amphidie, Général des Volsques, interroge Coriolan.

AMPHIDIE.

« N'as-tu (sollicité de prieres de femme)
» A notre armée enjoint une retraite infâme?

CORIOLAN.

» Las! je ne sache aucun de vous qui n'eût fléchi,
» Et par la pitié de son devoir gauchi.

AMPHIDIE.

» Vous voyez qu'il confesse à plein sa perfidie?

LE CHŒUR.

» Le traître n'a que trop notre tête étourdie
» D'inutiles discours, trop mérité la mort,
» Que nous lui donnerons sur le champ d'un accord.

CORIOLAN.

» Au secours, mes amis, à l'aide, à l'homicide!

LE CHŒUR.

» Trébuche, déloyal! au fleuve Achérontide:
» Va trahir de Pluton les mânes, si tu peux....

» De tous ceux qui, parmi nous, ont traité ce sujet, » dit M. Gudin de la Brenellerie, dans sa dissertation sur » les Tragédies de Coriolan, Alexandre Hardy est le seul » qui se soit distingué de son tems par ses vers, et qui » ait laissé quelque nom. Il donna cette Tragédie sous » le regne de Henri IV., dans un tems où l'art du » Théatre étoit absolument inconnu. Sa Piece, qui » contient plusieurs actions, se passe en plusieurs lieux » et embrasse plusieurs mois. Elle est absolument sans » art: ce n'est que l'histoire de Coriolan, telle que Plu- » tarque nous l'a transmise. Dans le premier acte, il » est banni de Rome par le Peuple. Dans le second, il » est à Antium, chez le chef des Volsques qui lui fait » donner le commandement. Dans le troisieme, il » reçoit, sous les murs de Rome, les Ambassadeurs » du Sénat. La premiere partie du quatrieme acte se

» passe à Rome. Valerie engage toutes les Matrones de » cette ville à s'aller jeter aux pieds de ce Vainqueur. » La seconde partie se passe dans le camp des Volsques: » leur Général humilié, jaloux, se repent et veut se » venger de la gloire de Coriolan. Dans la troisieme » partie de cet acte, la scene retourne à Rome; toutes » les Matrones partent avec la mere et la femme de » Coriolan. Enfin, dans la quatriéme partie, la scene » revient au camp des Volsques: toutes ces femmes y » arrivent; et Coriolan, voyant sa mere, se rend sans » combat et sans résistance. Dans le cinquieme acte, » il est assassiné à Antium, en plein Sénat; et la scene, » delà, passe à Rome où un Messager vient raconter à » Véturie la mort de son fils, que le spectateur a déja » vue en action; car ce meurtre se fait sur le Théatre.»

Le véritable Coriolan, Tragédie, dédiée au Cardinal de Richelieu, par Chapoton; représentée par la Troupe Royale, en 1638, et imprimée; avec un Avis au Lecteur, quelques poésies et une estampe de Brebatte, à Paris, la même année, chez Toussaint Quinet, *in*-4°.

Cette Piece contient toute l'histoire de Coriolan, sa querelle avec les Sénateurs, son exil, ses victoires sur les Romains, le pardon qu'il leur accorde, et sa mort.

L'Auteur étoit si persuadé du mérite de cet ouvrage, qu'il regardoit (disoit-il, dans son avis au Lecteur) comme superflu d'en faire l'apologie. Il avouoit seule-

ment « qu'il pourroit être blâmé de s'être éloigné, en » quelque part, des regles nécessaires à la perfection » du Poëme dramatique, comme, entr'autres, celles » des vingt-quatre heures, l'unité de lieu, &c... La » vie de Coriolan est telle qu'à moins d'en prendre les » plus beaux endroits, l'on n'en sauroit faire un sujet » agréable au Théatre... En tout cas, si j'ai péché, j'ai » l'honneur de faillir avec quantité d'illustres personnes, » qui, dans leurs plus beaux ouvrages, en ont modéré » l'austérité par le mépris qu'ils ont fait des regles. »

Chapoton proteste que c'est son coup d'essai, et l'on peut dire que ce n'est pas un coup de maître, car rien ne rachete les défauts de ce Poëme. La versification en est pitoyable. En voici un échantillon. A la derniere scene du cinquieme acte, Coriolan se trouve obligé de répondre aux accusations d'Amphidie. Comme le Sénat des Volsques paroît pencher vers la clémence, Amphidie se leve avec Phidias, qui porte le premier coup sur Coriolan, et dit :

PHIDIAS.

» Gardes, approchez-vous ; venez me secourir...
» Tu ne peux éviter, méchant ! il faut mourir.

(Il le frappe.)

CORIOLAN.

» Quoi ! dans un lieu sacré me traiter de la sorte !

PHIDIAS.

» Si la peste l'infecte, il faut bien qu'elle en sorte.

CORIOLAN.

» Pouvez-vous me punir si rigoureusement ?

PHIDIAS.

» Les Dieux t'envoient par moi ce juste châtiment.

CORIOLAN, *à Amphidie.*

» O vous qui m'aimiez tant, généreux Amphidie !
» Hélas ! ne trempez pas à cette perfidie ;
» En faveur de Fabrice ayez soin de mon sort !

AMPHIDIE.

» Si, par tes trahisons, devant Rome il est mort,
» Sache que, sur le champ, il faut que cette épée
» T'immole à son tombeau.

CORIOLAN.

Dieux ! ma trame est coupée !

AMPHIDIE.

» Reçois encor ce coup : il ne te nuira pas,
» Puisqu'il doit avancer l'heure de ton trépas.
» . . . .

CORIOLAN.

» Avant que le trépas me prive de la vue,
» Sachez que votre Chef, par cette cruauté,
» Fait mourir avec moi ma bonne volonté ;
» Car si j'eusse vécu.... Mais je meurs sans le dire.
» . . . .

» Cette Tragédie ne laisse pas, dit Parfait, d'être » munie des éloges de la plupart des Auteurs du tems. » Baudouin, Boys, Rotrou, Colletet, Rouviere, Re- » gnault et Maréchal. Fiez-vous, après cela, aux louan- » ges des Auteurs »... Histoire du Théatre François, tome cinquieme, page 432, 433, 434 et 435.

Coriolan, Tragédie, dédiée à M. de Bautru,

Baron de Serrant, avec un Avertissement, par Urbain Chevreau, représentée en 1638, et imprimée à Paris la même année, chez Augustin Courbé, *in*-4°.

Cette Tragédie est une des moins mauvaises de son Auteur. Pour faire juger de sa poésie, nous rapporterons les vers suivans. C'est Virginie, femme de Coriolan, qui les lui adresse, au moment où il vient d'être tué par les Volsques.

« Mon cher Coriolan, si tu n'as rendu l'ame,
» Pousse, au moins, pour me plaire un petit trait de flamme ;
» Reprends un peu tes sens... Ah ! discours superflus.
» La vie est une mer qui n'a point de reflux.
» Nos jours sont des ruisseaux que les Parques retiennent,
» Qui s'écoulent toujours, et jamais ne reviennent.
» Et depuis que la mort en arrête le cours,
» Tous les Dieux n'y sauroient apporter du secours..

» Chevreau est le premier qui ait songé à resserrer » ce sujet, dit M. Gudin, et à quitter les pas de l'his- » toire, pour suivre la marche de la Tragédie. Il entre » par le milieu de son sujet. Rome est assiégée et en » danger. Le Sénat est assemblé : il a déja envoyé des » Ambassadeurs à Coriolan ; et ils ont été renvoyés » avec mépris. Sicinius, l'ennemi de Coriolan, l'au- » teur de son exil, certain de sa haine et du danger de » paroître à ses yeux, se charge de l'aller trouver et de

» lui parler pour sa patrie. C'est ainsi que Chevreau » ouvre sa Tragédie. Jusques-là, tout est naturel, tout » est intéressant; et peut-être est-il impossible d'ex- » poser un sujet d'une maniere plus attachante. Mais » bientôt il s'égare. Dès ce premier acte, la scene se » passe au camp des Volsques: Sicinius ne dit et ne fait » rien de ce qu'on attend. Il ne devroit paroître qu'en » homme dévoué à la mort; et au lieu d'offrir sa tête pour » sa patrie, il propose à Coriolan de gouverner Rome. » Coriolan lui répond avec chaleur et avec quelque vé- » rité, par des vers très-beaux pour ce tems-là, et qui » feroient encore de l'effet aujourd'hui, parce qu'ils sont » simples et pleins de ressentiment.

» . . . . Traîtres! pour fléchir mon courroux,
» Vous me venez offrir ce qui n'est plus à vous.
» Où sont tous vos remparts? qu'avez-vous à défendre?
» Que mes gens en un jour ne puissent bien vous prendre?
» . . . . Je veux donner des loix
» A celle qui ne veut triompher que des Rois;
» Qui joint l'ingratitude à ses mauvais offices,
» Et qui prend du plaisir à punir les services...

» Cette ambassade est donc inutile. Dès le second » acte la mere et la femme de Coriolan prennent la ré- » solution d'aller se jeter à ses pieds, et le Chef des » Volsques laisse éclater sa jalousie. Le troisieme acte, » en s'ouvrant, nous montre Coriolan, entre sa mere » et sa femme qui est à ses genoux; mais ce n'est plus » cet homme fier et impétueux du premier acte, c'est » un fils et un époux bien foible. Cependant Chevreau

» a fait une véritable scene, et non de simples harangues comme Hardy et Chapoton. Il s'est même douté de deux choses bien étranges, pour un tems où l'art étoit si peu connu 1°. Il a senti qu'au Théatre un homme tel que Coriolan ne doit pas se rendre dans une seule scene. 2°. Qu'il ne doit pas céder à de simples paroles. Il fait donc dire à sa femme que les Romaines seront violées par les vainqueurs, qu'elle ne veut pas l'être comme Lucrece, qu'elle aime mieux se tuer auparavant, et elle tire un poignard que son mari lui arrache. Il se retire ensuite, en disant qu'il ne peut se déterminer, qu'il faut qu'il respire et qu'il se consulte. Il y a du génie dans cette scene; mais elle manque d'art : ne pas se rendre, c'est poignarder sa femme; il n'y a plus lieu de délibérer, et cependant il délibere dans des stances. Un Romain qui l'a suivi dans son exil, ranime son courroux; et ce courroux réchauffé glace le spectateur. Au quatrieme acte, il vient déclarer à sa mere et à sa femme qu'il ne peut pardonner à Rome; et pour comble de mal-adresse, il commence cette scene par un vers qui détruit tout intérêt.

» Je ne dois pas me perdre, afin de les sauver.

» Ainsi sa résistance n'est plus l'effet de sa passion; ce n'est que la crainte de périr. Sa mere lui parle avec véhémence, se jette à ses genoux : il veut la relever; elle le refuse, en lui disant :

» Non, non, je veux mourir, embrassant vos genoux.

» Alors Coriolan se rend à sa mere, et consent à

» sauver la patrie. Au cinquieme acte, des Volsques, » envoyés par leur général, assassinent Coriolan, de » retour à Antium; et c'est encore sur le Théatre qu'on » fait ce meurtre. Sa femme arrive, le reconnoît, et » termine la Piece, en disant qu'elle va chercher un » poignard pour se tuer. »

Coriolan, Tragédie, dédiée au Chevalier de Vendôme, par Gaspard Abeilles; représentée en *1676*, et imprimée avec une Préface, la même année, à Paris, chez Claude Barbin, *in*-12.

« L'Abbé Abeilles, dit M. Gudin, n'a point du tout » traité le sujet de Coriolan. Il n'introduit sur la scene » ni le Sénat, ni les Prêtres, ni les Dames de Rome, » ni la mere, ni la femme de son Héros; mais il lui » donne deux Maîtresses. L'une est une Camille, sœur » d'Aufide, Général des Volsques, qu'il n'aime point, » et qui s'imagine, on ne sait trop pourquoi, qu'il » n'attaque Rome que pour lui plaire. L'autre est une » Virgilie, Romaine, qu'il aime, et qu'il devoit épouser » le jour même qu'on le bannit. Cette Virgilie vient dès » le premier acte dans le camp des Volsques, sous le » nom de Valerie, et Aufide ne manque pas de devenir » subitement amoureux d'elle. Ainsi, au lieu de Corio- » lan outragé, indigné, entraîné par sa vengeance, et » retenu par sa mere, on n'a qu'un amoureux, bien » foible, tourmenté par deux femmes, et qui déserte » au quatrieme acte, avec sa Maîtresse, de peur que » son Rival ne l'épouse. Aufide le rattrape au cinquieme

» acte, dans un bois voisin du camp, et il le tue.
» Camille désespérée vient apprendre ce meurtre à
» Virgilie, et toutes deux jurent de le venger; ce qui
» fait un dénouement digne de l'intrigue... Malgré tous
» ces défauts, Abeilles est pourtant le premier auteur
» qui ait fait tuer son héros hors du Théatre. Sa Piece
» eut dix-sept représentations. »

Coriolan, Tragédie, par un Anonyme, représentée trois fois en 1688. Elle n'a jamais été imprimée.

Le Chevalier de Mouhy prétend que cette Piece est celle de l'Abbé Abeilles, qu'il fit remettre au Théatre douze ans après sa nouveauté.

Coriolan, Tragédie de Chaligny des Plaines, représentée en 1722. Elle n'eut qu'une seule représentation, et ne fut imprimée qu'en 1748.

Coriolan, Tragédie de Richer, non représentée; imprimée en 1748.

« L'Auteur, dit M Gudin, trouvant ce sujet trop
» simple, donne une fille à Coriolan, qui veut la faire
» épouser à Tullus, et cette fille ne manque pas d'être
» amoureuse d'un autre. Ainsi, au lieu de Coriolan qui
» balance entre sa mere et sa fureur, on n'a que l'in-
» trigue rebattue d'une fille qui dispute avec son pere
» sur son mariage... L'âge de cette fille rend Coriolan
» trop âgé pour qu'il soit emporté par sa passion:

» sa colere n'étant pas aveugle, la vengeance qu'il » veut prendre de son pays devient trop criminelle. » Le tems qu'on perd à parler d'amour, empêche qu'il » n'en reste assez pour développer les affronts et la » sensibilité de Coriolan. S'il est banni, il est vain- » queur, il est vengé, ses ennemis sont à ses pieds : on » ne peut le plaindre, puisqu'il est heureux; on ne peut » s'intéresser à lui, puisqu'il ne court aucun danger, » qu'il n'est point dans une situation douloureuse, et » que, pour ne point pardonner, il n'a d'autres motifs » que son obstination... La Piece est dans les regles, et » tout se passe dans le camp des Volsques, sous les murs » de Rome. C'est toujours dans ce lieu que tous les » Auteurs François qui ont traité ce sujet, depuis l'Abbé » Abeilles, ont placé leur scene... Richer est le seul qui » ait eu l'art de reculer, jusques dans le cinquieme » acte, la scene où Coriolan cede à sa mere. Il est as- » sassiné immédiatemeut après par Tullus, et vengé » par le Romain qui aime sa fille. Tullus est puni; mais » Rome reste assiégée. »

Coriolan, Tragédie de Mauger, représentée cinq fois en 1748, et imprimée la même année avec des corrections et un long Discours sur la maniere de juger les Ouvrages de Théatre.

« Mauger, dès son premier acte, peint les Volsques » divisés au sujet de ce Romain, dit M. Gudin; » les uns l'admirent, les autres l'envient; tous le » regardent commme l'instrument de la perte de » Rome;

» Rome; Coriolan connoît leur dessein, hait » Rome, veut la détruire, et prévoit que son crédit » chez les Volsques finira dès qu'il aura pris cette » ville; mais l'Auteur s'embarrasse dès la premiere » scene de son second acte. La mere, la femme de » Coriolan, et toutes les dames de Rome entrent sur » le Théatre. Que faire de toutes ces femmes? Elles » formeroient un beau chœur dans un Opéra; mais » dans une Tragédie, cette foule de personnages s'op- » pose au jeu des passions, et amortit presque toujours » l'intérêt. Mauger l'a senti; il a conçu même que la » mere et la femme de Coriolan ne pouvoient com- » paroître à la fois devant lui; que l'une nuiroit à » l'autre: il renvoie donc Véturie à Rome, en atten- » dant que sa bru ait parlé à son fils. Ce n'étoit pas la » peine de la faire venir. Volumnie prie son époux de » différer d'un jour la perte de Rome. Coriolan y » consent, et s'enfuit de peur d'accorder une seconde » demande que son épouse est prête à lui faire. On sent » que l'Auteur, qui n'est qu'au second acte, ménage » son terrain. Au troisieme acte, Véturie, revenue de » Rome, demande la paix à Tullus; lui dit de rendre » son fils aux Romains, et lui parle avec un orgueil, » une aigreur, un ton injurieux qui n'étoit pas propre » à lui faire accorder ses demandes, quand même il eût » été au pouvoir de ce Volsque de disposer du sort de » Coriolan devenu son chef... Pour faire la fameuse » scene de la mere et du fils, il se trouve embarrassé » de la femme: aussi prend-il le parti de l'écarter; et » il n'emploie d'autre art que de faire dire à Véturie:

» . . . . De ces lieux écartez Volumnie,
» Ses pleurs pourroient me nuire et trahir sa patrie.

» Elle devroit croire précisément le contraire. Elle » devroit croire que Coriolan, qui avoit déja accordé » une treve à la seule priere de sa femme, ne pourroit » plus lui résister quand elle seroit secondée de sa mere. » Elle a donc une scene assez vive avec son fils. Un » Officier arrive : il apprend à Coriolan que les Romains » ont rompu la treve et attaquent son armée. On sent » encore que c'est une misérable ressource d'un Au- » teur qui se traîne sur son sujet. On ne pouvoit pas » plus mal prendre son tems pour rompre une treve, » que de choisir le moment d'une conférence dont » dépendoit le salut d'une ville hors d'état de se dé- » fendre. Le quatrieme acte commence par un long » conseil des Officiers Volsques, où les uns rabaissent » Coriolan, et où d'autres l'élevent : il survient ; il les » envoie à leurs postes, et il se plaint à son confident » qu'ils attentent à ses jours. Il veut attaquer Rome ; » sa mere se présente à lui, le poignard à la main, en » lui disant :

» . . . . Prends ce poignard, plonge-le dans mon sein.

» Cette proposition, que, dans la bouche d'une » femme, une seule inflexion peut rendre comique, » est voisine d'une autre qui est beaucoup plus natu- » relle, et beaucoup plus dans les mœurs Romaines ; » c'est celle de se tuer elle-même, si son fils s'obstine » à perdre sa patrie : cependant l'Auteur ne la fait » point faire à Véturie. Coriolan se rend, en disant ce

» mot de Tite-Live: *votre fils est perdu*; mot qui, au » Théatre, me paroît affoiblir son caractere. Le Spec- » tateur est alors tenté de croire que la crainte de périr » a eu beaucoup de part à sa résistance. Dans le cin- » quieme acte, dont la conduite est assez embrouillée » pour paroître obscure, Coriolan est tué par les Vols- » ques, et vient mourir sur le Théatre. »

Coriolan, Tragédie de M. Balze, non représentée; imprimée en 1776.

« M. Balze, dans son épître dédicatoire, nous apprend, » dit M. Gudin, qu'il a puisé son sujet dans Plutarque; » et il suppose dans sa Piece que Coriolan est marié à » la fille de Tullus, le Chef des Volsques, ce qui est » opposé à ce que disent et Plutarque et Tite-Live. » Cette supposition, sans doute, est permise aux Poë- » tes, lorsqu'ils en tirent de grands effets; mais cette » femme, dans toute la Piece, n'agit que comme Ro- » maine; Tullus n'en hait pas moins Coriolan, et n'en » veut pas moins la perte de Rome. Dans le premier » acte, un Pontife de Rome vient au camp de Corio- » lan: ne pouvant en obtenir la paix, il le dévoue aux » Dieux infernaux; et Coriolan lui jure de l'immoler » le jour même sur leur autel. Cette situation est théa- » trale; mais les gens de goût dont Paris est rempli, » ceux qui ont le plus cultivé une saine critique, m'ont » dit que cette situation seroit bien plus théatrale, et » feroit bien plus d'effet, si elle avoit été préparée, si » on avoit vu Coriolan refuser les prieres du Sénat, ou » celles de sa mere ou de sa femme; ils trouvoient qu'il

» étoit dur de débuter par livrer son Héros aux Divi-
» nités infernales : ils auroient desiré, sur-tout, qu'un
» début si terrible produisît quelque chose dans le cours
» de la Piece. Dès le second acte, la mere de Coriolan
» vient avec sa femme et les Vestales : elle a une longue
» scene avec lui, et elle se retire sans en avoir rien ob-
» tenu. C'est dans cette scene qu'elle s'écrie : *au nom*
» *de ta Patrie !* et qu'il lui répond : *un banni n'en a pas.*
» Vers admirable, si vrai, si naturel, sortant si bien
» du fonds du sujet... Le troisieme acte commence par
» une scene entre Coriolan et sa femme. Sa mere revient
» toujours suivie des Vestales. Elle amene le fils de Co-
» riolan ; elle le présente à son pere, il s'attendrit, et
» voulant toujours résister, il s'écrie : *Ah ! redoutable*
» *enfant*, *éloigne-toi* !... Cri du cœur qui ne peut man-
» quer de produire un grand effet. La grand'mere re-
» tient l'enfant, le fait jeter aux pieds de son pere ; le
» Héros, pénétré de douleur, céde à sa mere et à son
» fils. Mais l'Auteur, qui n'est encore qu'à la moitié de
» son troisieme acte, après cette scene si touchante,
» ne peut plus rien offrir au Spectateur, qui ait autant
» de pathétique, ni même qui ait le moindre intérêt.
» Dès que Coriolan s'est rendu, la Piece est finie ; et
» c'est véritablement le défaut du sujet. Presque tous
» les Auteurs qui l'ont traité, ont senti qu'il falloit, au
» moins pour le pallier, que l'attendrissement de Co-
» riolan le précipitât dans un grand péril qui soutînt
» l'intérêt, quoique l'action principale fût finie. Mais
» il faut que ce péril dure peu ; car, quelque subter-
» fuge qu'on emploie, l'assassinat de Coriolan par les

» Volsques est une seconde Piece qui commence où la » premiere finit.... Coriolan, gendre de Tullus, n'est » point en péril : il ne reste au camp des Volsques, » pendant les deux derniers actes, que pour faire signer » la paix entre les deux Nations ; ce qui n'est d'aucun » intérêt, d'aucun effet au Théatre. Tullus s'emporte, » au quatrieme acte, contre sa fille qui a engagé son » mari à se rendre : elle fait l'éloge des Romains ; et son » pere lui fait entendre que, s'il ne prend pas Rome, » il s'en vengera sur son époux.

» Il faut ou Rome, ou lui, je le répéte encore ;
» Et si ton lâche cœur ne me livre aucun d'eux,
» Tremble que ma fureur ne les prenne tous deux.

» Assurément sa fille ne pouvoit pas lui livrer Rome ; » et elle ne devoit pas lui livrer son époux : il ne devoit » donc pas lui faire cette confidence qui révolte, et il » ne devoit pas la traiter de lâche, quand elle lui refu- » soit ce qu'elle ne pouvoit lui accorder. Voilà une ac- » tion bien différente de la premiere : ce n'est plus un » fils qui flotte entre sa haine pour sa Patrie, et sa ten- » dresse pour sa mere ; c'est une femme qui défend son » mari contre son pere : ce n'est plus Coriolan, c'est » Virgilie. Au cinquieme acte, Tullus sollicite son » gendre de revenir au parti des Volsques et de prendre » Rome.

» Tu combats en Héros, pense en homme d'Etat :
» Immole qui t'offense ; et, politique habile,
» Ne differe jamais une vengeance utile.

» J'ai vu des critiques qui prétendoient que cette scene
» auroit dû précéder celle où la mere paroît pour la se-
» conde fois aux yeux de Coriolan. Ils disoient que si
» Tullus, effrayé de l'effet que les pleurs de Véturie
» avoient fait sur son fils, eût cherché à le fortifier
» contre elle, en lui remontrant, comme il le fait dans
» cette scene, et les désagrémens qu'il éprouvera dans
» Rome, s'il y retourne, et les dangers où il se préci-
» pitera en voulant quitter les Volsques; cette scene
» auroit été d'un grand effet : au lieu qu'elle vient trop
» tard, et qu'après la scene pathétique de la mere, tout
» paroît froid et déplacé; que d'ailleurs Tullus de-
» voit trop connoître son gendre, pour espérer de le
» faire changer d'avis : aussi n'y parvient-il pas; et, dé-
» sespéré de ne point réussir, il sort avec lui, pour
» signer, dit-il, le traité de paix; mais il sort en le me-
» naçant : il rentre un moment après; et il vient dire à
» la mere et à la femme de Coriolan que la paix est
» assurée : ces femmes lui rendent graces et lui de-
» mandent Coriolan; il souleve un des rideaux de la
» tente, et il leur montre ce Romain mort et percé de
» coups; la mere de Coriolan s'emporte contre Tullus,
» et Tullus contre elle. Virgilie ne dit rien; et le Spec-
» tateur est tenté de demander ce qu'elle deviendra;
» car elle est Volsque, fille de l'assassin de son mari,
» et veuve de Coriolan. Remarquez encore que justice
» n'est point faite de ce Tullus qui assassine son gendre
» avec tant de barbarie; et que Rome n'est point dé-
» livrée, quoique ce soit là le grand intérêt de la Piece.
» Tullus la termine, en disant à la mere de Coriolan :

» Avant que ton présage et tes vœux soient remplis,
» J'aurai pu réunir les Romains à ton fils.... »

Caïus Marcius Coriolan, ou le danger d'offenser un grand homme, Tragédie de M. Gudin de La Brenellerie, représentée le 14 Août 1776; imprimée la même année avec cette épigraphe: *On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.* Tirée de La Fontaine, Livre second, Fable premiere, *contre ceux qui ont le goût difficile;* une Epître dédicatoire à Madame sa mere, et une Dissertation sur les différentes Tragédies de Coriolan; à Paris, chez Ruault, *in*-8°.

Coriolan est chez les Volsques: ils l'ont nommé leur Chef; il a vaincu les Romains, et est prêt à prendre Rome. Elle lui députe des Sénateurs. Minutius, son ami, est à leur tête, et lui parle en leur nom; mais sans pouvoir l'apaiser. Les Prêtres que Rome lui envoie ensuite, et qu'il reçoit hors de la scene, n'obtiennent rien de plus. Minutius, resté dans le camp des Volsques, s'adresse à Tullus, leur ancien général, jaloux de la gloire de Coriolan, et il l'engage à le lui livrer, pour l'emmener à Rome. Cependant Véturie vient se présenter à son fils; il la fuit, et veut donner l'assaut. Elle le rencontre enfin, et l'arrête: il lui résiste longtems; mais, la voyant à ses pieds le poignard sur le sein, il se rend, et fait grace à Rome. Les Volsques

veulent toujours l'attaquer. Coriolan la défend contre eux, et la sauve ; mais il est tué dans le combat.

« Depuis Hardy jusqu'à M. Balze et jusqu'à moi, » Abeilles excepté, dit M. Gudin, dans sa Dissertation » sur les Tragédies de Coriolan, ce que nous avons tous » cherché à peindre, ce sont les sentimens d'un citoyen » irrité contre sa patrie, et qui résiste à sa mere qu'il » aime, ou ceux d'un époux qui, malgré son amour, » ne veut point céder à sa femme ; ce sont, enfin, les » combats du cœur. Shakespear et Thompson ne » s'en sont occupés qu'un moment, dans une seule » scene, amenée sans préparation. Des combats, des » disputes, des assemblées, des conjurations ont été » leur objet principal ; mais par-là ce sujet ressemble à » mille autres. C'est la piété filiale qui le distingue ; » c'est le ressentiment d'une injure opposée à cette » piété ; c'est le besoin que Coriolan a de ses amis, c'est » l'amour qu'il a pour sa femme... C'est l'abandon où » il se trouve chez les Volsques, au milieu de tant » de victoires, qui le rendent malheureux et intéres- » sant : c'est ce que nos Auteurs, j'ose le dire, n'ont » pas assez fortement exprimé dans leurs ouvrages; c'est » ce que j'ai voulu peindre, c'est ce qui m'a toujours » persuadé que les épisodes et les incidens gâteroient » plutôt ce sujet qu'ils ne l'embelliroient. Ce beau sujet, » riche dans sa simplicité, doit se soutenir par l'abon- » dance des sentimens, la force de la situation et l'im- » pétuosité des passions : y chercher un autre appui, » c'est foiblesse et non pas génie... De tous les sujets » tragiques, c'est celui qui a été le plus fréquemment

» mis au Théatre, quoiqu'il n'ait jamais été traité par » les anciens... Le nombre des Coriolans qu'on n'a » point imprimés, surpasse infiniment le nombre de » ceux qu'on a publiés. »

M. Gudin, dans son Epître Dédicatoire, déclare quel a été le motif qui l'a engagé à traiter ce sujet. Madame sa mere avoit toujours combattu son goût pour les lettres. « Au désespoir, lui dit-il, d'avoir une passion contraire à vos desirs; cherchant à vous complaire, et ne » pouvant me vaincre, m'aveuglant moi-même, je me » disois : *C'est le seul désagrément que je lui donnerai* » *dans ma vie; mais si jamais elle s'irrite contre moi*, » *je ferai une Tragédie de Coriolan, je réussirai*, (*car* » *c'est ainsi qu'on raisonne au sortir de l'enfance*,) *et* » *elle me pardonnera*. Graces au Ciel, vous m'avez » permis de me livrer à mon goût pour l'étude, et je » n'ai point perdu l'amitié de ma mere; mais j'ai tou- » jours pensé que je devois traiter un sujet qui m'avoit » fourni des idées si consolantes, quand je craignois le » plus grand des malheurs qu'un fils puisse éprouver; » c'étoit, en quelque sorte, un tribut de reconnois- » sance dont je brûlois de m'acquitter... »

« M. Imbert dit que cette Piece a joui d'un » succès d'estime.... que l'Auteur y montre des » intentions vraiment dramatiques et morales; » qu'il a cela de particulier, qu'en donnant de la » fierté à Coriolan, il lui donne aussi de la sen- » sibilité; que ce Héros y paroît évidemment

» malheureux, et par l'injure qu'il a reçue, et » par la vengeance qu'il en tire; que l'Auteur » l'a rendu intéressant sans dissimuler ses fautes, » et que sa mort, qui est regardée comme un des » vices naturels du sujet, y est sauvée autant » qu'elle peut l'être, par la maniere rapide et » pourtant préparée avec laquelle elle s'exécute, » et par la noble précision dont elle est annon- » cée. » Extrait du Coriolan de M. de la Harpe, Mercure de France 1784, n°. 13, pages 153 à 160.

* Coriolan, Tragédie en cinq actes et en vers, par M. de la Harpe, de l'Académie Françoise; représentée à Paris le 2 Mars, et à Versailles, devant leurs Majestés, le 11 du même mois 1784 : imprimée la même année, avec une Préface et cette Epigraphe : *Tantùm in uno viro fuit momenti, ut unde stetisset, eò se victoria transferret, fieretque cum eo mira quædam fortunæ inclinatio.* JUST. A Paris, chez Bélin et Brunet, *in*-8°. Réimprimée avec des corrections et augmentations de Pieces relatives à l'Ouvrage, la même année, et chez les mêmes Libraires.

Il existe un Coriolan latin, de Herman

Kirchner ; c'est une Tragi-Comédie qui fut imprimée à Strasbourg en 1608.

On fit encore depuis une Piece Latine sur ce sujet, et elle fut représentée à Paris dans un Collége des Jésuites ; mais on ignore en quel tems et quel en est l'Auteur.

Le célebre Poëte Espagnol, Dom Pedro Calderon de la Barca, traita aussi ce sujet, dans une Comédie en trois actes, intitulée : *Les Armes de la Beauté.*

Ce titre, un peu extraordinaire pour annoncer Coriolan, ne l'est pourtant pas, à beaucoup près, autant que les différentes situations dans lesquelles le présente l'Auteur. Le Héros de Corioles en veut d'abord au Sénat, à cause d'un décret qu'il vient de porter contre les pompons des Dames Romaines. Véturie, qui n'est point ici sa mere, mais sa femme, l'engage à venger l'honneur du sexe outragé par ce fatal décret. Coriolan menace, injurie les Sénateurs, et se bat contre un d'entr'eux, qu'il tue. On l'emprisonne, on lui fait son procès : il est condamné au bannissement. Furieux de cet affront, il va trouver les Sabins ; non les Volsques : il les souleve contre les Romains ; puis il fait entrer dans cette grande querelle une certaine Astrée, Reine de Castille, et à laquelle les pompons ne sont pas moins précieux qu'aux Dames de Rome. On fait le siége de cette très-peu ga-

lante Ville, qui est forcée de reconnoître la supériorité du goût, et sur-tout des armes de Coriolan, de lui pardonner ses attentats contre elle, et de lui demander pardon à son tour.

Au milieu de toutes ces folies qui défigurent entiérement l'histoire du Héros que Caldéron vouloit peindre, et blessent également le bon-sens et les convenances théatrales, on rencontre cependant assez souvent des beautés du premier ordre, des traits de génie, des mots et des situations sublimes.

Tel fut, à peu près, dans tous les tems, le Théatre Espagnol, dans lequel puiserent quelquefois avec tant de succès les grands Maîtres de notre scene Tragique et Comique.

Panzuti fit, à Naples, un Coriolan Italien, avec des Chœurs, à la maniere des Tragédies Greques. On ne sait en quel tems, et il ne reste plus aucune trace de son Ouvrage.

D. Cristoforo Ivanovich, né en Dalmatie, fit, sur ce sujet, un Opéra, en vers Italiens, qui fut mis en musique par *Francesco Cavalli*, et joué à Plaisance en 1669. C'est tout ce que l'on en sait.

Gneo Marzio Coriolano, Opéra de *Giovan Andrea Moniglia*, mis en musique par le Pere

Lorenzo

Lorenzo Catani, de l'Ordre de Saint Augustin, et représenté vers l'an 1690, ou 1695.

« C'est un Roman bien étrange, dit M. Gudin. Tullus, » l'ami de Coriolan, et son protecteur chez les Vols- » ques, assiege Rome avec lui : il prend Camille, fille » du Consul Fabius ; il en devient amoureux : cette » fille est amoureuse, et est aimée de Terentius, fils de » Coriolan, et citoyen très-fidele de Rome. Fabius, » Terentius, Volumnie viennent tour-à-tour prier » Coriolan de ne point perdre sa Patrie. Coriolan n'y » consent point ; il exige que son fils renonce à sa » Maîtresse, qu'il veut absolument faire épouser à » Tullus : le jeune homme est forcé de lui obéir. Vé- » turie vient enfin se jeter aux pieds de son fils, et elle » le fléchit. Cependant, il veut toujours contraindre » Camille de se marier à Tullus. Camille jure de se tuer » plutôt que de s'unir à un autre qu'à son amant ; et » Tullus, informé du sacrifice que lui fait Terentius, se » pique de générosité, consent qu'il épouse Camille et » que la paix se fasse. »

Il parut à Bologne, en 1707, une Tragédie de Coriolan imprimée, en trois actes, en prose Italienne, *del dottore Modonese*.

« Ces trois actes, dit M. Gudin, sont plus longs et » plus intrigués que ne le fut jamais aucune Tragédie » Françoise en cinq actes. Ils ont soixante-une scenes, » qui ne sont point liées l'une à l'autre. La scene change » fréquemment de lieu, quoiqu'elle se passe toujours

» dans des endroits voisins les uns des autres. Elle est, » tour-à-tour, dans une rue, dans une place, dans la » maison du Consul, et sous les murs de Rome. Co- » riolan a deux Maîtresses, comme dans la Piece de » notre Abbé Abeilles. Ainsi les François ne sont pas » les seuls qui ont déshonoré ce beau sujet par un » épisode d'amour. Ces deux Maîtresses sont deux sœurs, » filles du Consul Minutius. Coriolan aime Volumnie; » mais tout le monde le croit amoureux de Popilie, » qui l'aime bien vivement, et qui est aimée du Tribun » Sicinius, et de Tullus, le Général des Volsques. Tous » deux se croient Rivaux de Coriolan. Cette Popilie a » été prise, avec son frere Cassius, par les Volsques; et » Tullus ni Coriolan n'en savent rien. Le premier acte » s'ouvre par un duel entre Tullus et Coriolan : ils ces- » sent de se battre, pour se parler; ils recommencent » le combat : Tullus est désarmé; Coriolan lui laisse la » vie; Tullus, par reconnoissance, délivre tous les pri- » sonniers faits par les Volsques sur les Romains. Le » Tribun Sicinius, témoin de leur combat, blâme la » générosité du vainqueur; et il s'imagine que Coriolan » n'en a montré que pour délivrer Popilie et que pour » l'obtenir en mariage. Il se promet bien de lui nuire » auprès du Peuple et de lui enlever sa Maîtresse. Cepen- » dant Tullus et Coriolan deviennent intimes amis, et » même enthousiastes l'un de l'autre. Tullus ramene dans » Rome sa captive Popilie, qu'il est bien étonné d'avoir » trouvée dans ses fers : il la rend à son pere, et se pro- » pose bien de ne la point disputer à son ami et à son » vainqueur Coriolan. Cependant Sicinius a déja accusé

» Coriolan chez le Consul et devant le Peuple. Tandis » que ce vainqueur se félicite avec sa mere, ses deux » Maîtresses et son nouvel ami, chez son futur beau-» pere, on vient, tout-à-coup, les avertir que le Peuple » irrité veut juger Coriolan. Tullus lui offre son épée, » et sort avec Minutius, pour s'opposer à cette émeute. » Coriolan reste avec les femmes qui le prient de se » modérer. Dans le second acte, Tullus et Cassius, at-» taqués par ce Peuple, tuent, sur le Théatre, plusieurs » citoyens. Coriolan survient, chasse ceux qui com-» battent, et il les poursuit. Le Consul et Sicinius veu-» lent arrêter Tullus pour ces meurtres; ils tentent de » le désarmer : *c'est moi*, leur dit Coriolan, à son retour » de la poursuite des fuyards; *c'est moi qui lui ai donné* » *cette épée*; *c'est m'insulter que de la lui ôter* : ce qui » produit une longue dispute. Sicinius se retire, en re-» prochant à Minutius d'agir plus en beau-pere qu'en » Consul. Minutius, en effet, engage les deux accusés » à se retirer dans sa propre maison; et il ordonne à ses » soldats d'enlever les cadavres qui sont épars sur la » scene, et de les jeter dans le Tybre, de peur que le » Peuple ne s'irrite en les voyant. A ces scenes qui se-» roient horriblement tragiques, si le dialogue répon-» doit à la situation, succédent des scenes d'un amour » bien délicat et bien tendre. En voici un exemple. » Tullus retiré dans la maison du Consul, y trouve » ses deux filles. Volumnie veut l'engager à aimer » Popilie, et la laisse tête-à-tête avec elle. Popilie qui » voudroit l'engager à cesser de l'aimer, lui dit ces » paroles : *Quand une abeille ne trouve plus sur une fleur*

» *ces gouttes de rosée qu'elle y cherchoit*, *parce qu'une* » *autre les a cueillies*, *elle s'envole sur une autre fleur* » *favorisée des larmes de l'aurore*; et Tullus lui répond, » *que s'il faut qu'il la perde*, *du moins*, *il n'en aimera* » *jamais une autre*. Coriolan vient interrompre une scene » si tendre : il est suivi du Tribun et du Peuple armé et » furieux. Il propose au Tribun de se battre avec l'épée, » non avec la langue. Le Consul accourt et demande » au Tribun ce qu'il vient faire dans sa maison : *vous* » *apporter le décret du Peuple*, répond Sicinius ; et il » le lit. Coriolan est condamné à l'exil, et Tullus à la » mort. Quand le Tribun est parti, les deux amis pro- » fitant des ténebres de la nuit, gagnent, l'un le camp » des Volsques, l'autre le camp des Romains. Les sol- » dats prennent le parti de Coriolan contre le Peuple : » les camps se réunissent, et Rome se trouve prise » pendant l'entr'acte. Tullus et Coriolan, avec leurs » soldats, arrivent au troisieme acte, pendant la nuit ; » et Tullus, au lieu de s'occuper des troubles de Rome » et de leurs propres périls, conseille à Coriolan d'aller » consoler sa belle avec un regard : *vanne à consolar* » *con un sguardo almeno la tua bella*. Coriolan craint » d'abandonner Tullus dans des momens si dangereux ; » mais Tullus le presse si fort d'aller *far un dolce addio* » *alla sua bella*, qu'il y va. Il a donc une longue » scene nocturne avec elle. On entend venir du monde ; » de peur qu'on ne les surprenne ensemble, cette belle » le fait cacher. Ceux qui surviennent sont Sicinius et » Popilie. Ce Tribun lui parle d'amour : il est dédaigné ; » et ensuite il adresse ses vœux à Volumnie. Coriolan,

» caché dans un coin, entend tout cela, et est tenté vingt » fois de fondre sur le Tribun ; mais, dans la crainte » de compromettre l'honneur de cette chere Maîtresse » qui l'a si bien caché, il écoute paisiblement leur long » entretien. Quand tout le monde s'est retiré, il sort » de son coin ; et il part pour asservir ses compa- » triotes. La scene change et représente la rue de Rome » où est la maison de Coriolan. Sicinius fait apporter » des flambeaux pour la brûler ; et cependant il en fait » sortir Véturie, la mere de son ennemi. Tullus tombe, » avec ses soldats, sur le Tribun, pour l'empêcher de » brûler la maison de son ami : il le renverse et il veut » le tuer ; mais Véturie, par reconnoissance, lui sauve » la vie. Coriolan est très-irrité de ce que Tullus a » épargné son ennemi ; et il déclare *qu'il mettra le » Peuple au joug, et le Tribun à la mort*. Alors Tullus » intercède pour eux. Sicinius, puis Minutius, puis » Volumnie viennent, tour-à-tour, le conjurer de faire » grace ; et il leur répond toujours : *la Plebe al giogo ed » il Tribuno à morte*. Enfin, sa mere arrive et se jette à » ses pieds, il la refuse : *Que veux-tu*, lui dit-elle ? *des » dignités ? Rome te fait Consul ; du succès dans tes » amours ? Volumnie est à toi ; du bonheur pour Tullus ? » Rome en fait son ami, et Minutius lui donne Popilie, » cette Popilie qui eut une autre espérance. Est-ce enfin » de la gloire ? Rome admire la tienne* ; et Coriolan lui » répond : *la Plebe al giogo ed il Tribuno à morte*. Enfin » sa mere le menace de se tuer ; et il se rend. Il par- » donne au Peuple et à Sicinius. On le nomme Consul ; » on lui donne Volumnie : on donne Popilie à Tullus ;

» et tout le Peuple crie : *vive Tullus et vive Coriolan !*
» ce qui est très-bien fait ; car assurément il devoit
» être très-satisfait de la victoire de ces deux grands
» hommes qui le traitoient si bien. »

M. Gudin ajoute : « Je l'avoue, j'aurois médité
» toute ma vie le sujet de Coriolan, que je n'y aurois
» trouvé aucune des belles choses qu'y a vues *il dottore*
» *Modonese*. Eh ! puis, qu'on vous dise que les Au-
» teurs ne trouvent pas tout ce qu'ils veulent dans les
» sujets qu'ils traitent ? Voilà pourtant deux Auteurs
» qui terminent ce sujet, à la satisfaction de tous les
» Acteurs, par des mariages es des acclamations ; mais
» aussi tous les deux sont Italiens : un François, un
» Anglois ne l'eussent jamais osé. »

Gio. Pietro Cavazzoni Zanotti fit aussi un Coriolan Italien, en vers, non imprimé, et qui fut donné en 1734.

Shakespéar, chez les Anglois, traita ce sujet, et intitula sa Piece : Coriolan.

« Cependant, dit M. Gudin, son héros n'a point
„ encore pris la ville de Corioles et n'en porte point le
„ le nom, lorsque la Piece commence. La scene s'ouvre
„ par une émeute pour du bled. Le Peuple veut quitter
„ Rome. Menenius Agrippa récite aux révoltés la fable
„ des Membres et de l'Estomac. On déclare la guerre
„ aux Volsques. Le Théatre représente l'intérieur de
„ Corioles, puis les remparts de cette ville, puis le camp
„ des Romains. On se bat sur la scene. Marcius entre

„ d'abord tout seul dans la ville ; ensuite on le seconde.
„ La ville est prise. On voit encore d'autres combats.
„ Marcius et Tullus se battent : la scene revient dans
„ le camp des Romains, où les vainqueurs retournent ;
„ puis dans celui des Volsques, où Tullus rentre, après
„ avoir été vaincu. Tout cela ne fait que le premier
„ acte. Le second acte se passe tout entier dans Rome ;
„ mais le Théatre représente tantôt une rue, tantôt
„ la maison de Marcius, tantôt le Capitole, tantôt le
„ Forum. Dans cet acte, on amene Marcius en triom-
„ phe ; on lui donne le surnom de Coriolan : on veut
„ le faire Consul ; le Peuple y consent d'abord : les
„ Tribuns s'y opposent, et le font refuser. Le troisieme
„ acte se passe, comme le second, dans différens en-
„ droits de Rome. Coriolan s'emporte contre les Tri-
„ buns qui ne veulent pas qu'il ait le consulat. Les
„ Tribuns appellent l'Edile et veulent le faire arrêter :
„ les Sénateurs s'y opposent ; on assemble le Peuple.
„ Les Tribuns l'accusent d'affecter le pouvoir suprême,
„ et le Peuple le bannit. Dans le quatrieme acte,
„ d'abord Coriolan paroît hors des murs de la ville,
„ devant ses portes. Il est entouré de sa mere, de sa
„ femme, de ses amis, de la jeune noblesse de Rome.
„ Il les quitte ; la scene alors passe à Antium, et repré-
„ sente la maison de Tullus. Coriolan arrive : on cherche
„ Tullus, on l'amene : étonné et ravi, il embrasse Co-
„ riolan ; il court le présenter au Sénat d'Antium.
„ Soudain la scene retourne à Rome, où, coup-sur-
„ coup, on reçoit des nouvelles que les Volsques ont
„ fait une incursion ; qu'ils ravagent tout, que Co-

„ riolan les commande. Puis la scene se trouve au camp „ des Volsques, où Tullus a déja conçu un peu de ja- „ lousie contre celui qu'il avoit d'abord si bien reçu. „ Dans le cinquieme acte, la scene se passe à Rome, „ d'où l'on envoie Menenius à Coriolan. Elle est ensuite „ dans le camp des Volsques, où des gardes arrêtent „ Menenius, et ont une longue scene avec lui avant „ de l'admettre auprès de Coriolan. Il le voit, n'en „ obtient rien et s'en retourne. Tout-à-coup arrivent „ à-la-fois, la femme, la mere, l'enfant de Coriolan, „ et une longue suite de femmes toutes en deuil : il „ céde à leurs prieres. Alors la scene retourne à Rome : „ des messagers apprennent aux Tribuns et au Sénat „ ce que le Spectateur vient de voir. Toutes les femmes „ rentrent en triomphe. Puis la scene saute à Antium : „ Tullus conspire la perte de Coriolan ; l'accuse d'avoir „ livré Rome à sa mere et à sa femme, lorsqu'elle étoit „ presque soumise aux Volsques, et il le tue. Cette „ Piece est écrite tantôt en vers, tantôt en prose : on y „ change vingt-une fois de décorations ; on entre qua- „ tre-vingt ou quatre-vingt-dix fois sur la scène. Il y a „ douze acteurs principaux, sans compter les Sénateurs, „ les Ediles, les citoyens Romains et ceux d'Antium, „ les soldats, les valets, les conspirateurs et les messa- „ gers, qui tous ont quelque chose à dire ; ce qui fait „ trente ou quarante acteurs qui parlent. Ces change- „ mens de décorations, ces combats, ces assauts, ces „ assemblées du Peuple, celles du Sénat, celles de fa- „ milles, celles des Conjurés ; ce nombre prodigieux „ d'acteurs, d'entrées et de sorties, font un mouve-

„ ment si grand et si rapide, que le spectateur le plus „ froid n'y peut résister; et si, au travers de ce fracas „ théatral, il trouve quelques vers heureux, quelques „ scenes attachantes, quelques traits naturels; il est „ d'autant plus transporté, que le mouvement a été „ plus vif, et a plus étourdi son jugement, en em- „ brâsant son imagination.... »

Thompson simplifia ce sujet. Son Coriolan est entiérement écrit en vers; mais il ne fut pas joué, parce qu'il étoit à peine achevé lorsque Thompson mourut, en 1748.

« Ce n'est point Coriolan, balançant entre sa mere » et son courroux, qui fait le sujet de cette Piece, dit » M. Gudin; c'est Coriolan chez les Volsques. La scene » est perpétuellement dans leur camp; mais ce camp » change quelquefois de place. Au premier acte, il est » sur les confins des Etats Volsques, près du territoire » de Rome. Tullus voudroit envahir ce territoire; mais » Galesus, Philosophe Pythagoricien, grand ami de la » paix, s'oppose à son ambition, et engage le chef » des Volsques à proposer un traité aux Romains : il a » même envoyé son Affranchi à Rome. On vient dire » à Tullus qu'un étranger d'un port majestueux s'est » réfugié dans ses foyers, et s'y tient assis en silence. » Le fond du Théatre s'ouvre, et l'on voit Coriolan » dans cette attitude. A l'aspect de Tullus, il se leve, » et lui apprend qu'il est ce Marcius si connu sous le » nom de Coriolan; que banni de Rome, il vient lui

» offrir sa tête ou son épée, pour venger les Volsques » des Romains. Tullus lui jure d'être son ami; et, » dans l'excès de son étonnement et de sa joie, il lui » offre la moitié de sa puissance et de son armée. Dans » le second acte, l'Affranchi du Philosophe Galesus » revient de Rome, et lui raconte comment Coriolan » a été banni de cette Ville. Galesus ne sait pas encore » qu'il s'est retiré chez les Volsques. Tullus le lui pré- » sente; et bientôt il le présente aux députés des Etats » Volsques, assemblés dans le camp. On confirme le » don de la moitié de l'armée que lui a fait Tullus. Co- » riolan propose de marcher directement à Rome, et » il assure que la premiere aurore les trouvera sous les » murs de cette Ville, quoique les étoiles soient à la » moitié de leur course; qu'il ne faut que six heures » pour être devant Rome... C'est ainsi que pour appro- » cher de la regle des vingt-quatre heures, Thompson » affoiblit son sujet; car quelle conquête que celle » qu'on peut faire en six heures! Il falsifie même l'his- » toire; car Coriolan, avant de s'approcher de Rome, » avoit pris plusieurs Villes et battu les Alliés des Ro- » mains. Au commencement du troisieme acte, Co- » riolan annonce qu'il a défait les Légions Romaines, » et qu'il va attaquer leur Ville : il recommande à » Tullus de veiller sur le camp. Un certain Volusius se » moque de Tullus et du noble emploi de garder le » camp que lui confere Coriolan, devenu, graces à ses » soins, le seul Général des Volsques; et il enflamme » la jalousie de Tullus. Les Sénateurs, les Prêtres, les » Pontifes arrivent. Coriolan les reçoit en présence de

» Tullus et de toute l'armée Volsque.... Cette scene a » trois objets. 1°. Les Sénateurs se plaignent à Coriolan » du dessein qu'il a de perdre sa patrie : il leur répond, » comme Général des Volsques, et il leur propose des » conditions. Si les Romains rendent aux Volsques les » villes et les pays qu'ils leur ont pris ; s'ils leur accor- » dent tous les droits qu'ils ont accordés aux Latins, » il levera le siége et il fera la paix.... Coriolan pro- » met de suspendre l'assaut, pour donner le tems au » Sénat d'envoyer sa réponse. Ainsi l'action est finie. » *Je vous devois ceci*, dit-il, *ô Volsques, mes illustres » protecteurs! Permettez maintenant que je me fasse » justice.* C'est le second objet de cette scene ; et il re- » proche aux Romains leur conduite avec lui : il pro- » teste d'être toujours ennemi de Rome, et de ne re- » garder comme ses concitoyens que les Volsques qui » l'ont secouru dans ses malheurs. Il refuse d'entendre » les Prêtres : il les conjure de ne point profaner leurs » levres sacrées, en lui demandant ce que son devoir ne » lui permet pas d'accorder. Enfin cette scene change » pour la troisieme fois d'objet. Coriolan quitte sa co- » lere ; il embrasse tous ces Sénateurs qui ont été ses » plus intimes amis. Il leur dit ce mot si plein de sen- » timent et si beau par sa simplicité : *Je voudrois que » Rome m'eût envoyé d'autres Députés que vous* ; et il » ordonne aux Officiers des Volsques, qui n'ont point » quitté la scene, de les reconduire en sûreté. Si cette » grande scene, traitée ainsi, nous paroît peu Théâ- » trale, le quatrieme acte auroit bien moins d'effet en- » core. Le Pythagoricien Galesus trouve qu'on impose

» aux Romains des conditions trop dures ; il prévoit » qu'il les refuseront : il en parle à Tullus, et Tullus le » traite de rêveur ; lui dit *qu'un sage*, *tel qu'il est*, *doit* » *quitter les affaires et aller vivre dans un désert*. Le » Philosophe lui répond par des vers admirables ; mais » que nous serions un peu étonnés de trouver dans un » tel sujet. *La Philosophie*, dit-il, *ne consiste point* » *dans des spéculations oisives : elle regle la vie entiere ;* » *elle est l'ame de la société : elle ne se cache point dans* » *des cellules obscures et solitaires ; elle répand sa Lu-* » *miere sur le Sénat et sur les Rois, pour les instruire à* » *rendre les hommes heureux et sages. Toute politique*, » *hors la sienne*, *est fausse et corrompue*. Bientôt après » ce Philosophe s'apperçoit que Tullus est jaloux. Co- » riolan survient, et charge Tullus d'aller combattre » un gros corps de troupes que les Latins envoient au » secours de Rome. Tullus refuse d'obéir : il lui de- » mande s'il oublie qu'il est le Chef des Volsques ; il » lui déclare qu'il ne s'éloignera point de Rome, pour » lui laisser, à lui seul, la gloire de la prendre : il s'em- » porte, il lui rappelle les secours qu'il lui a donnés, » le rang où il l'a élevé : il lui reproche de tenir tout » de lui, et de ne chercher qu'à l'humilier et à l'écra- » ser. Coriolan, dans cette scene, se posséde tou- » jours, répond à tout, se justifie de tout : il est bien » supérieur à Tullus ; mais je ne sais si ce calme est dans » le caractere de ce Coriolan, que son impétuosité, » son arrogance et le refus de se justifier avoient fait » bannir par le peuple et par les Tribuns, qu'il se plai- » soit à insulter. A la fin de la scene, on vient lui an-

» noncer

» noncer que sa mere, sa femme, et toutes les Dames » de Rome viennent dans son camp implorer sa pitié. » Remarquez que les Anglois préparent si peu les évé- » nemens au Théatre, que Coriolan n'a point encore » parlé de sa femme, de sa mere, ni de ses enfans : » on ne sait s'il les aime, ou s'ils lui sont indifférens. » Les Députés de Rome les oublient comme lui : ils ne » lui en parlent point; et lui-même, quand il les em- » brasse comme amis, ne leur en demande pas des nou- » velles : il n'a ni crainte ni inquiétude sur leur sort; » il ne leur fait rien dire. Le Spectateur ignoreroit » absolument qu'il a une famille, si au commence- » ment du second acte, l'Affranchi de Galesus n'avoit » répété à son maître les adieux que fit Coriolan à sa » mere et à sa femme en quittant Rome. Depuis, il » n'en est plus question; et les quatre premiers actes » entiers se passent sans qu'on voie paroître une femme. » Remarquez encore que la derniere scene du quatrieme » acte se passe entre Tullus et ce Volusius, qui avoit » déja excité sa jalousie contre Coriolan; que dans » cette scene on prend la résolution de tuer ce Ro- » main; que c'est le seul moment où il commence à » être en danger; que jusqu'alors bien reçu chez les » Volsques, vainqueur, vengé, honoré, ne pensant » ni à sa mere, ni à sa femme, ni à ses fils, il n'é- » prouve ni chagrin, ni inquiétude, ni malheur, ni » souffrance; il ne court aucun péril : qu'ainsi il est » presqu'impossible qu'il inspire aucun intérêt; car » d'où naîtroit-il ? Si les quatre premiers actes se sont » passés sans qu'aucune femme paroisse, il n'en est pas

„ de même du cinquieme. La femme, la mere, et „ toutes les Dames de Rome arrivent, entre deux „ files de soldats, et parviennent à Coriolan, assis „ entre Tullus, le sage Galesus et le perfide Volusius. „ Ils sont entourés d'un cercle d'Officiers Volsques. Co- „ riolan se leve et veut embrasser sa mere : elle lui „ demande *s'il est son fils ou son ennemi? Vous avez* „ *raison*, lui dit-il, *j'oubliois que je suis Général des* „ *Volsques, et que vous êtes Députée du Peuple de Rome,* „ *mon ennemie : parlez; je vous écoute*, et il se remet „ sur son siége. Comme dans la scene avec les Séna- „ teurs, il n'avoit point été question de détruire „ Rome, mais de lui imposer des conditions onéreuses, „ Véturie ne le prie point de sauver Rome; mais de „ lui accorder des conditions qui ne la déshonorent „ point, et dès-lors tout le pathétique de cette scene „ est détruit : car, qu'importe que les conditions soient „ un peu plus ou un peu moins favorables? Elle de- „ mande, du moins, une treve d'un an. Il la prie, à „ son tour, de quitter Rome et de le suivre à Antium : „ il devoit bien s'attendre à être refusé; aussi l'est-il. „ Sa mere répond au moins aux plaintes qu'il fait „ contre Rome, une chose très-belle et très-vraie: „ *Si j'eusse été une mere injuste, aurois-tu le droit de me* „ *tuer?* Elle se jette à ses pieds : il la releve et ne céde „ point. Sa femme prend alors la parole; elle se jette „ aussi à ses pieds : il s'émeut, il s'attendrit; mais il „ résiste toujours. Alors Véturie tire un poignard de „ dessous sa robe, et elle veut se tuer. Son fils l'en em- „ pêche; et, après avoir hésité quelques momens, il

„ se rend à ses vœux ; c'est-à-dire, qu'il déclare aux „ Dames de Rome qu'il accorde une treve au Sénat, à „ condition que Rome fasse un traité de paix qui con- „ serve le salut, les droits et l'honneur des Volsques. „ Il charge ensuite Galesus d'accompagner ces femmes „ et de les escorter jusqu'à Rome. Il reste seul avec „ Tullus. Ce Tullus, qu'on a peint si jaloux, lui dit : „ *Je t'ai protégé contre Rome ; je veux te protéger contre* „ *les Volsques, et te soustraire à leur vengeance : retire-* „ *toi ; je prendrai soin que tu puisses le faire en sûreté.* „ Et ce Coriolan, qui s'étoit si bien maîtrisé quand ce „ Tullus l'insultoit au quatrieme acte, s'emporte contre „ lui, et le traite d'homme insolent. Tullus lui dit „ plusieurs fois de quitter le camp où il n'a pas une „ heure à vivre. Coriolan répond qu'il n'en sortira pas „ avant d'avoir rendu compte au Sénat d'Antium, et „ qu'ensuite il se battra avec Tullus. Tullus lui déclare „ qu'il ne veut point la paix ; mais la destruction de „ Rome. Il appelle Volusius et les Conjurés : on envi- „ ronne Coriolan et on le tue. Galesus, de retour, voit „ ce meurtre, fait des reproches aux Conjurés, et ter- „ mine la Piece par l'éloge de Coriolan. Mais Rome „ n'en est pas moins assiégée ; et ce Tullus, beaucoup „ plus acharné à sa perte que ne l'étoit Coriolan, va, „ sans doute, s'en emparer. „

Il y a un troisieme Coriolan Anglois, qui a été joué à Londres, sur le Théatre de Covent Garden, et imprimé en 1755.

» turie à se rendre au camp de son fils. Dans le quatrieme acte, Coriolan est élu Dictateur des Volsques, » et son élévation excite la jalousie de Tullus, qui, » excité par Aufide son confident, résout la perte de » ce héros dont la supériorité l'afflige. Les Dames Romaines arrivent, ayant à leur tête Véturie et Volumnie, mere et épouse de Coriolan. Scene intéressante entre Véturie et son fils; il commence à être » ébranlé, lorsque Aufide vient lui annoncer que les » Romains ont rompu la treve; à cette nouvelle, Coriolan ne veut plus rien entendre, et vole à la tête » de ses troupes. Au cinquieme acte, il reparoît avec » Fulvius, qui disculpe les Romains de la rupture de » la treve, et en rejette la faute sur Tullus. Véturie » revient à la charge avec un succès plus heureux, et » enfin la nature l'emporte sur le ressentiment. Coriolan renonce à ses projets de vengeance, et va » donner ses ordres pour faire retirer ses troupes. Il est » assassiné par les Volsques, et il vient mourir sur le » Théatre dans les bras de sa mere. » (*Efemeridi di Roma.*) Esprit des Journaux, Mars, 1780, pages 378, 379 et 380.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, au Théatre François, le 2 Mars 1784, et à Versailles devant leurs Majestés, le 11 du même mois.

PERSONNAGES.

C. MARCIUS, surnommé Coriolan.

VÉTURIE, Mere de Coriolan.

T. VOLUMNIUS, Sénateur, Ami de Coriolan.

TULLUS, Général des Volsques.

AUFIDE,
PROCULE, } Officiers Volsques.

FLAVIE, Suivante de Véturie.

ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.

DEUX FEMMES ROMAINES.

SÉNATEURS ROMAINS.

CHEFS VOLSQUES.

La Scene est à Rome, dans la Maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes, et au camp des Volsques, devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi ! le Sénat Romain jusques-là me rabaisse !
Au Tribunal du Peuple il veut que je paroisse !
Un Tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du Sénat, va juger Marcius !
J'avilirois ainsi mes droits et ma naissance !
Depuis quand les Tribuns ont-ils tant de puissance ?
Magistrats Plébéiens, du Peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais Juges des Sénateurs ?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire,
Sur les Patriciens étende leur empire ?
Est-ce aux Peres de Rome à trembler devant eux ?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux ;
Et le Sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie !

C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser !...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne :
Sénateur, j'en rougis; ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et sur-tout votre affront;
Mais à se soulever ce Peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'Etat;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des Consuls et des Dieux,
Sur le Mont Aventin portant l'Aigle transfuge,
Vouloit entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce Peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en-effet, et la honte du Tybre!
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire !
L'ordre Patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux Tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le Sénat.
Le Peuple seul enfin de l'Etat est l'arbitre;
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,

De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses Tribuns on ne rampe avili ;
Et quiconque soutient la dignité Romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple : autour de nos remparts,
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage :
Le mien du nom Romain vouloit venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du Consulat ;
J'en aimois le danger, j'en oubliois l'éclat ;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisoient mes vœux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignoit mes destins et ceux du Capitole ;
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien ! qu'ai-je obtenu ? Le refus et l'offense.
Des Comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude ; et sans frein et sans loix,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte ;
Et craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes Chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides Consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainsi les factions dont Rome est déchirée,
Arrêtent dans son vol l'Aigle déshonorée!
Ah! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçoient le Volsque, et non pas le Sénat;
Quand par-tout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnois en proie à mes braves Romains,
Tout ce que la victoire avoit mis dans mes mains;
Quand faisant tout pour eux et pour la République,
Je ne me réservois que la palme civique;
Alors tous nos Soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphans revoyoient leurs foyers.
Les ingrats!... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? Pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de Tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine,
(Digne fruit de leur rage!) a produit la famine.
Tandis que le Sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile;
Ces insensés, jouets d'un mensonge imbécille,
Sur la foi des Tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.

Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des Tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fideles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueilloient les maux qu'eux seuls avoient semés.
Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au Sénat expliquer sa pensée !
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpéïen il faut précipiter !
A prononcer ma mort Sicinius l'excite !
D'un Magistrat du Peuple un impur satellite
A sur un Sénateur osé porter la main !
Un Tribun ose plus que n'eût osé Tarquin !
Ah ! cette injure amere à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon ame ulcérée.
Et le Sénat, grands Dieux ! a donc pu la souffrir ?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos Patriciens, nos dignes Consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité,
Opposer du Sénat toute la majesté.
Le Peuple en a rougi; mais c'est ce même zele
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce Sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même !
Il me livre aux Tribuns que j'ai bravés pour lui !

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'Etat : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le Peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut, en votre faveur, se laisser émouvoir.
C'est l'espoir du Sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce Peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le Sénat prendroit mieux ma défense ;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs ;
Et quand il cede ainsi leur victime aux Tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au Peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine ;
Je l'attends : je mourrai ; mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas... J'apperçois Véturie.
Une mere sur vous aura plus de pouvoir.

SCENE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son ame.
Ah! joignez-y la vôtre ; et moi, je vais, Madame,
Attendant qu'au Sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.

(*Il sort.*)

SCENE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse ?
Il vous connoît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter.

Véturie à vos jours préfere votre gloire.
Mon fils, après ce mot, daignerez-vous m'en croire?

CORIOLAN.

Ah! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer.
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnoissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha toute entiere,
Et le Ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mere.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte :
Il a vu mon courroux; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités ? ai-je dû les attendre ?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyois heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur Romaine avoient fait mon idole.
Je brûlois de hâter les promesses des Cieux,
Et chaque Citoyen me sembloit précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage !
Combien, sauvés par moi dans l'horreur du carnage !
Tout le prix de ma gloire en leur main fut laissé,
Et quand ils étoient grands, j'étois récompensé.
A cette erreur si chere il faut que je renonce !

Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce ;
Et le Peuple Romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-tems trompé.
On oppose au destin un courage invincible ;
C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible ;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux,
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays ! Eh ! quoi ! ce titre auguste ?...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étois, mon fils, pourriez-vous me haïr ?

CORIOLAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Moi, je pourrois trahir
Ces sentimens si doux et cette amour si chere ?...

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mere ?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang ?....

VÉTURIE.

Ecoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présens du Ciel
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux, la gloire vous enflamme ;
Mais la fierté souvent égare une grande ame.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.

Du sang Patricien je connois tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le Peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute je suis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportemens de ses Chefs corrompus.
Je les ai déplorés ; mais, s'il ne faut rien taire,
Le Sénat n'a-t-il point de reproche à se faire ?
Ses hauteurs, ses dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un Peuple libre et fier, dans la guerre nourri ?
Les riches, abusant d'une loi trop sévere,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misere ?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la foiblesse.

VÉTURIE.

Oui ; mais trop prévenu des droits de la Noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un Peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'État républicain,
Et votre enfance a vu le regne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer :
Devant des Citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre.
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros

Contre

Contre son ascendant rassure ses égaux ;
Que la vertu dans lui se montre populaire :
C'est peu de les servir ; il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non ; s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'État en nous ils respectent les peres,
Et Rome jouira de ses destins prosperes.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner ;
Et le Peuple est-il fait pour savoir gouverner ?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obséde ?
Tout est perdu pour nous, si le Sénat lui céde.

VÉTURIE.

Il céde avec sagesse ; et peut-on l'en blâmer ?
Vous irritez ce Peuple : il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc ! à ses arrêts ma dignité soumise ?...

VÉTURIE.

Un décret du Sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger ? Suis-je donc criminel ?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas : j'en rends graces au Ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille ?
Je dirois : Marcius, va chercher quelque asyle
Où tu sois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent ; je suis en assurance.
Descendez, pour le Peuple, à quelque déférence.
Ne nous exposez pas au plus affreux des maux.

Faut-il que de l'Etat les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils! embrâsent cette ville?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger?
Le Volsque est sous nos murs, et loin de nous venger,
Nos Consuls devant lui cachent l'Aigle indignée.
Ah! que Rome en péril soit par vous épargnée!
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du Peuple et celle du Sénat?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mere.
Je me soumets pour vous à cette honte amere.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le Peuple n'est pas maître;
N'importe: devant lui je suis prêt à paroître.
Coriolan, grands Dieux! devant Sicinius!....
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurois du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humilians
D'obscurcir mes habits du deuil des Suppliants.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point, et ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCENE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas
Le Sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc, aux regards de ce Peuple étonné,
De tous ces grands appuis paroître environné.
A vous, à Véturie il doit ce privilege.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortege?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en auroit pas besoin.
Grace à vous, Marcius et le Sénat lui-même
Attendront des Tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins, en Sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le Tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons. *(Ils sortent.)*

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VÉTURIE, *seule.*

AH ! que de ces momens l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur !
Romaine, je m'armois d'un courage sévere :
Hélas ! à mes terreurs je sens que je suis mere.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidele,
Marcius !.... De nos mœurs austérité cruelle !
Si dans un tel danger je pouvois aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie !....
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux :
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissans dans ma bouche, obtiendroient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus ?
Déja peut-être.... On vient.

SCENE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien, Volumnius ?

VOLUMNIUS.

Rappellez votre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis.... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous ! quel coup pour une mere !
Quoi ! de ses ennemis l'imposture grossiere
A prévalu dans Rome ! et l'arrêt qu'elle rend !....

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chere
Avoient dans le Forum assemblé Rome entiere.
A peine il a paru, du Sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence ;
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observoient, attachés et surpris ;

L'attente suspendoit les voix et les esprits.
Sicinius se leve, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux;
Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidelle
Du Sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ces cliens nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'éleve alors: tous, pleins du même zele,
Tous, d'un même transport, réunissant leurs voix:
« Le voilà, crioient-ils, nous l'avons vu cent fois
» Qui prodiguoit pour nous sa vie et sa vaillance,
» Et vous lui reprochez notre reconnoissance!
» Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
» Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuroient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendoient, et leurs mains suppliantes,
Tout sembloit émouvoir le Peuple combattu:
J'ai cru voir un moment triompher la vertu;
Et si de votre fils l'ame eût été moins fiere,
S'il avoit pu du moins descendre à la priere,
Sur tous ses ennemis il l'auroit emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté:
Rarement à prier un grand cœur se résigne;

Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses Tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un Sénateur,
A voulu signaler ses tristes avantages;
La foiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paroissoit insensible à son propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée;
Et lorsqu'autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On diroit que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse.
Eh! quelle mere, hélas! se croyoit plus heureuse?
Par tout ce que mon cœur en avoit attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévoûment si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvoit répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'energueillir mon cœur de la gloire d'un fils,
Tout ce que sa tendresse avoit pour moi de charmes,
Tout est évanoui!.... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous sentez la blessure;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature?

VOLUMNIUS.

Ah! Madame, avec vous Rome devroit pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer?
Quand le Volsque du Tybre a couvert le rivage,

Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du Héros qui faisoit son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius ! ô mon fils ! ô grand homme,
Qu'avec tant de plaisir j'avois formé pour Rome !
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,
Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,
Les meres envier le sort de Véturie !....
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils !

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCENE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

CORIOLAN, tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorſque ta mere, hélas ! t'envoyoit devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice,
Jamais....

CORIOLAN.

Sicinius demandoit mon supplice !

S'il eût fallu l'en croire, on m'auroit condamné
A ce trépas infâme aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence....
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui? toi! leur appui, leur défense!....

VOLUMNIUS.

Toi, que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir!....

CORIOLAN.

Oui, c'est-là mon seul crime.... ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire!

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce Peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui....

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me siéroit pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide et de vertus nourrie,
Comme on céde au destin, sans mériter ses coups:
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paroître.

VÉTURIE.

Ah! je ne suis que mere....

CORIOLAN.

Il n'est plus tems de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi !

CORIOLAN.

Rome l'a voulu :
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu ?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractere ?
Mon fils !....

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous étiez la mere !...
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui ! toi, Marcius ?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout.... je suis un banni.

VOLUMNIUS,

Ce Peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger....

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses Tribuns tout prêts à le venger ?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute ?

VOLUMNIUS.

Le tems doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords....

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas ! où ton malheur t'exile ?

CORIOLAN.

Eh ! qu'importe aux Romains quel sera mon asyle ?
Ne sont-ils pas contens, si je sors de leurs murs ?

VÉTURIE.

Tout asyle est égal à des destins obscurs ;
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré ?....
Tu ne me réponds rien ?....

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune.
Je m'en remets aux Dieux qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie....
Je recommande au Ciel les jours de Véturie.
Mon ami... Vous, ma mere... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi ! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu ?....

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste....

Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend ?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine !.....

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine :
Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas ; que mes derniers regards....

CORIOLAN.

Ah ! demeurez : songez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil ?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce Peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie ?
C'est trop... Adieu, ma mere... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome.... je pars.

SCENE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

IL ne m'écoute plus.
Il nous échappe.... Il laisse en cette ame tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente le camp des Volsques. La tente de TULLUS, *ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scene. Au fond du Théatre s'éleve, sur un Autel, la statue d'une des Divinités du Peuple Volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.*

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, *sous un habit Plébéïen, debout près de l'Autel*; PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, et sur le devant de la scene.*

PROCULE.

Quel est cet étranger ? que cherche-t-il, Aufide ?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide ?
Il est sombre, immobile ; il se tait : son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il ?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amene à l'instant : il n'a point dit encore
Son nom, ni son pays : avec sécurité,

Aux limites du camp il s'étoit présenté.
Il demandoit Tullus : ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.
Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.
Dès qu'il a vu le Dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce tems de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCENE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'EST là cet inconnu qui prétend me parler !....
Quel es-tu ? près de moi qui t'oblige à te rendre ?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule et à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir

Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan !

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort ;
Mais serois-je en ces lieux, si j'avois pu la craindre ?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le Sénat, en silence,
A laissé des Tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis ;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal,
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considere point les Dieux ni cet asyle.
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus ;

Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius ! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé ;
Tu m'as cru généreux : tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon ame a dû naître.
Juge, sous cet habit, si j'ai pu reconnoître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osois envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardoit sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir ;
Je n'avois pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance ?
Quel Dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler ?

CORIOLAN.

Laissons-là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un tems cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter ?
Non, il faut les venger, et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce Peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage ;
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,

Que leur perte est le vœu conçu dans ma colere,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frere.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le céle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des Peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable.
Dans ses ressentimens plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus, et, s'il étoit un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah ! puisque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les Dieux qui trop long-tems ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble ; le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avoit perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur Général, et nommé par leur choix,
Du Conseil assemblé je dois prendre les voix :
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre ;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos Chefs, appellés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des Cieux ;

Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zele qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.
(Il sort.)

SCENE III.

CORIOLAN, *seul.*

Respire, Marcius: que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir;
Ils n'auront pas long-tems à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour que signaloit leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan la foudre dans la main:
Quelques instans encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu.... mon cœur ne hait pas à demi.
Autant qu'ils le vouloient, je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCENE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez long-tems redouté le génie.
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous;
Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous.
De tous vos sentimens près de lui l'interprete,
J'en étois le garant, et ma voix lui répete,
Au nom de cet Etat, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant:
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont fait les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portois dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur;
Il tombe le fardeau qui pesoit sur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie,

Et vous n'exigez pas que je m'en justifie.
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servois le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnoissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien: vous m'avez adopté;
Je vous dois tout: autant j'ai signalé de zele,
Quand l'honneur m'ordonnoit de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.
Je jure par vos Dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidele au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourroit le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs
Du Consulat Romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée:
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs;
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire,
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudroit!...

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,

Un glaive en cette main, le signal du combat ;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus ?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi de sentimens jaloux :
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste :
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déja !...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter ?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre :
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre ?
Vous voyez sa frayeur, sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter ?
Est-il à la valeur un mur inaccessible ?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.

Le Romain dans ses Chefs a peu de confiance.
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien ! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les Dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Eteindre dans mon cœur la soif qui le dévore.
Les Dieux, les justes Dieux vont conduire mon bras;
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chûte s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

NON, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un Tribun arrachant l'Aigle altiere,
Il ait du camp Romain renversé la barriere;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups:
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi, qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente, au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier par-tout: « Suivons tous ce grand homme;
» Suivons Coriolan: seul, il peut prendre Rome! »

Et

Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens !
Lui-même, encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Ecoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne céde qu'à peine au pouvoir de Tullus !
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage ?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage ;
Et lorsqu'il poursuivoit, aux pieds de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez ; mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger !
On connoîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire :
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'éleve insolemment sur mes propres débris...
Eh bien ! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer ?
Un Envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse ?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen ?....
Je pouvois empêcher un semblable entretien :
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute :
Eprouvons Marcius ; il le faut : qu'il écoute

Ce député Romain : s'il paroît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeoit, redouter leur furie.
Ce peuple, extrême en tout, désormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son ame est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connoître mal.... Mais il paroît.

SCENE II.

TULLUS, AUFIDE, CORIOLAN, *en habit guerrier*; CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome et de son sort le Volsque seroit maître.
J'ai présumé de lui, (j'en jugeois par mon cœur)
Qu'il pourroit, plein du feu qui l'avoit fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassois cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le tems de les mettre en défense ?

J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, Seigneur, retenez-vous mon bras?
La nuit a réparé les forces des soldats.
Pour marcher contre Rome, ils attendoient l'aurore;
Et si leur Général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je differe mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCENE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du Sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paroisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui! lui!

(*Haut.*)
Il étoit mon ami, Volsques; mais aujourd'hui

Tout céde aux droits sacrés que la reconnoissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance....
Il vient.

SCENE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté ?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre :
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidele.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zele,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains ;
Tu peux entendre seul l'Envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.

(*Il sort avec les Volsques.*)

SCENE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien ! Volumnius, que faut-il que je croie ?
C'est le peuple Romain qui vers moi vous envoie ?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni !
Quoi ! ces Romains si fiers recherchent un banni !
Vous baissez vos regards ? vous craignez de répondre ?

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable ;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colere, à ce mot, s'éleve en votre cœur....
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise ;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le Ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme ? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie ?
Fiere encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire :
Faites vous pardonner cette triste victoire ;

Donnez la paix à Rome, et que votre équité
Regle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne ; et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès ;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grace aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen ;
Rien ne doit égaler un si précieux bien ;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grace.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les Etats :
De ses champs usurpés accrû leur territoire ;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu ;
Que pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté ;
Que réunis ensemble avec égalité....

VOLUMNIUS.

Juste Ciel ! d'un Romain est-ce là le langage ?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,

Tous nos droits près de vous seroient-ils donc perdus?
Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands Dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé,
Est par la haine seule à jamais animé?
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte?
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avoit pour un moment égaré ta valeur,
Et d'un premier transport j'excusois la chaleur.
Je me suis applaudi de voir Rome plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté, devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage,
Et son féroce orgueil seroit sacré pour moi!
Son caprice insolent seroit encor ma loi!
Il faut, si j'en croyois un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné;
Que de ce vain honneur son ame soit nourrie;
Le grand homme par-tout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un Empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattoient de m'abattre;
Ils osoient m'outrager: qu'ils viennent me combattre.

J'ai bravé leurs Tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste, et qui trahit les siens,
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé:
Je mourrai; mais vainqueur: je mourrai; mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est-là votre réponse! et cet arrêt barbare,
Je le porte au Sénat, à votre mere, hélas!

CORIOLAN.

Elle connoît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altere.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mere.
Rome seule est coupable: elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent....

SCENE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le Conseil assemblé,
Sous vos ordres, Seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux : mon espoir est le vôtre ;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre ?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé....

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chûte des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée ;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre Général.
Le Conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.
(*A Volumnius.*)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,
Le voit avec regret du parti des vaincus.

Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre ;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome, au prix de l'honneur, ne l'achete jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme.

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCENE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'ou nous a réduits un sort injurieux ?
Vaincus et dédaignés ! En est-ce assez, ô Dieux ?
Nous trompiez-vous, hélas ! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles ?
Dieux, immortels auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés ?
L'horreur est dans nos murs ; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui,
S'accuse et croit le Ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,

Je pouvois.... Mais que dis-je ?.... oui, cet heureux dessein,
Un Dieu, lui-même, un Dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la derniere espérance....
Albin, volez à Rome, et portez au Sénat
Un avis important qui peut sauver l'Etat,
Qu'en vos fidelles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au Conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,
D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le tems d'achever mon ouvrage....
Daigne conduire, ô Ciel ! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome ; ah ! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire ;
Et d'un si beau présent un don de ta colere !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

ENFIN vous le vouliez ; il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déja les machines guerrieres,
Qui des murs ébranlés renversent les barrieres.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil ;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

SCENE II.

CORIOLAN, *seul.*

D'ou vient qu'ici Volumnius s'arrête ?
De quel espoir encor pourroit-il se flatter ?
Par des soumissions croit-il nous arrêter ?
Ou bien que la pitié dans mon ame entendue?....
Que vois-je ?....

SCENE III.

CORIOLAN, VÉTURIE, *en deuil*, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

CORIOLAN.

Vous, ma mere ! ah ! m'êtes-vous rendue ?
Partagez les transports dont mes sens sont émus.
Dans cet embrassement....

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mere ou ta captive ?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive ?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi ?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colere,
N'ont point flétri cette ame aussi tendre que fiere.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel ? que veux-tu faire encore ?
Qui m'amene à tes yeux dans ce camp que j'abhorre ?
En quels lieux te revois-je ? où suis-je ? quelle main
Prétend anéantir jusques au nom Romain ?
C'est celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi ! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri :
C'est-là que je suis né, là que je fus nourri !
De mes fils, de ma femme on y garde la cendre !
C'est là que vit pour moi la mere la plus tendre !
Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas ! jadis si chere :
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mere ?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis !
Rome ne craindroit rien, si je n'avois un fils !
Ah ! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains ! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs ! là sont mes oppresseurs :
Là sont mes ennemis : ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asyle :
Dois-je lui préferer Rome, d'où l'on m'exile ?

Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais
Récompenser l'outrage et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnoissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus?
Nous demandons la paix; et que faut-il de plus?
Regle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes Dieux;
De leur sacrifier, de ta main meurtriere,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mere?
Si c'est là le seul prix qu'attendoit leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah! si Coriolan daignoit ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire!
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner!

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible:
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connoissez-vous bien? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amere il fut humilié?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices;

Vous n'étiez pas témoin de ces affreux Comices,
Où d'arrogans Tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentoient les fers, et la honte et la mort;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassois la vengeance.
Je jurois à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh! doit-on accomplir les sermens de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah! je t'en offrois un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudroit celui qu'on me prépare?
De deux Etats rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-tems débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retomboit sous les Aigles Romaines.
Je commande le Volsque; il triomphe: mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers je fais passer l'Empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.

Loin de me l'envier, ah ! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs ;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourroient...

VÉTURIE.

Moi ! sauver Rome, ou périr avec elle,
Voilà mon seul destin, et j'y serai fidelle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs ?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs ?
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage ?
Non, ce fer si coupable et teint du sang Romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la premiere,
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mere.

CORIOLAN.

O Ciel !... et c'est ainsi que vous aimez un fils !
Voilà ces nœuds si chers qui nous avoient unis,
Ces tendres sentimens, qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisoient ma récompense !
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse ;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi ! cesser de t'aimer !... Marcius, le crois-tu ?
Ah ! si je n'écoutois qu'une austere vertu,
Si Véturie, hélas ! n'étoit rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir ;

Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas! qu'une mere attendrie
Voudroit sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah! mon fils!... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois;
Comme il faisoit ma gloire, il faisoit tes délices;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrois sortir de ce cœur déchiré....
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissois, l'espérance et l'amour des Romains;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déja de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asyle ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir...
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce Peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verroit un nouveau crime.
Il n'oublieroit jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il sauroit m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grace au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat: il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien....

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?

Toi qui me rappellois notre union si chere,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mere,
Pourrois-tu loin de toi repousser ma douleur ?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur !
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi ! Rome dans ses murs me reverroit encore ?
J'irois pour y ramper sous un joug odieux ?

VÉTURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les Dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mere,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carriere.
Rome attend mon retour, ta réponse et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie ;
Le fer qu'elle craignoit tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain !

CORIOLAN.

Ah ! que prétendez-vous ?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images ;
Rome reconnoissante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe si beau !
Et tu pourrois, cruel, m'en refuser la gloire !
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mere et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

CORIOLAN.

Quel transport vous égare ?
Vous à mes pieds, ô Ciel !

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare !
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah ! vous en triomphez : la victoire est entiere,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mere.
Les Romains sont sauvés : je dois y consentir....
Et puissé-je bientôt ne m'en pas repentir !

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts ;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au Conseil (et puisse-t-il m'en croire !)
Qu'une honorable paix vaut mieux que la victoire ;
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'acheve,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'éleve.
Volumnius au camp est encore arrêté :
Quelque soit le décret qui doit être porté ;
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel! après tant de maux; souffre que je respire.
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé.
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté : Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon ame a si long-tems joui.
Le sort veut me payer de cette perte amere,
Et de Coriolan je suis encor la mere.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains;
Il n'a plus le Héros qui faisoit ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?
Quelque danger, ô Ciel! menace-t-il mon fils?
(*A Flavie.*)
Ah! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCENE V.

VÉTURIE, *deux femmes Romaines.*

D'UN mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,
Quoi ! cet instant si doux deviendroit-il funeste ?
Veillez sur Marcius, Dieux justes que j'atteste !
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout, vous implore pour lui ?

SCENE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

FLAVIE.

AH ! que puisse le ciel démentir nos alarmes !
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes,
Je tremble des fureurs de ce Peuple inhumain,
Et j'ai vu du Conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglans; leur voix crioit vengeance...

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils.... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois....

SCENE VII.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

VOLUMNIUS.

O COUP affreux ! ô comble des douleurs !
Qu'il vous en coûte, hélas ! pour avoir sauvé Rome !

VÉTURIE.

Quoi ! mon fils ! se peut-il ? achevez...

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à la fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils ! grands Dieux ! qu'a-t-on fait ? quelles mains ?
Je succombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au Conseil j'étois admis encore.
Ce Héros qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendoit le moment,
Se levent en fureur : « O Volsques ! quoi ! ce traître
» Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître !
» Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus !

» Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le Héros dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquoit en vain les Dieux vengeurs du crime,
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur;
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassois mon ami, le baignois de mes larmes.
Mais lui: « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
» Revole vers ma mere, a-t-il dit; tes secours
» Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
» Heureux, si retrouvant un reste de lumiere,
» Je puis la voir encore à mon heure derniere! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'ame;
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, Madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore une ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instans affreux?
Je veux revoir mon fils: oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi.... Guidez mes pas.... Mais quel objet! ô cieux!

SCENE VIII.

SCENE VIII et derniere.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, *deux Femmes Romaines*, CORIOLAN, *porté par des Soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux !
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée !....

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée :
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah ! ceux qui m'ont banni sont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome, et vous l'avez sauvée ;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas ! vos funestes secours....
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours :
Ils vous appartenoient.

VÉTURIE.

Epargne Véturie,
Epargne sa douleur....

CORIOLAN.

Vous, que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mere !.... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque.... il n'a plus Marcius.
Son infâme attentat a souillé sa victoire ;
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas !

E

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome si fiere....
J'ai fait grace.... et je meurs dans les bras de ma mere.

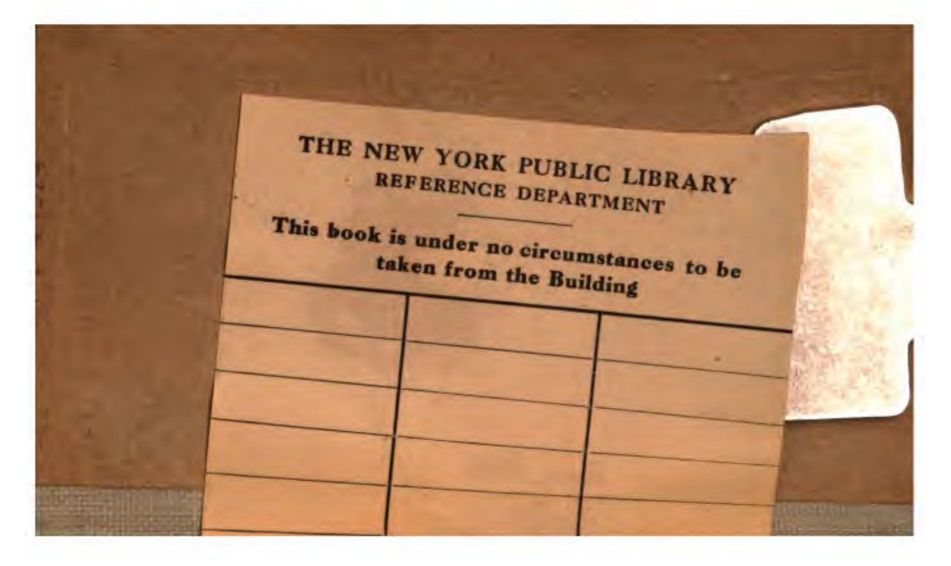
(*Il expire.*)

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

6.9,


Form 410



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT
This book is under no circumstances to be taken from the Building